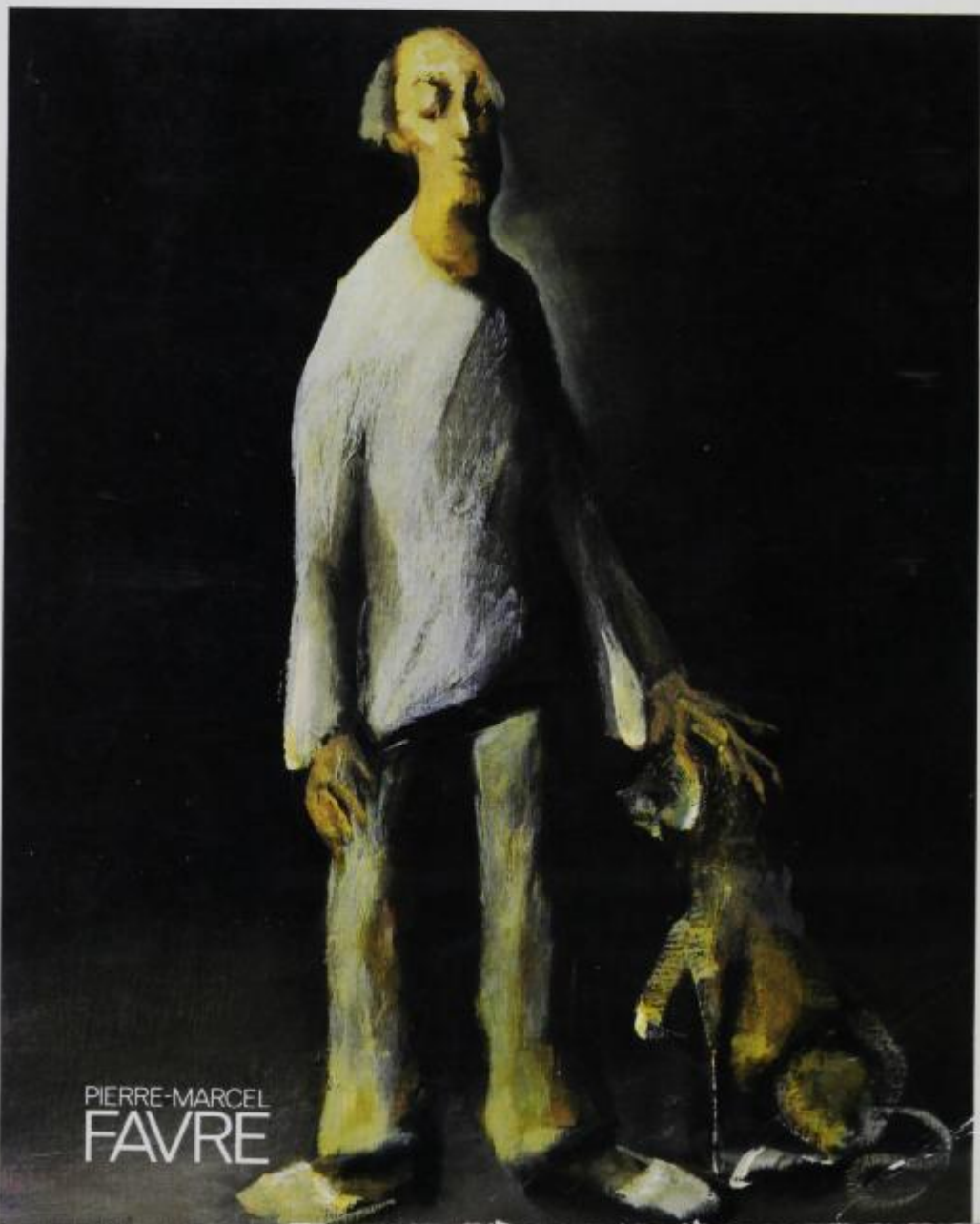


**Barthold Bierens de Haan**

**LA NOSTALGIE  
DE LA FOLIE**



PIERRE-MARCEL  
**FAVRE**

# **LA NOSTALGIE DE LA FOLIE**

## DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Pierre-Marcel FAVRE  
Dictionnaire critique de Psychiatrie, 1979.

### Collection «VOIES ET CHEMINS»

Dans la même collection :

- SUR LA PISTE DES CULTURES DU MONDE, de C. Khaznadar et F. Gründ
- LA 4<sup>e</sup> CLASSE, de Rolf Kesselring
- VOYAGE DANS LE MONDE DES SOURDS, de Joëlle Lelu-Laniepce
- LE DALI D'AMANDA, d'Amanda Lear
- 250 MILLIONS DE SCOUTS, de Laszlo Nagy
- EXORCISME, UN PRÊTRE PARLE, de l'abbé Georges Schindelholz
- LA BANDE A JÉSUS, de Marcel Haedrich
- LA MARCHÉ AUX ENFANTS, d'Edmond Kaiser
- LA MÉMOIRE DU CHÊNE, de D' Oscar Forel
- CES BÊTES QU'ON TORTURE INUTILEMENT, de Hans Ruesch
- LES SECRETS D'ANDRÉ BESSON GUÉRISSEUR, d'André Besson
- TERRE ET VIOLENCE OU L'ITINÉRAIRE DE MAURICE ZERMATTEN, de Micha Grin
- LES ROUTIERS DU CIEL, de Jean-Claude Rudaz
- A LA CONQUÊTE DE LA CHANCE, de Cyril Chessex

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit de nous envoyer vos nom et adresse.

© Copyright 1986 by **Pierre-Marcel Favre, Publi S.A.**

#### **Siège social :**

**29, rue de Bourg, CH-1002 Lausanne, Suisse**  
**Tél. : 021/22.17.17** (Tél. de Paris : 19.41.21/22.17.17)

Paris :

2, rue du Sabot, F-75006 Paris. Tél. : 45-48-68-85

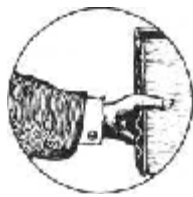
Tous droits réservés pour tous pays. Toute reproduction même partielle, par tous procédés, y compris la photocopie est interdite.

Dépôt légal en Suisse en mars 1986  
ISBN 2-8289-0226-9

Peinture de la couverture : Mircea Ciobanu, «Le fou et le chien».

**Barthold Bierens de Haan**

# **LA NOSTALGIE DE LA FOLIE**



**PIERRE-MARCEL  
FAVRE**

*Pour Hélène*

## INTRODUCTION

Il y a cinq ans, je dédiais mon premier ouvrage, «Dictionnaire critique de psychiatrie», un petit guide à l'usage des fous, «à toutes celles et à tous ceux qui, comme moi, ont peur des psychiatres».

Fraîchement renvoyé d'un hôpital psychiatrique pour avoir désavoué les abus qui s'y pratiquaient, j'avais, hélas, des raisons d'être inquiet.

Quelques mois plus tard, l'un des meilleurs d'entre nous devait perdre la vie, dans ses murs mêmes, isolé, abandonné, complètement encuirassé de médicaments. Lui qui avait tant besoin d'une présence chaleureuse, nous n'avions su ni l'entourer au pire de la tourmente, ni le protéger de «traitements», qui ne pouvaient qu'accentuer son cauchemar et dont il allait mourir.

Cet ami militant n'avait jamais pu me faire confiance, justement parce que j'étais psychiatre. Sa mort m'obligea à un retour sur moi-même.

Il est vrai qu'une commission très officielle avait enquêté sur cet hôpital, que ses conclusions avaient été très

sévères — beaucoup plus que ce que nous avions jamais dénoncé — et que le directeur avait été déplacé.

Il n'en restait pas moins que personne d'autre que moi n'allait enquêter à mon sujet et me demander des comptes. Maintenant, j'étais acculé. Ma position était devenue intenable.

Je me sentais beaucoup plus proche de mes malades et des fous que je soignais que de mes confrères psychiatres. Il n'y avait qu'une solution, se défroquer. J'ai sauté par-dessus bord. Un beau jour, j'ai quitté le navire-psychiatrie qui, en vérité, pour moi n'allait nulle part. Surtout pas chez les hommes.

D'ailleurs ce bateau dérivait. Un jour, cap sur la chimie du cerveau, on hissait le pavillon médical. Le lendemain, de bons airs psychanalytiques nous poussaient vers la sexualité infantile, et plus tard, c'était un fort courant social qui nous entraînait vers les terres hostiles de la politique. A bord, pas de capitaines, mais d'étranges timoniers un peu moroses se disputaient la barre, en jargonnant à longueur de journée. Le voyage dura sept ans, dans la solitude. Trop c'est trop !

Ce livre en est le récit, rédigé de mémoire et à froid, quelques années plus tard. On y lira que, pour l'essentiel, les pensées et les préoccupations d'un psychiatre ne diffèrent en rien de celles de ses malades. Porteur des mêmes craintes et des mêmes espoirs, habité de rêves et de cauchemars semblables, il ne peut hélas se prévaloir d'une plus grande sagesse. Les mains nues et le savoir fragile, le psychiatre n'a pas le choix. Il ne lui reste que son cœur. Mieux vaut être soigné par un médecin heureux que par un médecin savant, dit l'adage !

C'est aussi ce que réclament les fous, au plus fort de la

tourmente. Non pas quelqu'un qui *a* des idées et des théories, mais quelqu'un qui *est* serein, heureux parfois.

Si les psychiatres veulent être des médecins, je crois qu'ils ne peuvent l'être que dans l'esprit de Paracelse, cet illustre ancêtre que Jean Bernard ressuscitait récemment. Il y a plus de cinq siècles, ne fit-il pas graver sur sa tombe ce raccourci sublime : Toute la médecine est amour ?





## CHAPITRE I

# LA TENDRESSE DES FOUS

Non, tu n'es pas libre, dit Zorba. La corde avec laquelle tu es attaché est un peu plus longue que celle des autres. C'est tout... Pour couper la ficelle, il faut un brin de folie; de folie, tu entends? Risquer tout !... Si tu ne casses pas la ficelle, dis-moi, quelle saveur peut avoir la vie ?

Nikos Kazantzaki.

Les fous détiennent une part de la vérité du monde. Plutôt que de les soigner, il serait temps de leur marquer un peu de reconnaissance.

Marguerite Duras, justement au bord de l'effondrement psychique, en pleine crise de désintoxication, affirme encore avec aplomb : «La seule chose qui compte c'est la folie, ne pas avoir peur de l'égarément de soi...» Et Jose Bergamin, le vieux poète catalan, rappelle que le contraire de la vérité n'est pas le mensonge, mais la raison. «Pour trouver la vérité, dit-il, il faut perdre la raison. »

Si je me retournais, je voyais bien que ceux qui m'avaient enrichi et augmenté de leurs contacts, ceux qui

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

m'étaient chers et resteraient pour toujours dans ma mémoire, avaient été, et étaient souvent des fous, des aliénés, des dingues, *stricto senso*, puisque les psychiatres les avaient appelés «malades mentaux» et parfois pris en traitement.

Elevés par le plus doux et le plus charmant des grands-pères, nous nous fichions bien, mon frère et moi, qu'il fût souvent malade, «fatigué» comme disait la famille. Lorsque nous marchions avec lui, dans la ville, nous formions un trio indestructible. Quelle fierté d'être ses copains privilégiés ! Sans le vouloir il nous apprit, je crois, la vanité du monde et la futilité des gens, dont il devait se sentir incompris et rejeté. Comme les fous, les enfants devinent bien des choses. Nous avons perçu que le chagrin et la solitude de notre grand-père, ses séjours aussi à La L., au bord du lac, cachaient un secret.

En vacances, au pied du Jura, lorsque, l'après-midi finissant, l'heure de la promenade avait sonné, grand-père se mettait au balcon de son bureau et lançait un long et puissant sifflement, d'abord crescendo puis decrescendo, que nous entendions jusqu'au fond du jardin. Nous courions alors à sa rencontre. Nous allions, main dans la main, sur le chemin du bois de W., jusqu'au petit banc de pierre d'où l'on voyait toute la chaîne des Alpes bernoises et vaudoises. Assis là, il nous racontait les montagnes et leur donnait un nom. Sur le chemin du retour, il aimait repérer et ramasser les vieux papiers pour les détruire dans de petits feux qui jalonnaient notre route. De temps à autre, il allait vers un vieux chêne serti de lierre. Il sortait un couteau militaire de sa poche-gousset et se mettait à sectionner, avec beaucoup d'efforts — la lame était si petite — les grosses tiges ligneuses de la plante au bas du tronc. Notre grand-père ne supportait pas

que les vieux et beaux chênes, comme lui sans doute, étouffent sous cette étreinte mortelle qui les enserrait.

Plus tard, d'autres personnes indiscutablement folles, je veux dire terriblement tragiques, allaient orienter mon avenir. Un camarade de classe, bientôt schizophrène, deux cousines qui se suicident plutôt que d'entrer dans leur vie de femme, un oncle inverti, un autre psychopathe, un troisième cyclique, un théologien visionnaire et tant de patientes et de patients... Je leur dois tout ce qui peut paraître important dans une vie. Si quelqu'un m'avait convaincu de leur maladie ou de leur anormalité, je n'aurais pas eu, pour eux, la même attention et la même tendresse.

Les gestes spontanés, qui font la saveur de la vie quotidienne parce qu'ils sont inattendus et montrent que leur auteur, en dévoilant son cœur, a pris un risque, ces gestes, rares dans les familles et absents de mon entourage, émanaient toujours des fous. Je me souviens des fleurs sur le paillason, des poèmes dans la boîte aux lettres, des passages en coup de vent, des lettres et des photos, même des téléphones nocturnes, qui dérangeaient pourtant.

En partant pour Z., après avoir fermé le cabinet du psychiatre, je me suis retrouvé d'un coup dans le monde des normaux, où les gens ne pleurent ni ne crient, ni ne se réfugient dans le silence ou dans le rêve. Ils n'avaient pas l'air de penser à la mort, ces gens-là. Ils fonctionnaient au mieux. Lorsque sur leur chemin, ils rencontraient des paumés, tels ces patients qui aboutissaient dans notre service traumatologique d'urgence, ils s'empressaient de leur coller une étiquette au front — schizophrène, suicidé, toxicomane — et d'appeler le psychiatre.

D'une certaine façon j'avais gagné au change : plaisir de retrouver la médecine et les techniques, les gestes et le

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

travail manuel avec sa franche camaraderie, l'intensité des longues nuits de veille et l'inaltérable humeur des salles de garde... Je découvrais aussi, avec la chirurgie plastique et reconstructive, l'efficacité du traitement intensif des grands brûlés et la pureté d'un artisanat minutieux.

Mais d'une autre façon, en m'éloignant du cœur battant de la vie affective, je m'étais appauvri d'humanité. Pour la première fois, j'éprouvais la nostalgie de la folie. Sentiment vague et imprécis, un peu mélancolique aussi, d'un retour impossible dans un monde disparu.

Si j'avais le mal du pays, je savais pourtant que j'avais choisi l'exil pour de bonnes et solides raisons comme par exemple le mensonge, l'imposture et le pouvoir.

Que faisons-nous d'autre qu'inventer des maladies et proposer des traitements, pas toujours inoffensifs, dans le plus pur style du Dr Knock ? Le malade déresponsabilisé, les assurances maladies impliquées, le pharmacien enrichi et surtout le psychiatre valorisé, chacun y trouvait son compte.

De fait nous ne guérissions personne, puisque pour la plupart, les gens qui consultaient en cabinet privé n'étaient pas malades. Nous aidions parfois, c'est vrai. A la faveur d'une relation un peu troublante et émouvante, qu'il fallait bien appeler affective, mais qui par essence, restait inavouée, non dite et non partagée. Car la relation thérapeutique, l'outil le plus efficace du psychiatre n'était, en réalité, que le mensonge d'une relation affective réciproque. Elle exigeait une grande attention et un effort soutenu durant soixante minutes. Il fallait aussi l'interrompre et mettre fin au traitement, dès que la personne souhaitait, preuve qu'elle allait mieux, en modifier le contrat et devenir l'amie ou l'ami du psychiatre. Systématiquement pris au piège de ce qu'il avait offert, le psychiatre, frustré, savait qu'au désir de

sa patiente ou de son patient de le rencontrer en dehors du cabinet, il ne pouvait répondre que d'une seule façon : « Ça va mieux, vous pouvez aller maintenant vers les autres, votre traitement est terminé. » Et de songer : dans la salle d'attente, d'autres victimes de cette curieuse imposture du xx<sup>e</sup> siècle attendent déjà leur tour.

Comme d'habitude, elle était venue en avance à son rendez-vous. Le coup de sonnette avait annoncé son arrivée à la demie. Sur l'agenda son nom était pourtant inscrit à dix-neuf heures. Elle aimait arriver tôt, s'allonger sur le canapé violet, allumer une cigarette et feuilleter des bandes dessinées en mâchonnant un chewing-gum.

Le psychiatre l'avait reçue le temps qu'il fallait, cinquante-cinq minutes, comme de coutume.

Maintenant il se faisait tard. Il avait chaud. Les fesses lui démangeaient. Dehors, une si belle soirée d'été fraîche et accueillante. Que lui racontait-elle à présent? «C'est difficile... ne peux plus me concentrer... les gens si lointains... comme une grande tristesse... » Etait-ce lui, était-ce elle qui parlait ? Entendait-il l'écho de sa pensée ? Comme d'habitude, en fin de journée, saturé, plein à ras bord, il se sentait bien plus poubelle abandonnée sur le pavé avant le passage des boueux que médecin, distingué spécialiste de la maladie mentale et de son traitement. Il était bientôt huit heures du soir, l'heure de fermer le cabinet. Sa patiente, c'était manifeste, ne voulait pas s'en aller. Ah ! le besoin de bouger, de courir. L'immobilité de ce métier lui était insupportable. Le derrière dans un fauteuil, du matin huit heures au soir huit heures. C'était trop. Trois quarts d'heure de pose pour le sandwich de midi et la lecture de la presse n'y faisaient rien. L'après-midi paraissait encore plus longue que la matinée. Et

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

cette patiente qui, ce soir justement, s'accrochait. Au médecin impatient, elle répondait de toute sa force passive, comme Mac-Manon à Sébastopol : «J'y suis, j'y reste!».

Il l'écoutait distraitement. Le sommeil venait. Pour empêcher la chute inéluctable des paupières, il avait un bon truc. Il saisissait un bout de peau au pli de son cou, là où ça fait mal, et il pinçait au sang. La douleur le réveillait. C'était l'aspect maso du psychiatre. Il avait, comme il se doit, un aspect sadique aussi. Lorsque, pris de vitesse par le sommeil, une remarque cinglante du genre « Mais vous dormez docteur ! » le tirait de sa torpeur, il répondait invariablement : «C'est vrai, c'est si ennuyeux ce que vous me racontez...» Généralement, cette réplique avait valeur d'électrochoc. Tous deux bien réveillés, le psychiatre et son patient pouvaient maintenant reprendre leur longue errance.

Sa patiente avait finalement consenti à quitter les lieux. Il l'avait gentiment mais fermement poussée dehors. Peut-être avait-il laissé échapper un soupir de soulagement ? A la recherche de ses clés, il pensait : «Pitié pour les psychiatres, ils n'en peuvent plus... » Et voilà que, presque sorti de chez lui, la tête déjà en vacances, ses jambes trébuchent sur elle, là, à ses pieds, lovée sur le paillason. Tonnerre, si elle croit qu'elle va l'empêcher de partir ! Il l'enjambe résolument, donne un tour de clé à la porte et prend ses jambes à son cou. L'escalier dévalé, il saute dans sa voiture, en vrai cascadeur, enclenche la marche arrière puis la première vitesse et démarre en trombe, dans un grand crissement de pneus. Déjà sa protégée s'agrippe à la portière et les voisins, curieux, guignent aux fenêtres.

Dieu, que la psychiatrie est jolie ! Sur le chemin du retour, conduisant avec hargne «Attention, bonnes gens, psychiatre en fin de journée... et en colère ! », il songeait à la

fameuse distance thérapeutique dont lui parlaient ses maîtres, celle d'où l'on observe sans encaisser de coups. Jamais il n'avait vraiment été capable de la tenir.

Ce soir-là, sa victoire sera de courte durée. A la maison, le téléphone sonnera sans arrêt. Finalement il faudra le décrocher et se couper une nouvelle fois du monde.

Comment avait-il pu écrire, dans le petit carnet noir, non sans emphase, alors qu'il changeait d'orientation : «Psychiatrie, comme une ultime recherche vers l'authentique. Sentir l'homme battre sous ma main, avant que lui et moi nous ne soyons pétrifiés par la mort. Sentir que ce que l'on touche vit comme un être humain et non comme les viscères d'un corps endormi ou d'un animal épinglé sur le liège...?» Il faisait, à l'époque, un stage de chirurgie expérimentale à Londres et opérait des rats, à longueur de journée, dans l'obscurité d'un laboratoire vétusté. Le soir, les livres de psychiatrie, et d'antipsychiatrie surtout, de Ronald Laing, David Cooper et Thomas Szasz lui paraissaient lumineux. Ils alimentaient un besoin constant d'embellir et les hommes et la folie. Ils lui donnaient aussi la clé du monde intérieur, étrange et fantastique, parfois horrible, d'une jeune patiente dont il s'était brièvement occupé, avant de partir pour l'Angleterre. Avec sa folie, elle avait compris qu'elle le tenait. De mystérieux billets, rédigés d'une encre violette, arrivaient à Londres pour le lui rappeler. Il rentra donc en Suisse et fit le saut, tête la première, dans la psychiatrie.

Il croyait qu'il allait mieux comprendre les hommes et leurs souffrances. Peut-être passerait-il derrière le miroir et soulèverait-il quelques masques ? Il idéalisait non pas la folie et ceux que l'on appelle malades, mais la psychiatrie, vue comme un nouvel humanisme et les psychiatres, ses



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

grands prêtres. L'interrogation de Malraux «Comment redonner aux hommes le goût de vivre ? » lui paraissait, à cet égard, un bon point de départ. Et puis l'influence d'Alexis Carrel était encore très forte. Adolescent, il avait lu «L'Homme, cet inconnu». «Nos connaissances sur le psychisme humain, écrivait l'auteur, ont pris un retard effrayant par rapport au savoir technique. » Carrel engageait les scientifiques à se pencher méthodiquement sur ce problème, et sur eux-mêmes. «Que des hommes, disait-il, accordent une bonne partie de leur vie — 40 à 50 ans — pour se former et après, qu'ils se tournent vers autrui. »

Sept ans plus tard, le psychiatre n'avait guère progressé ! Reconnu spécialiste en psychiatrie et psychothérapie, son miroir lui renvoyait l'image d'un GARH, ou Gentil Amateur en Relations Humaines ! Le malheur des hommes le laissait toujours aussi impuissant, et muet. «Les hommes meurent, écrivit Camus, et ils ne sont pas heureux. » Il ne comprenait pas vraiment la psychose, ni le narcissisme. Encore moins le suicide et la fuite dans le rêve, sans réveil possible. Des trois ennemis qu'affronte l'homme depuis tous les temps, les forces de la nature, son voisin et son monde intérieur, le troisième était bien le plus redoutable et le plus difficile à maîtriser.

Enfin il avait découvert que ses confrères et consœurs psychiatres étaient aussi malheureux que les patients qu'ils avaient en traitement. Malheureux et paumés. Malgré les apparences. Deux d'entre eux déjà, et des plus chers, et des plus brillants, lui avaient faussé compagnie. Le premier s'était concocté un joli petit cocktail, létal à coup sûr, et avait versé au plus profond de la nuit, dans un buisson, non loin de chez lui. On l'avait retrouvé froid, le lendemain matin. Le second, un esthète pourtant, s'était fait exploser la cervelle

## LA TENDRESSE DES FOUS

d'une balle de neuf millimètres bien ajustée, un soir d'automne à la fin de sa consultation, là, à côté de son divan.

Maintenant, il trouvait inconséquent, et un peu léger, ce projet d'éclairer le chemin des hommes avec une lanterne éteinte. Lui-même d'ailleurs n'échappait pas à cette contradiction. Il voulait la liberté des personnes qui venaient le consulter. Il finissait par leur montrer la voie, une issue possible, mais de loin à distance, depuis l'intérieur de sa prison. Son travail quotidien était devenu labeur, servitude, bientôt esclavage.

Dans le dédale de la souffrance des autres, il semblait, ô malheur ! avoir oublié le rire et l'insouciance. Comment retrouver sa liberté perdue, où la chercher ?

Périclès avait eu, dit-on, une fort belle formule : « Le secret du bonheur, c'est la liberté. Le secret de la liberté, c'est le courage. » S'il lui en restait une once, il fallait réagir, maintenant ? N'était-ce pas trop tard ? Il avait l'âge que son père avait atteint lorsque, gravement malade, il se préparait à mourir. Sa vie s'était arrêtée à 42 ans, et maintenant, au même âge, il lui semblait que la sienne pouvait bien repartir. Incroyable luxe d'un bon billet tiré à la loterie de la santé qu'il n'avait pas le droit de galvauder.

Un jour, le psychiatre ferma boutique, liquida son cabinet, rangea ses livres et ses dossiers et prit congé de ses patients. Le cœur gros, tout de même. Il était plein de remords. Ses patients, qui avaient tout compris depuis longtemps, lui vinrent en aide. En se laissant aller à rêver avec lui, ils facilitèrent son départ. Après tout, il doutait qu'il fût un bon psychiatre. Aux questions et aux doutes de ses patients, il n'offrait pas de réponses et pas de certitudes rassurantes. De fait, le psychiatre avait atteint le milieu de

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

la vie — « Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie » \*  
— et ni la sagesse, ni la sérénité ne pointaient à l'horizon.

Même qu'à cet égard, tous ils cheminaient dans un désert. Derrière eux deux guerres mondiales, des millions de cadavres, Auschwitz, Hiroshima. Devant, une planète affamée aux trois quarts, bientôt banqueroute en matières premières. Et toujours cette menace du grand champignon qui allait pulvériser la surface de cette Terre-si-jolie avec une grande partie de ses habitants et les plus beaux bijoux de la civilisation. Et éteindre aussi, disait-on, le soleil, la chaleur et toute la flore pour des décennies. Les paroles de Nietzsche étaient plus actuelles que jamais : « Du fond de votre automne, je vous prédis un hiver et une pauvreté glaciale. »

Ils avaient cherché d'autres oasis, d'autres repères. L'Eglise et la tradition familiale, les bonnes œuvres et les bonnes manières n'attiraient plus. Le militantisme et l'engagement politique aboutissaient toujours à une lutte pour le pouvoir, parce que c'était la maladie des hommes. Que restait-il? Plus il avançait, plus il vieillissait. Plus il vieillissait, moins il savait. Moins il savait, plus il doutait. S'il pouvait trouver une certaine grandeur à marcher ainsi seul dans un tel désert, il fallait bien admettre qu'il errait et qu'il flottait comme le bouchon sur l'onde, sans autre but que d'arriver au bout de sa vie le mieux possible, en limitant les dégâts.

Après de longues études, il avait, comme on dit communément, « appris psychiatre ». Et il ne savait rien. Les mains vides et la tête vide. Juste un peu de compassion et de

---

\* André Malraux.

compréhension humaines dans le cœur. On ne va pas bien loin avec ce bagage-là. A l'inverse de ses confrères, qui avaient un langage, des idées, des prophètes et des évangiles, il n'avait personne. Son livre ne contenait que des pages blanches. Il éprouvait la pauvreté de ses connaissances philosophiques. Au début de la spécialisation en psychiatrie, on lui avait répondu : «Mais non, ne vous en faites pas pour la philosophie, vous en lirez en cours de route...» Il savait maintenant qu'elle était au cœur de la psychiatrie et qu'il était un peu tard pour l'acquérir.

Jamais il n'avait pu prononcer un terme psychiatrique, émettre une hypothèse psychogénétique ou suggérer une interprétation, sans entendre une petite voix intérieure lui chuchoter, railleuse : «Tu crois vraiment ce que tu dis, vieux grigou?» Dans le fond de lui-même, il savait qu'il ne savait rien.

Fort de ce constat d'ignorance, il ne lui restait que peu de temps pour apprendre quelque chose de ses dix doigts. Les simples, songeait-il, font souvent d'honnêtes artisans. Et Don Quichotte a besoin d'espace pour alimenter ses rêves.

Il partit donc vers l'Est pour franchir le Rubicon des Helvètes, nommé la S. Le passer, c'est, pour un «latin», se mettre en dissidence. Mais c'est aussi découvrir une autre langue, un autre peuple, un autre caractère, d'autres mœurs et d'autres usages. C'est un peu débarquer sur une autre planète. Il voulait apprendre un artisanat, la chirurgie plastique, qui se propose également de rendre les gens moins malheureux, mais cette fois avec un scalpel. Guidé par le voisin schwyzer-diïtch, le cousin un peu germain, sérieux comme un pape, rigoureux comme un roc et «gründlich» comme il se doit, il allait devenir, assurément, un artisan minutieux et consciencieux, critiquant son ouvrage à la lumière des

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

résultats obtenus. La Chirurgie, disait son premier patron chirurgien, est un artisanat basé sur la connaissance et la probité. Il aimait cette définition. Il lui plaisait de se distancer de l'intuition subjective et de l'à-peu-près vaporeux, pour retrouver des responsabilités simples et l'orgueil de l'ouvrage bien fait.

L'apprentissage eut lieu dans une ville ordonnée, bétonnée, hygiénique, vouée à la consommation de biens matériels, acquis en échange d'un labeur discipliné, effectué tel un sacerdoce. Là-bas le travail est un besoin, et une évidence, de l'aube au crépuscule. La fantaisie, la poésie et la douceur de vivre, il faut les découvrir. Les dérober. Comme l'avait fait le sprayeur\* génial Harold Naegeli, qui s'était emparé, de nuit, des murs de la ville pour leur donner une âme. Il a été sévèrement puni, et à Z. personne ne l'a regretté. Car dans ces régions, la légèreté et l'insouciance sont des défauts, le désordre, la saleté et l'insécurité des catastrophes, combattues par la population unanime.

Tout était si précis, si organisé dans cette ville. Le tram de 7 heures 06 s'arrêtait tous les matins, exactement à cette heure-là, à l'angle de la Stockerstrasse et de la Bleicherweg. Entre la gare et la place Centrale, dans la grisaille des petits matins blêmes, chacun sursautait lorsque le haut-parleur du tram rugissait soudain, pour informer les voyageurs, ô futilité, qu'«à l'horloge parlante de la Centrale des Tramways, il était exactement 7 heures 20 minutes» ! «C'est bien, songeait-il, ce matin non plus, il ne serait pas en retard. » Pour assurer une telle précision, il fallait prévenir

---

\* Bombeur.

toute fantaisie du trafic, enlever à l'automobiliste toute envie de faire à sa guise et maîtriser, aux arrêts, le flot des voyageurs. Ce que le conducteur obtenait en lançant de vigoureux coups de sonnerie, stridente comme une crécelle en métal.

Ce matin-là, le tram devint fou. Avec l'énergie du désespoir, il faisait retentir un roulement de sonneries ininterrompu, prélude habituel au coup de frein sinistre et à la collision. Rien ne venait pourtant. Seule cette sonnerie sans fin, irritante. Les voyageurs interloqués, s'agitaient, s'interrogeaient, s'offusquaient. Tout ce remue-ménage était imprévu et anormal. C'était le désordre. Un coup d'oeil à l'avant du tram allait tout expliquer. Le conducteur était hilare. Cet excellent fonctionnaire, bravant le règlement, saluait de son timbre inhumain une sympathique vieille dame, bien connue de tous les habitants du quartier de l'hôpital, parce qu'elle était folle. Littéralement étiquetée de «schizophrénie», elle portait, sur ordre des médecins, une large carte d'identité au revers de son manteau avec sa photo, son âge, son adresse et le nom des médecins qu'il fallait prévenir si elle s'égarait. Comme elle perdait souvent son chemin, et qu'elle n'était pas timide, chacun la connaissait et l'aimait bien. Grâce à elle, le tram de 7 heures 06 avait pris du retard. Tout le monde était sens dessus dessous, parce qu'une folle, géniale, avait été capable de gripper la machine-à-bosser et d'humaniser un peu le béton. Pour sûr qu'elle devait connaître son pouvoir et y prendre grand plaisir.

C'est ainsi que l'ex-psychiatre comprit en un éclair de lucidité d'où lui venait la nostalgie qui, le soir, inondait son cœur et sa tête, comme une marée montante. A l'évidence, avec ce Drang nach Osten, il s'était appauvri. Loin de la folie, il se trouvait comme amputé de quelque chose. Il était

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

en manque, manque de sincérité et d'authenticité. Il ressentait un moins d'humain. Il avait maintenant, le malheureux, la nostalgie des fous. Ses patients et leurs interrogations lui manquaient. Il mesurait, dans cette société policée hautement organisée, «propre en ordre» comme on l'a dit, l'importance d'un contact répété avec des gens désorganisés pour qui vivre n'est ni simple, ni évident, et pour qui exister ne va pas de soi. Ces gens-là, ce sont les fous. Aucun sens péjoratif dans ce vocable qui désigne simplement ceux qui trouvent dur de vivre, qui le disent ouvertement et cherchent de l'aide partout autour d'eux, finalement chez les psychiatres.

En relatant quelques rencontres, forcément choisies avec un certain arbitraire, ce livre voudrait expliquer ce que l'auteur doit aux fous, ce qu'ils lui ont donné. Car il a une dette envers eux. En refusant de « faire comme si », comme si grandir, travailler, quitter la famille, aimer puis ne plus aimer, se marier, faire des enfants, tomber malade et puis mourir, était simple et évident, les fous lui ont offert, et offrent encore à qui veut bien les écouter, des questions fondamentales qu'ils se posent dans la souffrance et dans la terreur. Dans la solitude aussi. Ils sont les seuls à le faire de cette façon, dramatique, théâtrale parfois, toujours si intense, qu'il faut, pense-t-on, les faire taire.

L'auteur en veut un peu aux «psy» de tous bords, et à celui qu'il était devenu, de ne pas savoir respecter la souffrance de leurs malades. Il leur reproche la frénésie de guérir, le besoin d'être efficace, et le pouvoir sans compassion qu'ils exercent quotidiennement sur les malheureux qui se remettent entre leurs mains. Il leur en veut de soigner les fous au lieu de les aimer.

Au regard de la mort, la folie n'est pas si dramatique.

## LA TENDRESSE DES FOUS

Elle est, ne l'oublions pas, encore de la vie ; tout en étant terriblement porteuse de mort. Elle est même parfois tant de vie qu'elle en est le piment et la saveur. C'est ce que nous rappellent les fous, tous les jours, avec tant de sensibilité.





## *CHAPITRE II*

# **LA MORT**

On ne se tue jamais que pour exister.

A. Malraux.

Dans le cimetière de Mont-la-Ville, un petit village vaudois accroché dans les sapins, aux flancs du Jura, se trouve la tombe de César Roux. La Suisse avait produit deux grands chirurgiens, connus mondialement. Théodore Kocher, de Berne, et César Roux, son élève, de Lausanne. Roux avait fait au début du siècle une carrière fulgurante. Un peu pour me rapprocher de l'illustre chirurgien, un peu aussi pour réfléchir à ces lignes, je m'étais rendu dans le petit cimetière qui domine le village, par l'une de ces après-midi d'été si chaudes que l'air et la lumière, intenses, paraissent comme suspendus et immobiles. J'étais seul. Contre le mur, là-bas au fond, tout petit, entre deux grands sapins noirs, se détachait le buste du chirurgien. Bien qu'intimidé, j'ai caressé la moustache de celui qui avait terrorisé les étudiants et inspiré crainte et respect à ses malades. Il y avait quelque

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

chose de dérisoire à considérer en même temps la vie de ce grand et robuste médecin et cette tombe si humble, abandonnée en lisière de forêt.

De tous temps, j'ai aimé écouter le murmure des tombes. Elles nous parlent de la vie. De l'âme aussi de ceux qu'elles abritent. En plein désert du Néguev, au-dessus d'un canyon d'une extrême beauté, dans le silence et les teintes mauves du crépuscule, Ben Gourion regarde seul l'immensité aride, alors que Dayan, c'est surprenant, contemple le moshav de son enfance, entouré des siens sur une colline de Galilée, verdoyante et fleurie, et que Weizmann, premier président de l'Etat d'Israël, père de la déclaration Balfour, gît dans son jardin, près de Tel-Aviv, à deux pas de sa demeure seigneuriale au milieu d'un parc aux allures anglo-saxonnes. Elles nous rappellent aussi ce qu'un autre grand personnage fit inscrire, il y a plus de deux mille ans, sur son tombeau : « Je suis Cyrus qui ai conquis aux Perses cet empire. Ne m'envie pas l'infime poignée de terre qui recouvre mon corps. » Le même qui, de son vivant, proclamait orgueilleusement : « L'Eternel, le Dieu des Cieux, m'a donné tous les royaumes de la Terre. » Réduit, maintenant, comme tout le monde, à une infime poignée de terre, à peine modifiée par le souvenir.

Cette réalité, les fous, extra-lucides, la connaissaient bien. Même qu'ils en avaient pris conscience trop tôt dans leur vie. Si je trouvais provocant d'évoquer en même temps des vies bien remplies et des tombes bien vides, la psychiatrie m'avait offert, à l'inverse, des vies en apparence bien pauvres et des tombes pourtant bien pleines de souvenirs qui subsistaient.

Impossible d'oublier certaines vies dont j'avais vécu la fin intensément ? Et ce contact avec des personnes pour qui la

mort n'est ni un tabou, ni un effroi, mais une option constamment remise en jeu, une issue toujours envisagée. Les fous connaissent bien la mort. Ils la regardent dans les yeux, lui parlent et ont avec elle d'étranges rendez-vous manqués. Leurs récits m'avaient toujours stupéfié. En devenant psychiatre, j'ai sûrement pensé que j'allais comprendre quelque chose à la mort choisie, celle que l'on se donne pour, comme le suggère Malraux, gagner en existence, en perdant tout. Dans ma famille, tout près, on s'était suicidé. Ce n'était pas compréhensible. Parler d'abord de la mort, pour reconnaître qu'elle est au centre du discours de la folie et pour lui rendre un modeste hommage, puisqu'elle m'a conduit vers la psychiatrie.

Le médecin a de la mort une expérience différente du psychiatre. A la Faculté, nous avons appris des gestes et des choses à faire pour la tenir à distance. Malgré cela, elle nous rejoignait et souvent nous dépassait. Reconnaisant sa supériorité, nous quittions alors la chambre du malade, vaincus, sans jamais l'avoir regardée en face, jusqu'au bout.

La toute première fois, je n'ai même pas réalisé qu'elle était là. Jeune étudiant en médecine de troisième année, j'apprenais à ausculter. Cette malade avait un souffle au cœur qu'il fallait reconnaître et identifier. Notre aîné nous avait prévenu. La patiente âgée et diabétique était comateuse. Elle venait d'avoir une attaque d'apoplexie. C'était mon tour d'ausculter. Je promenais mon stéthoscope sur sa poitrine. Je n'entendais pas de souffle. A vrai dire, je n'entendais rien du tout. Je le dis au chef de clinique qui contrôla. Il s'avisa que la patiente venait de décéder. Il me le dit et je restai tout ébranlé d'avoir assisté à la mort de quelqu'un, moment clé s'il en est un, sans même m'en être

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

rendu compte. La vie pouvait donc quitter le corps, en silence, sans drame et sans cri, en somme filer à l'anglaise.

C'était une expérience nouvelle après la mort de R. à l'armée. Il était mort en hurlant, lui. J'avais trouvé ses cris à la fois déchirants et rassurants. S'il appelait sa mère, si fort, c'est qu'il avait, pensais-je, encore beaucoup de forces et qu'il vivrait. Nous le portions, mon camarade et moi, sur son pauvre brancard militaire, le long d'un étroit sentier de montagne, dans un paysage d'une beauté méditerranéenne, aride et rocheux, comme peuvent l'être les vallées reculées du Tessin. R. pourtant allait mourir parce qu'une grenade trop vite dégoupillée venait de lui emporter la jambe droite au ras de l'aîne. La cuisse avait explosé avec la grenade et la jambe avait volé, bêtement, sous nos yeux, à vingt mètres de là, comme un bout de bois. Nous nous étions précipités. Il était bien vivant et terrorisé. Il disait : «Ma jambe, où est ma jambe ?» R. a appelé sa mère une dizaine de fois. Plus tard, j'ai su qu'il ne l'avait jamais connue et avait été élevé dans une famille d'adoption. Nous lui donnions à boire du thé, tiré du bidon militaire, par petites gorgées. C'est tout ce que nous pouvions faire. Il est mort, après un dernier grand cri, dans l'ambulance qui le descendait au pas de l'homme, sur un chemin chaotique, vers la vallée. Pour nous qui pensions qu'il n'était qu'inconscient, qu'il dormait peut-être, ce silence avait été un soulagement.

Cette première rencontre avec la mort avait été intense et complète, parce qu'impuissant et sans armes, je ne pouvais la combattre. Contraints de la regarder en face, nous sommes restés avec notre ami, le mieux que nous pouvions, jusqu'au bout.

Plus tard, à l'hôpital, la réanimation, qui n'est pas ce que l'on nomme actuellement d'un bel euphémisme « l'assis-

tance au mourant», prit toujours un aspect de lutte. Il fallait se battre, utiliser rapidement toutes les armes dont nous disposions, massage du cœur, mise en place d'un tube dans le larynx, respiration au ballon, choc électrique sur le thorax, piqûre dans le cœur. Au cours de ce combat intensif, nous n'avions guère de temps pour la personne à l'agonie.

L'exemple du petit vieux de l'hôpital d'O. était aussi inoubliable. Il avait, avec lui, dans la petite chambre à deux lits, un autre vieillard malade qui était en train de mourir d'une broncho-pneumonie. L'infirmière m'avait averti. Le patient était au plus mal, il n'y avait plus rien à faire, mais le médecin devait être là, autorité, blouse blanche et stéthoscope. Je n'étais pourtant qu'un petit jeunet en médecine, effectuant son premier stage clinique. Avec angoisse, je pris le pouls du mourant. Il était faible et irrégulier. Et j'auscultai ses derniers souffles. Juste à côté, assis à la seule table de la pièce, son voisin nous regardait avec intérêt. Il soupait, comme le font les paysans vaudois, pain, fromage, café au lait. Je me souviens qu'il trempait son pain dans la tasse et l'engloutissait dans un grand claquement de langue et de lèvres. Il avait faim et appréciait son repas. Mon malade lui, tout gris, râlait et aspirait ses derniers bols d'air, de cette respiration profonde, irrégulière et beaucoup trop lente, qui annonce la mort. Alors le petit vieux, voyant ce trio insolite, la mort, le malade tout gris et le jeune médecin effaré et impuissant, prit son bol et son pain et me dit avec un grand sourire et l'inimitable accent du terroir : «Monsieur le docteur, si vous voulez, je veux bien sortir un moment. » C'était simple et naturel, comme la mort d'un vieillard dans un petit hôpital.

Les morts que j'allais voir plus tard en psychiatrie

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

n'allaient être ni simples, ni naturelles. Il y eut d'abord l'ambiguïté mort-meurtre.

Un soir d'été, nous venions de recevoir au centre de soins intensifs une jeune femme du pays voisin. J'étais de garde et c'était mon tour de faire son admission. Très jeune et très belle, elle était dans un coma profond, quasi morte. Elle avait avalé, la veille, une grande quantité de pilules et laissé un message à la porte de sa chambre disant : « J'ai besoin de repos, ne me dérangez pas. » Le mari, comme il me l'avait relaté, était rentré tard d'une joyeuse soirée entre copains. Il ne l'avait effectivement pas dérangée. Le lendemain soir, tout de même, il s'était fait un peu de souci. Il avait enfoncé la porte et trouvé sa femme endormie. Il n'avait pu la réveiller. Maintenant, à son chevet, vautré dans son fauteuil, fumant cigarette sur cigarette, il tenait à me faire savoir, goguenard, qu'elle ne voulait pas être dérangée : « Je ne l'ai donc pas dérangée, docteur... ». Je ressentais un étrange malaise. Mourir, se tuer, être tuée, tuer l'autre, les limites me paraissaient soudain très floues. Ma pratique de psychiatre allait sans cesse confirmer une autre ambiguïté : mort choisie, librement, lucidement ou mort subie, imposée, obligée par l'histoire et le passé de la victime. Ces personnes qui sont venues me voir, et finalement se sont tuées, sont encore très vivantes dans le souvenir.

Il y eut Y. qui frissonnait de sensibilité. Lorsqu'elle venait, j'avais toujours l'impression qu'il fallait la couvrir, la protéger. Extrêmement vulnérable, elle paraissait écorchée vive. Elle avait été internée, à l'âge de seize ans, à l'asile psychiatrique. C'était il y a bien longtemps. Elle semblait pourtant remise de cette dure histoire. Le professeur avait dit d'elle, à l'époque, qu'elle commençait une schizophrénie, parce qu'il y avait du « trop » dans son comportement. Dans

son dossier, il était écrit, «trop sensible, trop proche, trop de contact, trop émotive, cours de la pensée trop rapide ». Vingt ans plus tard, il n'y avait aucun signe de schizophrénie, mais une sensibilité à fleur de peau, qui rendait, pour elle, les contacts humains intenses et souvent douloureux. Dans la vie, Y. était sans carapace, sans bouclier, sans défense. A son travail, dans ses relations affectives, tous les jours, elle avait mal. Elle venait me le dire. Elle ne trouvait la paix que sur une scène de théâtre ou au contact des philosophies de l'Orient. A la longue tout est rentré dans l'ordre et je ne l'ai plus revue. Une année après, elle était revenue. Cette fois, c'est son corps qui saignait, littéralement. Elle avait des règles trop prolongées, s'anémiait, se sentait faible et fatiguée. Le gynécologue n'avait rien trouvé. Elle souhaitait un arrêt de travail. Nous avons décidé d'une interruption de trois semaines et d'un séjour à la montagne. Je n'étais pas inquiet et partis en vacances. Pourtant, à mon retour, j'appris qu'elle s'était jetée du septième étage de son bureau, un beau matin ensoleillé. Si légère, si vaporeuse et gracieuse, elle était tombée comme une pierre. M'aurait-elle appelé, si je n'avais été absent? Pourquoi suis-je parti à cette époque ? Toujours les mêmes questions. Elle qui voulait tout savoir de son diagnostic, «comme pour s'en purger», disait-elle. Avait-elle ouvert un Larousse Médical et lu le chapitre « schizophrénie : maladie mentale grave pouvant évoluer sur un mode chronique... » ?

H. lui aussi se croyait incurable. Il avait derrière lui une longue histoire psychiatrique, internements, électrochocs, cures d'insuline. Vivant dans un milieu très croyant, il était parfois, dans ses rêveries diurnes, importuné par des moines et des nonnes qui lui reprochaient ses écarts d'existence. Il pensait que Dieu le soutiendrait dans sa lutte contre



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

les ennemis intérieurs. Je le pensai aussi, car il connaissait bien sa Bible, l'étudiait et trouvait du réconfort dans cette lecture. Il avait la foi et aurait aimé se retirer dans une communauté religieuse. L'incapacité d'assumer un travail régulier l'accablait. Les médicaments le fatiguaient. Alors que je préparais mon départ, il s'est tiré une balle dans la tête dans un bois du canton. Sa famille m'a écrit : « Nous sommes soulagés qu'il ait trouvé le repos du Seigneur et qu'il ne souffre plus. » Il laisse un souvenir tout de pureté et d'authenticité. Je songeais à Saint-Exupéry : ... « et si l'éclat de l'incendie promet d'être assez beau pour payer le bois de ta vie que bûche à bûche tu as accumulé, alors je te permettrai de mourir ».

Le bois de la brève vie de C. était aussi considérable. Lorsqu'elle s'en est allée définitivement, après m'avoir menacé, chaque fois que je prenais congé d'elle, de se tuer en sortant de chez moi, elle a laissé un tel vide que son absence est encore manifeste aujourd'hui. Nous nous sommes vus trois mois seulement, mais plusieurs fois par semaine. C. était élève infirmière, très studieuse et intelligente. Malheureusement, elle avait fait devant ses camarades, plusieurs fois déjà, des tentatives de suicide. Ce que l'école d'infirmières ne pouvait tolérer. Elle avait décidé de fonder son désir de vivre sur ce travail d'infirmière qu'elle aimait par-dessus tout. Avec la photographie, c'était la seule chose qui lui donnait encore le goût de vivre. Pourtant, elle faisait tout pour que ce lien professionnel casse en provoquant la direction par un comportement autodestructeur. Ce qui devait arriver arriva. Elle fut renvoyée. Pour elle, ce fut la preuve qu'elle ne méritait pas de vivre. A l'hôpital où, sur son désir, je l'avais fait admettre, elle avala plusieurs poignées de médicaments soigneusement choisis pour leur toxicité, et fit

un arrêt cardiaque. Derrière son masque fermé, la tendresse de C. était inoubliable. Elle me disait généralement qu'une seule chose durant nos séances, après un long silence : «J'ai la déprime. »

Sa mort, la première dans ma clientèle, m'avait révolté. Je cherchais des responsables... et en trouvais. «Depuis plus d'un mois, Mademoiselle C, suspendue de cours et de stages pour avoir fait une tentative de suicide, attendait votre verdict dans l'angoisse, écrivais-je à la direction de son école, exclusion temporaire ou renvoi définitif. Il lui a été finalement interdit de poursuivre sa formation, il lui a été rappelé qu'elle était une malade mentale et qu'elle devait subir, comme les délinquants, une expertise psychiatrique. En suspendant une élève infirmière, pour cause de maladie mentale, un an après l'avoir acceptée et trouvée parfaitement apte, l'école a donné, à mon sens, l'exemple d'une utilisation scandaleuse et révoltante de la psychiatrie, tel que la presse la dénonce largement ces derniers temps dans d'autres pays... » Je n'y allais pas de main morte. Je me souviens que le président du conseil de fondation de l'école, ébranlé par mes propos, m'avait convoqué. Nous avons eu une bonne discussion. Pour C, c'était malheureusement trop tard.

Il m'était apparu, une fois de plus, que notre psychiatrie n'était pas neutre et qu'elle s'arrangeait pour prendre parti et se mettre du côté des forts et de la majorité. Je voulais, dans ma candeur, une psychiatrie qui se mette aux côtés des faibles. Comment être, en psychiatrie, comme le disait si bien le professeur de Ajuriaguerra « pour Antigone et contre Créon, pour le Sermon sur la Montagne et contre les Dix Commandements»? Psychiatrie et humanisme, la confusion était permanente dans mon esprit. Puisque nos interventions prenaient pour les malades et leur famille une telle impor-

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

tance, il fallait, à mon sens, élever nos exigences. En choisissant cette spécialité, je voulais découvrir une nouvelle morale. C'était évidemment trop en demander. Je n'avais trouvé qu'une succession de techniques, des théories, des Ecoles, un langage souvent hermétique et l'exercice du pouvoir sur les plus faibles et les plus défavorisés d'entre nous.

La mort, et surtout le suicide, restaient inexplicables. Mes certitudes, aux traits vifs, s'étaient estompées. L'adolescent avait écrit : «Si un homme, un seul, se suicide, c'est notre faute à nous, les mauvais-vivants, les tristes-en-vie... » Je sais maintenant que nous sommes dans l'impossibilité de garder en vie tous ceux qui croient choisir lucidement la mort. Qui croient choisir lucidement... Car le suicide repose souvent sur un profond malentendu. Littéralement, non entendu. Car bien des coups de pistolet ne feront même pas tourner la tête des proches qui restent en vie. Ou si peu de temps. Et puis vient l'oubli. Le suicidé aimerait des spectateurs et des auditeurs privilégiés. Il croit qu'il va «faire un malheur». Voulant faire une belle sortie de scène, pour être enfin remarqué, il ignore que les regards du public sont déjà tournés ailleurs. Décision absurde que seule la tolérance peut appréhender. Après que la souffrance et la culpabilité se sont atténuées. Absurde, parce que le suicidé lucide s'éviterait bien des horreurs en considérant la brièveté de l'existence telle qu'elle lui est de toute façon offerte, et le non-sens de l'abrégé encore davantage.

Penser que le monde va continuer et qu'il nous laissera bêtement à quai, alors que s'éloigneront avec lui nos espoirs et notre futur, est déjà assez révoltant pour que l'on renonce à écourter le voyage en sautant en pleine mer. La mort me met parfois dans de terribles colères. N'a-t-elle pas décidé, comme cela, arbitrairement, de nous priver de moments

extraordinaires et d'événements que nous aurions tant voulu vivre, tels le centenaire de l'Etat d'Israël en 2048, la preuve de la vie extra-terrestre que ramèneront bientôt les cosmonautes ou le contrôle définitif des cancers humains.

Se souvenir qu'il faut les prendre au sérieux, ces naufragés volontaires, si l'on veut les garder à bord du bateau-vie. Céline ne disait-il pas : «Il faut choisir, mourir ou mentir. Je n'ai jamais pu me tuer, moi. » On n'emprisonne pas à fond de cale — qu'est-ce qu'un hôpital psychiatrique, sinon le fond d'une cale ? — sans prendre de grands risques un rescapé très solitaire, enfin tiré de son île déserte.

La mort est naturelle. C'est le message que m'ont laissé les patientes et les patients qui se sont tués trop jeunes. Elle fait partie du quotidien. Il faut l'évoquer souvent pour sentir le prix de la vie, le prix de sa vie. Et puis ni la qualité, ni la valeur d'une vie ne se mesurent à sa longueur. Car qui peut dire que la nôtre, en comparaison de la leur, si brève, aura été une réussite ?



### *CHAPITRE III*

## **LA VIOLENCE**

Do unto others what you are doing to yourself.  
Frederick S. Péris.

La règle d'or de la thérapie Gestalt, nouvelle méthode de traitement des états névrotiques, n'est pas si mauvaise que cela. Frederick S. Péris, son créateur, était juif. Comme Freud, il avait lu la Loi et les Prophètes : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux. » Pour souligner l'importance de la morale judéo-chrétienne dans la genèse d'une certaine folie, Péris se voulait provocateur. Il prit le contre-pied du précepte biblique et dit aux fous : « Faites donc aux autres tout ce que vous vous faites ! » Sage conseil pour occidentaux bien élevés et autres Helvètes introvertis.

Péris se moquait de l'introspection psychanalytique. Il l'avait assez pratiquée avant de découvrir sa méthode thérapeutique, basée non pas sur le divan, mais sur la chaise — il asseyait toujours ses patients en face de lui — et pas sur

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

l'intimité du dialogue singulier, mais sur une confrontation publique, souvent très spectaculaire et mélodramatique. Surtout, il se fichait de la petite enfance de ses patients. Il s'intéressait davantage à leur comportement dans l'ici et maintenant de leur relation avec autrui. Au lieu de dépoussiérer l'inconscient de ses patients, tel un archéologue minutieux, il les faisait jouer leur folie en public ! Metteur en scène génial, il savait susciter le dialogue avec le double censeur, la mère persécutrice, la sœur jalouse ou le père croque-mitaine, immanquablement représentés, sur la scène thérapeutique, par une chaise vide. L'essentiel de sa méthode reposait sur un sain renforcement du moi par des injonctions du genre « arrêtez donc de vous faire du mal — occupez-vous de vous — soyez gentil avec vous-même, etc.. » tout en atténuant l'influence d'un sur-moi tyrannique, générateur de folie.

Les patientes et les patients qui consultaient le psychiatre sont, à vrai dire, fort occupés à se faire du mal. Et avec une violence stupéfiante.

Frau K. par exemple. Un beau jour, elle s'est présentée au service des urgences de l'hôpital, sans nez. A la place, un moignon rougeâtre, légèrement infecté. En profondeur, une chair sanguinolente et deux trous. Pauvre madame K. qui s'était lancée dans une narration compliquée et tarabiscotée pour expliquer ce qui lui était arrivé : elle aurait traversé la rue sans prendre garde ; une camionnette transportant des plaques de tôle mince l'aurait prise en écharpe. L'une d'elles lui aurait sectionné l'appendice nasal. Non, la camionnette ne s'était pas arrêtée. Oui, elle avait beaucoup saigné. Non, personne ne s'était soucié d'elle. Elle serait rentrée seule à la maison, pensant qu'il s'agissait d'une blessure bénigne. «Avez-vous songé à ramasser votre nez

dans le caniveau?» lui ai-je demandé. Elle avait souri à cette question absurde.

Madame K. vivait seule depuis la mort de son mari. Elle avait commencé par soigner son nez — ou ce qu'il en restait — puis inquiète de la lenteur de la guérison, elle s'était présentée dans le service de chirurgie plastique et reconstructive pour montrer son visage troué. En l'examinant, je me demandais si elle n'admettrait jamais qu'elle s'était fait cela elle-même. Mise en confiance, elle avait finalement tout raconté.

Elle n'aimait pas son nez. Elle était allée, sans trop réfléchir, se le faire «arranger». Le chirurgien avait rapetissé un nez, ma foi, fort joli et bien proportionné. Navrée de l'intervention, elle avait tout fait pour qu'il retrouve sa taille d'origine. Mais les confrères se méfiaient maintenant de cette patiente un peu bizarre. Ils ne voulaient plus l'opérer. Désespérée, elle avait voulu forcer la main du praticien. Raisonnablement simple, elle s'était dit : si j'enlève tout, il faudra bien qu'il consente à m'en refaire un. Un bon couteau de cuisine, bien aiguisé, et un miroir de poche avaient fait l'affaire. Les coudes appuyés sur la table de la cuisine, elle s'était cisailé le nez lentement, méticuleusement, de haut en bas, à ras l'os. Je songeais avec effroi au crissement de la lame sur le cartilage, qui avait dû résonner dans sa tête, et à l'hémorragie dans la cuisine.

Pauvre Frau K. Il avait fallu lui expliquer ce que nous avions à lui offrir en guise de réparation : pas de miracle, mais plusieurs longues interventions pour reconstituer, étape par étape, d'abord un échafaudage en os et cartilage, puis la peau de l'intérieur du nez, puis celle de l'extérieur, avec le galbe difficile des narines, le tout pour obtenir, au



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

bout d'une longue patience, une forme qui ne ferait que ressembler à un nez.

Jamais elle ne mentionna la douleur que cette sanglante mutilation avait entraînée. Elle avait nié toute souffrance psychologique. Un psychiatre consulté concluait, au grand scandale de mon patron plasticien, à la «normalité» de la patiente ! Il avait dit qu'étant ni névrotique, ni psychotique, ni débile, elle avait sans doute fait cette chose-là dans un raptus délirant et passager. Nous étions bien avancés ! Fallait-il entreprendre la longue série d'interventions réparatrices, qu'elle risquait de gâcher à tout moment par un nouveau coup de couteau vengeur, ou fallait-il lui confectonner une prothèse en silicone, option à laquelle je me ralliais, beaucoup plus ressemblante que le nez reconstruit, qui, lorsqu'elle s'en débarrasserait lui rappellerait toujours la haine qu'elle avait eue un jour pour son visage ? Pour le sien ou pour celui de l'ennemie qu'elle discernait dans son miroir ? A quel double détesté s'adressait cette mutilation ? Cette femme, dans la cinquantaine, était d'aspect fragile et personne dans son entourage ne soupçonna qu'elle eut avec son visage des rapports si lointains et si haineux, qu'elle avait pu tailler dedans comme dans un masque.

Inutile de se raconter des histoires, nous sommes et nous resterons violents. Le vernis des rapports sociaux pourrait faire croire que cette affaire de violence est, au xx<sup>e</sup> siècle, chez des gens civilisés, finalement, contrôlée. Grave erreur, la violence, alimentée par la peur, est toujours prête à éclater.

Tenez, «Moshé» par exemple. Il me l'a rappelé à mes dépens. «Moshé», c'est notre chien. Nous l'aimons tendrement. C'est un petit lévrier italien, au nez pointu, coiffé d'une charmante truffe noire. Le soir, à la maison, il a

l'habitude de sauter sur mes genoux, quelle que soit mon occupation, pour aller fourrer son museau, bien au chaud, sous mon bras dans le creux de l'épaule. Une fois qu'il est là, il pousse un soupir de soulagement qui chatouille et fait tout chaud, puis il s'endort, béat.

Un jour, Edmond, mon ami, est venu me rendre visite. C'était fête. Depuis des mois, nous ne nous étions pas vus. J'aime écouter Edmond, car il dit des choses vraies et profondes. Ce n'est pas un intellectuel. Edmond est un artisan. «Moshé» qui est chien, mais n'est pas bête, a compris tout cela, très vite. Une première fois, il m'a prévenu. Alors que je le caressais mécaniquement, sans réfléchir, conversant avec mon ami, il a grogné. Il a grogné une fois, il a grogné deux fois. La troisième fois, il s'est retourné et m'a sèchement planté ses crocs en travers du nez et de la lèvre. Une belle blessure qui saignait copieusement. Même que j'ai dû aller la faire recoudre à l'hôpital et que le chirurgien là-bas ne voulait pas, prétextant qu'« on ne recoud pas une morsure de chien »! Jusqu'à cette affaire, «Moshé» avait été le plus doux des compagnons. Jamais un écart, jamais un éclat de voix. Pourtant, terriblement jaloux, il n'a pas supporté mon ami et la préférence que je lui accordais. Il m'a rappelé à l'ordre, peut-être pour contenir sa peur d'être abandonné. Cela compris, j'ai pu lui pardonner. Depuis nous sommes redevenus copains.

Pour le grand public, la violence la plus choquante, que l'on évoque en frissonnant dans les chaumières, est celle du grand fou ou du dément qui blesse ou tue aveuglément. C'est pour la contrôler que l'on a créé les asiles et que le législateur a prévu une loi, incroyable si l'on y songe, permettant d'enfermer les gens alors qu'ils n'ont rien fait, simplement préventivement, afin qu'ils ne commettent pas de délit. Un peu

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

comme le font des régimes totalitaires en bouclant tous les gêneurs lors de la visite d'un chef d'état prestigieux.

Dans nos pays, on a l'impression que c'est tous les jours que la normalité nous rend visite ! Pour ne pas avoir d'ennuis, on met quotidiennement nos anormaux à l'ombre. Ils ne sont pourtant pas plus dangereux que les autres. Cela a été démontré scientifiquement. Mais personne ne veut le croire, parce que c'est plus facile pour chacun d'éponger sa propre violence et son désir secret de carnage avec un malheureux qui part dans le désert asilaire chargé de nos fantasmes.

Pendant que des vieilles filles pudiques rêvent en tremblant au grand fou lubrique qui viendra les violenter, de malheureux enfants, débiles, se tapent la tête contre le mur de leur cellule jusqu'à l'inconscience. Ainsi la violence, que les patients s'infligent, est-elle moins bien connue du grand public. Elle reste ignorée, comme le sont ces corps lardés de coups de couteau, rasoir, ciseaux, scies, tourne-vis, bouts de verre ou ampoules brisées, ces peaux brûlées à la cigarette, à l'essence, à l'acide ou au détergent.

Nous avons reçu C. un matin de février au Centre des brûlés. Elle travaillait dans le même hôpital. Nous pensions bien la connaître. C'était une infirmière efficace, rapide, toujours joviale et pleine de charme. Un soir de terrible cafard — elle vivait seule — elle avait commencé par s'injecter du chlorure de potassium dans les veines. Théoriquement, cela entraîne un arrêt cardiaque. Comme elle vivait toujours, elle avait englouti cent comprimés de Valium. A l'aube, la pire des heures pour les désespérés, elle s'était réveillée, grelottante et bien en vie, seule. Convaincue qu'elle devait mourir ce matin-là, elle allait donner libre cours à son imagination et à sa violence. Il lui restait un

bidon d'essence, réserve pour sa voiture. Dans sa baignoire, après avoir revêtu un bonnet de plastique pour protéger ses beaux cheveux noirs («sur mon lit de mort, m'avait-elle dit, je voulais être belle »), elle s'aspergea d'essence et mit le feu à son corps.

Exactement comme je l'écris, C. se vit gratter une allumette et allumer son corps, cette « chose » qui ne lui appartenait pas tout à fait, surtout qu'elle n'aimait plus. Une grande flamme jaillit, qui s'éteint bientôt. C. n'était pas morte. Elle était par contre brûlée à 65 %, pour la plupart au 3<sup>e</sup> degré. Elle eut la force de regagner son lit et d'appeler le service des urgences. Il était sept heures du matin. Quand elle est arrivée au centre des brûlés, elle tremblait de froid et de douleur. Cela sentait la chair brûlée, très fort.

Pendant que nous nous empressions de la laver, de la raser complètement (y compris ses cheveux) et de placer nos tuyaux, voies urinaires, artères, veines, elle n'a pas dit un seul mot. Puis nous avons éliminé au ciseau toute la peau brûlée qui s'était décollée et nous l'avons enveloppée, telle une momie, de pommade et de pansements blancs. Les jours suivants son corps et son visage ont gonflé comme des ballons. On ne voyait plus ses yeux. Maintenant C. ne voulait plus mourir. Elle luttait avec nous. Elle qui disait ne plus sentir son corps, qui ne l'aimait plus, saurait maintenant durant cinq semaines d'où elle avait mal. Son visage et son cou, son torse et son ventre, ses bras et ses jambes allaient lui arracher des cris à chaque changement de pansements. Chaque millimètre de peau allait guérir au prix de souffrances qui, additionnées, paraissaient insupportables et inhumaines.

Un soir, j'entrai dans sa chambre, pour tenter de franchir son mur de silence et l'aider à raconter son désir de mort. Elle ne pouvait pas bouger, prise dans ses pansements et dans

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

sa douleur. Je me suis penché tout près d'elle pour mieux l'entendre. Deux grands yeux noirs, au milieu du blanc des compresses me regardaient intensément. Une larme perlait en leur coin, sans couler. Je ne parlais pas bien le dialecte de C. mais il y avait nos yeux. Elle raconta tout, de l'enfance au suicide, durant trois heures, sans arrêt.

Elle supporta le traitement, jusqu'au bout, sans révolte. Lorsqu'elle s'est retrouvée greffée, recouverte d'une peau cramoisie, cartonnée et insensible, elle a cru perdre courage. Pourtant elle poursuivit la lutte. Elle porta durant de longs mois une combinaison élastique pour comprimer sa peau et progressivement l'assouplir. Bientôt, elle recommença à sentir quelque chose au contact des doigts. Elle s'est enfin occupée de son corps avec sollicitude. Elle est allée au soleil, elle a beaucoup nagé, elle s'est fait masser. C. avait presque changé de peau. Maintenant, elle était une autre. Avec une violence peu commune, elle avait fait sauter le masque et la cuirasse. Miraculeusement épargnée, elle découvrait maintenant, avec un corps nouveau, une sorte de renaissance.

M. se détruisait d'une façon plus subtile. Tout ce qu'elle se faisait était invisible. «Depuis la petite enfance, je me suis exercée, disait-elle, à l'étouffement de la violence et à la répression de tous les conflits. » Elle avait réussi. De l'extérieur, elle était une créature de rêve. Elle se présentait au cabinet, fraîche et immaculée. Elle était invariablement vêtue de blanc. Son corps d'adolescente sentait bon. A l'intérieur, pourtant, c'était merdeux. Elle le savait. Tout ce qui la gênait en elle, toute sa violence, toutes ses haines et ses colères, elle les écrasait au fond de son estomac sous des kilos et des kilos de nourriture. De cela elle ne laissait rien paraître. Pour les autres, elle restait une jeune femme pure et délicate. Mais à la maison, secrètement, elle se gavait du

matin au soir. Dès le réveil, elle se mettait à manger, tout ce qui lui tombait sous la main, sans arrêt, jusqu'à l'heure du coucher. Elle se ruinait à l'achat d'aliments qu'elle vomissait d'ailleurs régulièrement. Lorsqu'elle n'avait plus d'argent, elle allait au marché ramasser des légumes et des salades pourris. Il lui était même arrivé de manger de l'herbe et du papier. Aussi de réingurgiter ses vomissures. Cette activité de gavage lui prenait tout son temps. Elle ne pouvait ni étudier, ni travailler. Comme elle vomissait à mesure que son estomac se remplissait, elle ne prenait pas de poids et personne ne soupçonnait sa «maladie». Elle donnait bien le change. Sur mon conseil, elle s'est exercée à l'expression de la violence dans le cadre d'une thérapie corporelle. Il me semblait que si elle laissait échapper un peu du mauvais qui était en elle, cette créature angélique allait éructer des torrents de merde qui nous recouvriraient tous. Pour ne pas être « abandonnée » lors de la fermeture du cabinet, c'est elle qui interrompit abruptement ses rendez-vous, me laissant sur ma «faim» cette fois, de connaître la suite de son histoire.

D'autres patientes utilisaient la nourriture pour se faire du mal. Au contraire de M., beaucoup se laissaient mourir de faim, comme ces jeunes femmes pour qui chaque bouchée est un pas de plus vers la dure réalité du monde adulte et de leur destin de femme. Cesser de manger pour rester pure, asexuée, intouchée et intouchable. Ces Lolitas avaient quelque chose de très attirant. Elles débordaient généralement d'une énergie et d'une vitalité inhabituelles et constituaient, pour les garçons, de fantastiques camarades de jeux. L'une d'elles, je m'en souviens, m'avait appris à skier. Derrière la déesse des pistes de Zermatt, l'adolescent que j'étais tombait; suait, se relevait, jurait, pour ne pas faire

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

trop mauvaise figure. Le soir, infatigable, elle dansait toute la nuit. Et tout allait bien, tant que j'évitais de m'approcher trop d'elle. A chaque effusion, elle m'échappait avec souplesse et vivacité tel un félin. Petite fille espiègle, tu étais bien attirante, et je ne comprenais rien à ton stratagème.

Porteuses de rêves, ces jeunes fées se faisaient violence avec tant de détachement, qu'elles nous donnaient l'illusion de l'éternité. Plus tard, j'ai retrouvé S., une amie courageuse et volontaire, subitement redevenue petite fille, couchée sur son matelas, après plusieurs semaines de jeûne complet. «Jeûne pour la Vie, disait-elle, pour que cesse la menace nucléaire. » Elle était maintenant si fragile et si menue. Porteuse, elle aussi, d'un rêve impossible, elle voulait renverser le destin du monde et imposer, par un acte provocateur, une humanité sans guerre et sans violence... Nous avons été nombreux à rêver avec elle, interpellés par sa détermination farouche. Et puis, le quotidien a repris son cours. Les jeunes filles deviennent des femmes, les hommes continuent à fabriquer des armes et la violence fait et fera partie du monde, tant qu'elle est au fond de chacun d'entre nous.

Les coups que se portent nos proches font souvent plus mal que ceux qu'ils nous donneraient. Il y a des gens, c'est vrai, qui ploient sous les coups des autres, des enfants martyrs et des femmes battues. Si l'on peut toujours trouver la force de répliquer aux coups reçus, voir ceux que nous aimons se faire violence et se détruire à côté de nous, ou à cause de nous, est autrement plus douloureux.

Fritz Pêris a raison, la violence exprimée n'est pas si dangereuse et toxique que celle que l'on retourne contre soi. Souvent elle permet d'exprimer le désespoir qui naît de la distance reconnue entre deux êtres. C'est pour cela que je crois, avec mon chien «Moshé», à la valeur de la violence

dans les relations humaines et que je me méfie des non-violents purs et durs, encuirassés dans un personnage factice. Au moins une bonne baffe assure-t-elle une présence et un échange. Telle celle que je reçus lors de ma première nuit de garde en ville. Première dérouillée, premier contact avec une certaine folie.

J'étais allé, à la demande d'un confrère, chercher à domicile une patiente dite «chronique», c'est-à-dire hospitalisée de très longue date en clinique psychiatrique. Avec l'accord de l'hôpital, elle allait parfois passer les fins de semaine chez son ami. Elle s'attendait à la visite du psychiatre de garde. Pour elle, c'était la routine, elle refusait systématiquement de retourner à l'asile. Pour moi, jeune blanc-bec de la psychiatrie, c'était une belle occasion de recevoir mon premier coup de patte. Cela n'a pas manqué. Alors qu'ignorant la patiente, tenue pour irresponsable, je parlentais avec l'ami, dans une minable petite cuisine, je reçus par-dérrière sur l'oreille gauche une formidable gifle, qui me laissa partiellement groggy. A l'heure actuelle, je ne sais toujours pas ce que me valut cette raclée. Sans doute, la petite dame, surprenante de vélocité et d'efficacité, voulait-elle me rappeler qu'il s'agissait d'elle, après tout, et que je jouais là, dans cette cuisine, un bien mauvais rôle. La gifle avait été sa réplique et sa petite riposte à l'énorme force de la machine institutionnelle. Ce fut la dernière fois que la violence me prit au dépourvu en psychiatrie. Plus tard, je vis toujours les coups mûrir de face et je sus à quoi m'en tenir.

Certes, dans le cabinet, quelques gravures, quelques tableaux, furent arrachés, piétinés, mis en pièces. Un lavabo même y a passé. Mais c'était dans l'ordre des choses, sans doute thérapeutique, aisément réparable et tout



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

compte fait, moins lourd de conséquences qu'un internement ou que l'augmentation des médicaments.

Apprendre à distinguer la vraie violence, celle qui est dangereuse, de l'autre plus démonstrative et théâtrale, n'était pas toujours facile. V. ne manquait pas d'exhiber son 9 mm sur le pas de la porte avant de prendre congé, avec cette bonne civilité slave, qui en rajoute un peu. Puis il glissait le pistolet dans sa poche et me disait chaque fois : «Je les aurai, une fois pour de bon, ces criminels terroristes qui m'ont rendu malade avec leurs gaz toxiques ! » V. était emporté, véhément, passionné, mais pas dangereux. Ce constat, très peu scientifique, restait intuitif. S'il fallait enfermer tous les porteurs de pistolet de la ville, il faudrait quintupler la capacité d'accueil de nos prisons et hôpitaux psychiatriques. V. pensait avoir été lésé à son travail par des émanations toxiques, fruits de son imagination. Il avait écrit tous azimuts, dénonçant l'activité d'une bande de terroristes imaginaire vouée à la destruction du pays. Il voulait obtenir réparation. Nos autorités avaient été exemplaires. Personne n'avait suggéré qu'il n'avait peut-être pas toute sa tête. «Monsieur le président de la Confédération nous a chargé de répondre à la lettre recommandée que vous lui avez adressée...» «Monsieur le conseiller fédéral B. a bien reçu votre lettre et nous charge d'en accuser réception...» «Monsieur le conseiller fédéral F. nous a chargé de vous remercier de votre lettre, etc.. » Magnifique. Toute une correspondance porteuse de la croix fédérale en haut à gauche attestait du sérieux avec lequel on traite de telles affaires dans ce pays. V. en était à la fois honoré et amusé. Il avait su habilement exploiter le sérieux helvétique et la crainte du terrorisme international. Il obtint finalement une rente d'invalidité totale et il rangea son pistolet.

La peur de la violence est chose fort subjective. Pour un confrère serein et confiant, dix autres psychiatres peuvent transpirer de peur. Le directeur de l'hôpital psychiatrique par exemple, tout directeur qu'il était, craignait la violence au plus haut point. Celle des patients. Il la qualifiait de pathologique et d'anormale et s'empressait de la traiter. La sienne, il l'ignorait. Partie intégrante d'un bon traitement, elle était normale. Il ne voulait pas d'histoires dans son établissement. De lui, comme des autres, il exigeait un travail sérieux, de l'ordre et de la discipline. Pour assurer la stabilité de «sa maison», il soutenait en priorité le corps infirmier. Les malades venaient après. Il aimait nous rappeler que lui, au moins, faisait face à ses responsabilités, qu'il ne se dérobaient pas. Avec le Créon d'Anouilh, il disait : «C'est le métier qui le veut. Ce qu'on peut discuter, c'est s'il faut le faire ou ne pas le faire. Mais si on le fait, il faut le faire comme cela. » Il était convaincu qu'il n'y avait qu'une seule psychiatrie hospitalière. La sienne. Chaque patient devait avoir un traitement médicamenteux. «Un malade sans médicament, nous disait-il, est un malade sans traitement. » Même s'il fallait user de violence pour les lui faire absorber.

Un soir il fut appelé au pavillon des admissions pour recevoir un grand jeune homme, mince et hagard, légèrement toxicomane, agité et violent. Terrorisé surtout d'être conduit là, chez les fous, par la police et contre son gré. Comme il se débattait et hurlait, on fit appel au directeur. Les infirmiers et infirmières assistèrent alors à cette scène incroyable du patron, boxant et luttant avec son malade pour le tirer finalement au sol jusqu'à sa cellule d'isolement et l'y enfermer à double tour. Suant et tremblant encore de l'effort produit, il dut se sentir satisfait du devoir accompli. Ce soir-là, il avait été exemplaire.

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

Au colloque matinal du lendemain, des médecins voulaient savoir au nom de quelle science psychiatrique et de quel savoir nous pouvions faire de telles choses. Ils voulaient discuter de l'escalade de la violence à l'asile, celle du jeune homme, «pathologique», et celle que nous lui opposions, «thérapeutique»... Il n'y eut pas de débat. Certains sujets, manifestement, étaient tabous.

Quelques mois plus tard, lors d'une escalade de la violence exactement semblable, ce même directeur devait mettre en cure de sommeil forcée notre ami A., qui s'opposait à ce traitement et à son internement de toutes ses forces. L'autre violence, celle qui est bonne et salutaire, devait aboutir à son décès au dixième jour de la cure, en arrêt cardio-respiratoire. A. n'avait que 27 ans. Il fut victime de la plus dangereuse des violences, qui, masquée, se déguise en mesure thérapeutique ou en méthode d'éducation. Comme l'enfant qui reçoit sa taloche avec ces commentaires «c'est pour ton bien», la victime de la violence inavouée ne peut que la subir jusqu'au bout, dans la culpabilité. Il n'y a plus de riposte possible, plus d'échange. De langage, la violence devient solitude et prison. Elle peut alors, dans une escalade diabolique, conduire à la mort.

Dans un tel contexte, c'est celui qui se soumet qui gagne et sauve sa vie. Alain, mon pauvre Alain, que n'as-tu accepté la supériorité des psychiatres, des murs de l'asile et de l'état médicamenteux. Tu serais avec nous, aujourd'hui, et tu poursuivrais ta lutte contre la violence de la psychiatrie, qui a déjà fait trop de victimes.

## CHAPITRE IV

# LE REVE

Tous les hommes rêvent, mais pas également. Ceux qui rêvent dans les replis poussiéreux de leurs pensées s'éveillent le jour et rêvent que c'était vanité : mais les rêveurs de jour sont des hommes dangereux, car ils peuvent agir leur rêve avec les yeux ouverts, pour le rendre possible.

T.E. Lawrence.

Lawrence d'Arabie, enveloppé dans ses étoffes et galopant vers Akaba, sur son chameau, à la tête de sa petite troupe armée, était le type même de ces rêveurs diurnes. Dangereux, il le fut surtout pour lui-même, puisqu'il devait perdre la vie, quelques années plus tard, dans une semblable griserie, en motocyclette, sur une petite route du sud de l'Angleterre. Comme tous ceux qui rêvent tout éveillés, il avait entrevu des choses qui échappent complètement au commun des mortels habitués à ne rêver que la nuit.

Souvent, on m'avait fait le reproche de sauter d'abord et de réfléchir ensuite, une fois que je m'étais fait mal ! C'était

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

ignorer la part merveilleuse de rêve que je gagnais en échange, et le délice à l'instant de la décision.

Je me souviens d'un petit garçon de six ou sept ans qui, passant ses vacances au pied du Jura, dans la maison du milieu du village, décida — on ne sait trop pourquoi —, un joli matin de printemps frais et radieux, qu'il lui fallait autre chose, de l'aventure, du risque, de l'héroïsme peut-être ! Délaissant ses frères et sœurs, il repéra le balcon de la maison voisine qui, pour cause de réparations, n'avait pas de ballustrade. Il y grimpa, regarda en bas. Cela devait bien faire trois mètres de haut. Quelque chose de vertigineux. Toute une matinée, il se dit, blême, le cœur battant, les yeux fixés dans les profondeurs, « si t'es un homme, saute ! » Après bien des doutes et des craintes, des hésitations et des envies de redescendre par où il était monté — après tout, personne n'en saurait rien —, tout à coup il sauta. Le rêve ne dura qu'un instant. Déjà la réalité était là, avec le dur contact du sol. Il se fit une vilaine entorse à la cheville droite. On ne comprit pas ce qui lui était arrivé. D'ailleurs, il n'y eut guère de questions. Il avait goûté pour la première fois au délicieux plaisir de se lancer des défis ... et de vaincre en se cassant la figure !

L'homme a tout de même cela de bon, qu'au contraire de la voiture, en principe, avec le temps il se répare tout seul. L'enfant continua donc à sauter, à plonger et à se lancer dans le vide. Sur son visage, bosses et cicatrices s'accumulaient. Certes il y eut de mauvaises chutes. Bien des années après le saut du balcon, un autre plongeon dans le vide, de la psychiatrie..., l'avait meurtri. Cette fois, il s'était fait une méchante entorse, au cœur. Et il en boite encore maintenant.

Pourtant personne qui ne l'a tenté ne peut imaginer l'exaltation du parachutiste lorsque la porte bascule d'un

coup, que la liberté s'engouffre avec le vent, cingle le visage, et que l'inconnu défile là sous ses yeux, à grande vitesse. Tout ce temps passé à rêver à de fantastiques plongeurs m'aidait à mieux comprendre ceux qui patientaient dans ma salle d'attente pour me faire partager leurs désirs et leurs espoirs les plus secrets. Plus ils étaient fous, fantastiques, féériques, plus ils me fascinaient. Le poète\* avait raison : «Fiez-vous aux rêves, car en eux est cachée la porte de l'éternité. »

Je connaissais cette porte. Elle était notre attente et notre espoir d'évasion du quotidien de nos prisons. S'évader, ah ! s'évader du train-train de tous les jours. Enfant, je voulais être marin. Je recevais de beaux livres, superbement dédiacés par de vrais marins, amis de la famille. «Histoire de la Marine Française » avec cette dédicace : « En admiration de la glorieuse Marine Royale Néerlandaise et des marins qui se sont sacrifiés pour la cause alliée en 1939-1945», ou «Gloires et souvenirs maritimes», dédiacé par le commandant du vaisseau, qui avait perdu ses deux jambes au combat, forçant son sous-marin, le seul, hors de Toulon juste avant le sabordage de la flotte : «A M ..., ces histoires de marin que son goût enthousiaste pour la mer lui permettra d'apprécier plus parfaitement, en lui souhaitant de vivre un jour sur une passerelle de navire et de jouir de l'émerveillement du Monde qu'il visitera...» Je ne suis pas devenu marin. Je n'ai jamais connu la passerelle du navire. A la place, j'ai cru qu'il fallait explorer l'homme et devenir psychiatre ! Quelle bêtise !

A la fin de l'école pourtant, je m'étais engagé six mois comme mousse sur un cargo suisse qui faisait l'Atlantique-

---

Khalil Gibran.

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

Nord. Ah ! le bonheur, lorsqu'à la nuit tombante, les cales refermées, la marchandise bien arrimée, nous glissions en silence, en dehors du port, laissant à quai toutes nos misères et nos médiocrités. Enroulant sur le gaillard d'avant les gros cordages ruisselants, nous filions vers l'inconnu. Je n'aurais jamais dû quitter la mer et les copains du bateau qui «se mouchaient dans les étoiles » comme le chante Brel. Avec eux, à chaque fin d'escale dans l'obscurité de nos vies réduites et bornées, j'assistais émerveillé au retour du rêve chargé de promesses, avec le vent, les embruns et le bruit de l'étrave fendant l'immensité.

«Qu'est-ce qu'une grande vie? demandait Vigny. Une pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr. » La question se pose : avons-nous de grandes vies ? Combien de rêves de jeunesse avons-nous réalisés ? Beaucoup de fous rêveurs que j'avais rencontrés auraient voulu avoir de «grandes vies». Rien d'anormal à cela. Par exemple, périodiquement, certaines personnes qualifiées de «cycliques» ne supportaient plus la routine, le brossage des dents au lever, l'attente au feu rouge à l'entrée de la ville, dans la grisaille matinale, l'agitation du bureau, les plaisanteries du patron, les humeurs de la secrétaire, le retour au bercail à heure fixe, etc., etc. et bientôt la retraite, et déjà la vieillesse. Elles s'échappaient alors dans un rêve éveillé qu'elles mettaient en action les yeux grands ouverts, avec une puissance et une énergie hors du commun. Il les transformait, pour un temps, en personnalités exceptionnelles et infatigables.

J'avais un grand-père merveilleux. Il était ingénieur, les chemins de fer le passionnaient. Il avait, disait-on, contribué au début du siècle à leur amélioration en inventant un boggie génial, le boggie B. qui portait son nom. Avec l'âge, il avait dû, à son grand chagrin, s'éloigner des rails et des

locomotives. Il allait pourtant tous les jours à son bureau. Mon frère et moi, nous avions la permission de l'accompagner. Nous avions droit, chacun, à l'une de ses grosses mains. C'était le bonheur. Nous n'acceptions de la lâcher que pour le laisser saluer quelques personnes en cours de route, d'un coup de chapeau discret qui ne manquait jamais. C'est bête à dire, mais je me souviens avec tendresse des vespasiennes qui jalonnaient la route. Mon grand-père, c'était normal à son âge, avait des problèmes de vessie. Et nous trouvions tout normal, même si nous n'avions pas envie de faire pipi, d'être là tous les trois debout dans les toilettes publiques. Nous étions solidaires. Au bureau, mon grand-père avait un tableau noir sur lequel il dessinait ses inventions. Il y avait aussi des modèles réduits de boggies, avec lesquels nous jouions des heures durant, à ses pieds.

On raconte qu'un jour, il avait alors plus de 70 ans, il en eut assez de toute cette impuissance. A l'aube, il se glissa secrètement en dehors du logis familial, se rendit à la gare, commanda un gros bouquet de fleurs qu'il fit apporter à son épouse, ma grand-mère, avec ce message laconique : «Parti pour Paris. Ne pas se faire de soucis. » Fort de sa qualité d'ingénieur en chemin de fer il obtint du mécanicien de la locomotive, une de ces grosses machines à vapeur qui assurait le trajet Genève-Cornavin — Paris-Gare de Lyon, de monter dans la cabine. Il fit ainsi le voyage le nez au vent, dans le charbon, les lunettes sur les yeux. Il revint quelques jours plus tard fatigué, sale et poussiéreux, mais radieux. Dans la famille on dit que, malade, «il avait fait une rechute, mais qu'heureusement tout s'était bien terminé».

Plus tard, j'ai eu, pour les personnes en état d'excitation maniaque, un faible particulier. Telle madame M. que j'avais enfin réussi à convaincre de se laisser hospitaliser



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

dans une clinique du canton voisin pour calmer son agitation et apaiser sa famille. Elle n'avait accepté qu'à la seule condition que je l'y conduise moi-même. Par une magnifique soirée d'été, je l'emmenais dans ma petite Mini vers la triste clinique où l'attendait, je le savais, des doses de médicament si élevées qu'elle en serait apathique et abrutie pour des semaines. En route, comme nous approchions de la bifurcation de l'aéroport, elle me dit tout à coup : «Écoutez, cessons ces bêtises... Vous savez bien que je n'ai rien à faire dans cette clinique. Tenez, prenez cette route. Filons à l'aéroport. Nous prendrons le prochain avion. Je vous ferai découvrir la beauté de mon pays. Là l'air est si pur, le ciel si bleu et le vin si bon que tout rentrera très vite dans l'ordre. Nous reviendrons lorsque ma famille et moi serons plus calmes. » C'était la sagesse même, ce qu'elle me disait là. Il fallut me cramponner au volant pour ne pas écouter le chant de cette sirène, lui obéir et bifurquer vers une issue tellement plus humaine et plus naturelle que l'hôpital psychiatrique. En arrivant à la clinique, j'avais honte. Je n'osais plus regarder madame M. dans les yeux. Elle se vengea en faisant une entrée spectaculaire et très bruyante, attestant pour tout le monde, et pour le directeur surtout, qu'elle était vraiment très agitée et très malade.

Une autre fois c'est un patient, un jeune étudiant, qui ne fut pas loin de me convaincre. Il vint à son rendez-vous habituel survolté. Il me fit une description tellement réaliste de ma situation actuelle de petit psychiatre pépère et embourgeoisé et des possibilités qui s'offraient si je voulais bien suivre ses conseils, postuler pour une chaire de professeur de psychiatrie, devenir directeur de l'hôpital, etc. que j'ai été à deux doigts de me lancer dans l'arène et de

relever le défi ! Il avait raison, la chance était à portée de main, il suffisait de la saisir !

N'enseigne-t-on pas d'ailleurs aux jeunes psychiatres que lorsqu'un de leurs patients les convainc de quoi que ce soit, c'est qu'ils doivent s'en méfier. Il est probablement malade, maniaque, à calmer et à enfermer !

F. s'était acheté à crédit une superbe Ford Mustang, cramoisie, décapotable, aux sièges gainés de cuir couleur crème à la vanille. C'était resplendissant. Je voyais l'engin par la fenêtre, parké devant le cabinet. Le rendez-vous suivant, même tableau, avec en plus, un gros chien noir aux longs poils, trônant sur le siège avant, et F. sa maîtresse, en mini-jupe, le visage violemment peinturluré. C'était sublime. Ce qui l'était moins, c'était l'angoisse des parents qui m'avait enjoint au téléphone de calmer leur fille « extravagante et surexcitée ». Prenant congé d'elle, son père, un déprimé de longue date, constamment malade et surprotégé par son épouse, s'était entendu dire par sa fille : « Si toi, tu as raté ta vie, moi je n'ai pas envie de rater la mienne... » et départ de la fille sur les chapeaux de roue, dans un grand crissement de gravier et de gomme fondue. Quelques mois plus tard, endettée, elle avait vendu sa voiture, placé son chien et trouvé un travail, au grand soulagement des parents. Elle reprenait le train-train quotidien, chaperonnée par son père. Longtemps elle me parla de ce bel intermède. Reconnaissons-le, la pièce n'était pour elle pas si drôle. Elle s'était inventé, l'espace d'une ou deux représentations, un nouveau rôle.

L. aussi lorsqu'elle m'écrivit tout net : « Méfiez-vous de moi, je vais refaire une hyper activité du diable, acheter la République, la Clinique de Bel-Air et sa troupe avec. Je les ferai tuer aux abattoirs de G., à la manière d'Hitler, très

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

rapidement, et je ferai installer un restauragomme de classe à la place de la cafétéria où on mange de la merde ! » Dans le «quotidien-familier», comme dit Emile Ajar, L. était la plus douce des femmes. Elle soignait ses roses, parlait à ses chiens qu'elle adorait et connaissait mieux que ses frères et sœurs humains et écrivait pour les journaux, de belles histoires poétiques et mélancoliques.

Pour une bonne part, la journée du psychiatre baignait dans le rêve. Non pas le rêve freudien, chargé de symbolisme sexuel et de désirs secrets mais celui de l'enfant qui, plein d'espoir, se forge une vie merveilleuse. Rêve de force et de puissance, rêve fantastique, mystique, révolutionnaire, rêveries amoureuses et aussi, les plus étonnants, rêves angéliques. Pour bien des êtres, notre animalité n'est pas acceptable. Scandalisés du «ni ange, ni bête», ils voudraient rayer l'alternative et choisir la poésie. Qui a lu et aimé «Le Grand Meaulnes» ou «Le Petit Prince», retrouverait à la consultation psychiatrique l'un ou l'autre des personnages de ces récits.

Une créature débarquait d'on ne sait où, donnait un coup de sonnette à la porte d'entrée, se fichait bien de savoir le psychiatre occupé, entrait tout de go dans son bureau, se dirigeait directement vers sa table de travail, sortait une feuille de papier bleu et un stylo mauve pour écrire cette belle phrase : «Moi en choisissant mon destin, j'ai choisi la folie. » Et puis disparaissait aussi mystérieusement et silencieusement qu'elle était venue.

Il y avait aussi les poèmes dans la boîte aux lettres : « Tendre compagnon de souffrance — Le moindre mal ne sera pas — Ce jour maudit où il faudra — Creuser le trou de ton absence. » Et encore, un autre jour, ce constat lapidaire : «Le droit de rêver existe, je l'ai vu. » Plus tard, un bulletin

météorologique optimiste vint me rassurer sur les humeurs du poète : «Entre deux zones de perturbation, une belle éclaircie s'est produite sur nos régions aujourd'hui. » Pour le psychiatre, les brumes et les orages de sa patiente, ainsi embellis, avaient l'effet d'un rayon de soleil.

J'ai souvent rêvé avec mes patients. D. était une jeune femme séduisante et attachante. J'avais beau savoir, noir sur blanc, scientifiquement, que D. était en réalité de sexe masculin, depuis qu'il s'était fait transformer en femme, je rêvais avec lui, je rêvais avec elle. Ma foi, cette jeune femme était bien plausible après tout. Le partenaire qu'elle s'était choisi en était, lui aussi, convaincu. «Vous savez, me disait-il, il y a des salauds qui disent que D. est un homme transformé en femme. Moi, je sais la vérité, D. est hermaphrodite. » J'ai acquiescé.

M. avait hérité d'un bout de forêt au-dessus de R. Elle avait décidé de l'aménager et d'y habiter dans une cabane. Elle disait que les gens ne savaient plus ce qu'était une forêt, qu'il fallait la leur faire redécouvrir. Son idée était simple et géniale : faire d'une forêt un parc invitant à la flânerie. J'imaginai une famille faisant son circuit dominical, d'étape en étape. Premier poste : les troncs, les bois, les écorces... Deuxième poste : les hautes futaies, le vent dans les branches, le ciel à travers les cimes. Troisième étape : les racines, leurs architectures compliquées... et ainsi de suite, de fourmilières en terriers et de clairières en lisières. La promenade serait bien jolie. M. était en avance sur son temps. On ne parlait pas encore de «mort des forêts». J'y songeais en me promenant dans la magnifique Forêt de Jérusalem, plantée et aménagée autour de la ville sainte exactement dans l'esprit de ma patiente.

J'ai côtoyé bien d'autres rêveurs qui embellissaient leur

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

vie de visions pathétiques. Cet homme d'Eglise inspiré qui scrutait les événements de l'actualité du Moyen-Orient pour découvrir leur prévision dans une lecture minutieuse et inspirée de la Bible, ce réfugié arménien au passé lourd de persécutions, qui voyait avec angoisse le destin maudit de son peuple se perpétuer dans le quotidien genevois et aussi ce confrère qui vint me confier un secret : il avait découvert, en le radiographiant, le mystère du Retable de Grünewald.

Vivre pour réaliser l'un après l'autre ses rêves d'enfance. Et si l'enfance allait se prolonger jusqu'à la mort, vivre deviendrait alors une tentative toujours recommencée d'accorder rêves et réalité. A vivre ainsi, c'est vrai, on est souvent déçu et parfois malheureux, mais pourquoi reléguer au fond de la nuit et du sommeil l'espoir du monde. Les amants le savent bien qui, de déception en déception, continuent à charmer et à se laisser séduire. Voilà pourquoi je me suis bien entendu avec les fous et n'ai jamais réussi à les faire taire. Car si, adolescent, j'ai rêvé de devenir célèbre, d'arracher, qui sait, une petite place dans la mémoire des hommes, mes patients rêvaient eux d'être reconnus et acceptés. Leurs ambitions valaient bien mes propos les plus ronflants !

Allez, mon vieux, descends de ton piédestal. Mon ami Claude, que je vois trop rarement, avait vu juste. Etourdi par une interminable discussion sur le sens du monde (!), au service militaire, il m'adressa quelques semaines plus tard un délicieux quatrain de Prévert intitulé : «Le Grand Homme » : « Chez un tailleur de pierre — Où je l'ai rencontré — Il faisait prendre ses mesures — Pour la postérité. » Charmante façon de me ramener dans la réalité. Tant pis, je n'atteindrai jamais la célébrité. Ce qui m'épargnera, à l'instar de R.D. Laing, de devenir sage. «Je désirai, écri-

## LE REVE

vait-il, à la fois être sage et célèbre. Je me suis dit pourquoi ne pas devenir célèbre par ma sagesse et sage pour voir la vanité de tout cela ? ! »

Plus que la vanité, c'est le tragique de l'existence qui nous obsède et alimente nos rêves les plus fous. Car finalement, les psychiatres et leurs patients, les fous et les normaux partagent le même espoir insensé, gagner une parcelle d'éternité.



## CHAPITRE V

# LE SILENCE

C'est seulement lorsque vous boirez à la rivière  
du silence que vous chanterez vraiment.

Khalil Gibran.

Le silence en psychothérapie était fascinant. Comme le désert. D'ailleurs qui connaît le désert sait les richesses qu'il dissimule.

J'allais vers mon contrôleur de thérapie, le Dr C, psychanalyste lacanien, pour lui dire «elle continue de se taire... ». Je lui rapportais fidèlement les longues séances de ce qu'une de mes patientes avait baptisé sa « silençothérapie ». C'est-à-dire que je me bornais à évoquer mes réactions, mes espoirs et mes impatiences. Je me souviens qu'il m'écoutait et se gardait bien de me répondre. Seul le silence pouvait analyser le silence ! Invariablement, je m'interrogeai. Que veut dire le silence en psychothérapie? Qu'en faire? Comment le contourner, le négocier, l'utiliser?

J'ai mené durant quatre ans une thérapie avec une



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

patiente que je ne peux plus oublier. Elle était belle, intelligente, douée. Nous nous sommes vus une fois, puis deux fois par semaine, toujours cinquante à cinquante-cinq minutes. Durant quatre ans, ce fut le silence, ou presque. Sans doute n'a-t-elle pas plus parlé que quelques quarts d'heure, en tout et pour tout. Le reste du temps, nous nous regardions. Ou plutôt, je la regardais. Elle restait là, tête baissée, jouant avec une mèche de cheveux. Je recevais parfois des lettres très denses, très belles, très subtiles. Il y avait aussi des dessins, qu'elle m'apportait, en silence. L'un d'eux, je m'en souviens, représentait une mouche prise au piège dans un bocal. J'étais sûr que j'étais, moi, ce bocal, que je provoquais ce silence. Mais je ne savais pas pourquoi, ni comment le lever. Mon impatience a tout gâché.

Nous abordions la quatrième année. Je voulais faire bouger cette thérapie, rompre cette chape qui m'écrasait. Il y avait maintenant entre elle et moi un épais brouillard mou et visqueux. J'ai commencé par tenter de forcer son barrage. Je cherchais une faille, un défaut dans sa cuirasse. Et le trouvais, naturellement. J'y logeais une petite interprétation cruelle du genre «vous avez du plaisir à me tenir en échec...?», comme le coin de bois que l'on fiche dans le roc pour le fendre. Plus tard j'essayais de modifier le cadre de nos entretiens. Nous allions nous asseoir dehors, sur un banc, ou au bistrot. Toutes choses sacrilèges en matière de psychothérapie. Pour que cesse le silence, j'étais prêt à tous les écarts. Un jour, c'est elle qui a changé quelque chose. Elle est venue à sa séance et d'emblée, s'est assise par terre dans mon bureau. Je me suis mis là, sur le tapis, à côté d'elle. Je n'osais pourtant la toucher. Elle a dit : « Je n'en pouvais plus sur votre canapé. Maintenant je peux contrôler l'espace...» Puis tout s'est immobilisé à nouveau. Elle a repris sa place en face de

moi, retrouvé l'immobilité du corps, le silence et le jeu habituel avec ses cheveux.

J'étais à bout. Je me disais « quatre ans que ça dure... Près de deux cents heures de silence. Cela peut durer encore quatre ans, ou huit, ou seize... ». Plus le silence entre elle et moi se faisait épais, plus je me lançais avec force contre cette muraille pour l'ébranler. Un jour, elle en eut assez. Elle n'est plus venue. Je ne savais pas encore la leçon du désert qui est patience et contemplation.

Une nuit, dans le Sinaï, au coin du feu de camp, rompant la solitude et notre méditation, apparut subitement l'enfant bédouin, qui nous épiait depuis longtemps derrière sa dune. Il vint, s'assit au bord du feu, et accepta le pain qu'on lui tendit. Juste à ce moment-là, au-dessus de nous, le ciel étoilé, scintillant de plus belle, se mit à chanter. J'avais vécu cela. Deux ans après le départ de ma patiente, deux ans trop tard. Je sais maintenant le secret du désert, l'intensité et la ferveur. Un espace de silence où la parole, la rencontre et l'échange reprennent un sens. « L'appel du désert, pour les penseurs de la ville, avait écrit T.E. Lawrence, a toujours été irrésistible : je ne crois pas qu'ils y trouvent Dieu, mais qu'ils entendent plus distinctement dans la solitude le verbe vivant qu'ils y apportent avec eux. »

Les patientes qui se taisaient de longues heures voulaient-elles me faire apprécier le don de la relation, ou le don d'un geste, aussi minime soit-il? Car ces demoiselles, souvent fort séduisantes, ne bougeaient pas d'un millimètre. Elles étaient là, en face de moi, comme statufiées sur leur siège. Je ne comprenais pas que l'on puisse rester aussi immobile. Je me disais qu'il fallait faire preuve d'une grande maîtrise de soi. Même les clignements des yeux étaient rares. J'étais comme hypnotisé. Ce qui est en soi

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

bien mauvais pour un thérapeute. Dur métier où il faut aimer pour réussir, mais en secret, sans rien laisser paraître, en faisant comme si l'on s'en moquait. Plus rien ne bougeait dans nos thérapies, parce que mes patientes ne voulaient pas que cela bouge. Je crois qu'elles m'avaient tendu un piège et que, maladroit, j'étais tombé dedans. Maintenant, elles me tenaient.

L'une d'elles, après des années de silence, est finalement partie en France, dans une communauté de jeunes. Il fallut d'abord la sevrer de quantités incroyables de médicaments (tranquillisants et somnifères) qu'elle ingurgitait chaque jour. Puis remplacer prudemment, dans ce gouffre affectif, le vide ainsi mis à nu, par de la relation humaine. L. partit pour le Sud de la France, fut accueillie à La B. et là-bas, ne prononça plus une seule parole, durant toute une année. Elle ne communiqua plus que par écrit, puis rencontra un gars, puis l'épousa. Elle avait finalement, au-delà de son désert, atteint la Terre promise. L'histoire ne dit pas s'ils se parlent maintenant. Cela est d'ailleurs sans importance.

Pour communiquer, la parole n'est pas essentielle. Au contraire. Souvent elle porte avec elle de curieux passagers clandestins comme le fiel et l'ironie, qui, lors de grandes explications, enveniment les rapports humains. Je crois qu'il vaut mieux se taire. Et lorsque l'amour vient, le renforcer en le faisant.

C'est bien Aldous Huxley qui rappelle cette étonnante parole du Christ : «Chaque mot oiseux que diront les hommes, ils en rendront compte au jour du jugement. » A notre époque de grands bavardages, retransmis aux quatre vents, dans toutes les chaumières, l'avertissement mérite qu'on s'y arrête un instant !

Comme mes patientes, je voudrais opter pour le silence, parce que lui seul donne de la densité à l'échange. Dans le tohu-bohu quotidien, c'est aussi un bon moyen d'aller à la rencontre de soi-même. J'admets que cette rencontre n'est pas toujours gaie, ce qui fait que nous fuyons le silence et la solitude. Pourtant, continuer à fuir c'est aggraver le déchirement intérieur. Dans un très beau livre, écrit il y a trente ans, maintenant beaucoup lu, Anne Lindbergh réhabilite le silence et la solitude : «Je commence à comprendre que ma vie habituelle est dénuée de signification et de beauté parce qu'elle est trop pauvre en espaces vides. » Sur la plage, au bord de la mer, quelques coquillages lui ont enseigné la sagesse.

J'aime la mer aussi. Elle m'a appris, avant le désert, la richesse du silence des hommes, et du silence du Monde. C'est bien le même silence, tonitruant et provoquant, énorme, qui suinte comme une force mystérieuse du fond du Grand Canyon du Colorado, lorsqu'au crépuscule, il prend des teintes de batik féérique. C'est aussi lui qui plane au-dessus des pierres de Jérusalem, appelant, dans un ciel lumineux, le regard de Dieu sur l'histoire sanglante des hommes.

Silence de la mer, silence du désert, silence de la Ville Sainte, silence de ma patiente, comme celui de l'enfant triste qui regarde le monde adulte de ses yeux grands ouverts. Là pointe une larme, qui ne peut ni se tarir, ni s'écouler. Regard tragique, qui avec tant de chagrin, n'arrivait plus ni à sourire, ni à pleurer.

Entre deux êtres, le silence fonde la densité de leur amour. Entre le psychiatre et son patient, il mesure la densité de leur relation. Il était vain de le rompre pour se rapprocher d'elle. N'était-ce pas ce qu'elle pouvait supporter de plus

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

intense ? Pour être un bon psychiatre, il faut être patient, très patient. Il ne faut rien brusquer. Il faut de la patience et de l'amour caché. Comme dans toutes les autres relations humaines. Tout vient en son heure. Aujourd'hui, j'ai l'âme un peu triste de n'avoir pas su respecter quatre ans de silence.

## CHAPITRE VI

# LES LARMES

Toute l'horreur de ma situation vient du fait que je suis frappé de lucidité. N'importe quel connard de psychiatre vous dira que la lucidité est un symptôme particulièrement fréquent chez les grands dépressifs.

Emile Ajar.

«Dites ces mots — ma vie — et retenez vos larmes», écrit le poète \*. Combien de patients qui prennent rendez-vous chez le psychiatre pour ne lui dire que deux mots, « ma vie», et se laisser glisser dans la dépression. Les dire, c'est entrouvrir la porte par où s'engouffrera la lucidité. Plus vite elle vient d'ailleurs, mieux c'est. Il y en a pourtant qui, plutôt que de s'y faire peu à peu par petites touches, repoussent à plus tard cette rencontre douloureuse. Ils attendent la ménopause, l'andropause, l'âge de la retraite ou la survenue de la

---

Francis Jammes.

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

maladie, pour ouvrir les yeux. En général, le choc est brutal. La lucidité est ainsi faite qu'elle impose sa présence et veut la première place. La personne, anéantie, s'effondre d'une seule masse, comme si elle n'avait constitué aucun anticorps contre ce poison-là. Mortel, ce poison. Et chante Verlaine : «Qu'as-tu fait, ô toi que voilà! Pleurant sans cesse? Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà, de ta jeunesse?»

Un bel exemple de ces dépressions d'involution sont les dépressives des séducteurs et des grands sportifs. On devrait les appeler «dépression de fin de parcours», mais c'est moins joli. Elles ne sont pas le seul lot des femmes confrontées à l'effritement de la famille et au départ des enfants, alors que l'âge commence à se faire sentir. Loin de là. Les hommes, et particulièrement les athlètes et les don Juan en sont aussi victimes.

Ils avaient en commun la conquête, pour masquer leur angoisse de vivre et n'avaient ménagé ni leur jeunesse ni leurs forces pour collectionner femmes et trophées. Un jour, c'est normal, la machine a des ratés. La coupe est emportée par un concurrent plus jeune et la jeune femme se détourne des tempes grisonnantes pour leurs préférer un corps plus vigoureux et une peau moins fripée.

C'est alors la catastrophe. La prise de conscience de la finitude de l'existence et de la décrépitude liée à l'âge ébranle l'être profondément. Ces situations, qui n'étaient pas exceptionnelles, laissent le psychiatre perplexe. Impuissant, il en était réduit à souhaiter ardemment que son patient gagne la prochaine course des vétérans ou qu'il séduise une jeune demoiselle en quête d'un père. Souvent, heureusement, il était exaucé. Si rien n'était résolu, on s'était accordé un sursis jusqu'à la prochaine crise de lucidité. La rechute n'en serait, hélas, que plus douloureuse.

D'autres n'attendaient pas la fin de la course pour se déprimer. La lucidité les frappait jeune, à un âge où l'on pense plutôt à jouer et gambader dans la forêt. Il arrivait que des enfants perdaient pied et se suicidaient. Ce phénomène n'est pas si rare. Pourtant ceux qui savent résister au désespoir ne l'oublieront jamais. Ils seront plus forts et mieux armés pour la suite du parcours.

L'un d'eux que j'aimais tendrement me dit un jour qu'il voulait mourir. D'abord j'ai pensé que c'était monstrueux. Je veux dire que j'ai pensé que les adultes — et moi avec — qui laissaient un enfant dire cela étaient des monstres. Et puis j'ai réfléchi. Je lui ai dit : «C'est étrange, la première fois que j'ai voulu mourir, j'avais vingt ans. Une fille m'avait fait croire que j'étais insignifiant et transparent et, idiot, je l'avais crue... Toi, tu as six ans. Tu es en avance sur moi. Sans doute, deviendras-tu plus costaud.» «Naturellement, ai-je ajouté, si tu veux te tuer, je ne pourrai pas t'en empêcher, ... mais je pleurerai.»

La première fois que la lucidité avait fait irruption dans mon quotidien, j'avais douze ans. Elle s'était installée, profitant, la salope, d'un internat, d'un froid sibérien, d'un pays inconnu et sauvage et d'une séparation radicale de la chaleur familiale. Elle m'avait fait comprendre que ça y était, en me susurrant : «Maintenant, petit gars, t'es seul responsable de la suite du parcours... » Au début, l'enfant se met au lit et pleure sans arrêt. Et puis il envoie des messages de détresse (si vous m'aimez, tirez-moi de là !) Puis il essaie de négocier un changement de statut, et confronté à leur silence se met en colère contre l'incompréhension des adultes. Finalement, résigné, et enfin lucide, il accepte. Cela peut prendre des semaines, des mois, mais au bout du compte, l'enfant est différent. Il a changé en profondeur. Plus



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

jamais il ne sera le même. Sur le monde des adultes il n'aura plus aucune illusion. Cela est bien ainsi. Pour la vie, c'est utile. Exactement comme il est bon d'avoir «fait ses maladies d'enfance» à temps, pour ne pas mourir dans la quarantaine d'une varicelle, des oreillons, ... ou d'une crise de lucidité.

Pour une bonne moitié, sans doute, les patients qui consultaient souffraient de ce qu'on a coutume d'appeler une dépression. Il paraît que la dépression nerveuse constitue le problème numéro un, en matière de santé publique, en cette fin du xx<sup>e</sup> siècle. Certains médecins l'affirment, encouragés bien entendu, par de puissantes firmes qui fabriquent des médicaments «antidépresseurs». Pour décrire leurs patients déprimés, ils usent d'un langage particulier et révélateur. Ils disent «qu'ils ne fonctionnent plus comme auparavant».

Si le sens d'une vie est d'assurer le fonctionnement adéquat d'un misérable petit rouage dans la grande machine du Monde, alors vive la panne... Le voile une fois déchiré, il n'est plus possible de faire comme avant, comme si on n'avait pas vu ce qu'il cachait. On répare en hâte, on colmate la brèche, on tente de revenir à l'état antérieur et à la candeur, mais la dépression, avec son coup d'oeil incisif et cruel sur le destin de l'homme, a fait son œuvre.

Arthur Rubinstein raconte qu'il rata de peu son suicide et fut, après cela, profondément changé pour le reste de sa vie, qui, comme chacun sait, a été longue et créatrice.

Les biologistes étudient la chimie du cerveau pour expliquer la déprime et trouver un moyen de la guérir. Le vrai mystère, pourtant, est la non-dépression. L'élan vital, qui nous permet de vivre, construire, créer et aimer, malgré notre destin, reste incompréhensible et inexplicable. Malraux avait une formule plus morale. Il disait : «Toute pensée qui justifie réellement l'univers s'avilit dès qu'elle est autre

chose qu'un espoir. » Cela signifie ouvrir les yeux tout grand sur ce monde injuste — c'est-à-dire dépourvu de justification — et le regarder sans avoir la vue troublée par les larmes. Ce qui ne va pas de soi.

Beaucoup de larmes furent versées dans le cabinet du psychiatre. Elles faisaient partie, comme le silence et la solitude, de son quotidien. A dire vrai, elles étaient rassurantes. Rien n'était plus oppressant qu'un patient qui ne pouvait plus pleurer. Les yeux humides qui ne versent plus de larmes traduisent en général un chagrin plus intense que les sanglots. Le psychiatre souhaitait les larmes, les provoquait même, connaissant leur pouvoir apaisant. Fritz Pêris, le pape de la thérapie Gestalt, disait n'avoir besoin, pour faire son travail de thérapeute, que de deux chaises, et d'une boîte de Kleenex !

M., qui pleurait toujours beaucoup, savait bien qu'elle trouverait des mouchoirs chez son psychiatre. La première fois, elle était venue sans rendez-vous. Elle accompagnait une connaissance, chef d'entreprise, qui s'était annoncé pour discuter un problème professionnel. Il m'avait prié d'écourter notre entretien pour que je puisse recevoir l'une de ses employées.

M. est entrée, elle m'a salué avec un petit sourire crispé, s'est assise sur le canapé, a pris le temps d'ôter ses chaussures et de ramasser ses jambes sous elle, en tailleur, m'a regardé fixement... puis doucement, très doucement, s'est mise à pleurer, sans bouger. Elle pleura cinquante minutes, en silence. Nous avons fixé un prochain rendez-vous. Nous nous sommes vus quelques mois régulièrement. Elle pleura d'abord beaucoup, puis bientôt cessa et se mit à sourire. Pour finir, on a bien rigolé ensemble !

En principe, le psychiatre ne pleure pas avec ses

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

patientes et ses patients. Mais il y a des exceptions. Si à la maison, on le charriait parce qu'il pleurait pour un rien, en regardant Dallas à la TV ou en entendant le Ranz des Vaches... il fallait s'interroger lorsqu'il pleurait au travail. C'est une situation qui pouvait survenir lorsqu'ils faisaient ensemble le constat que, cette fois, ils avaient été mis échec et mat par l'existence et qu'il n'y avait d'autre issue que la redistribution des pions et la mise en train d'une nouvelle partie. Toutes choses bien évidemment impossibles. A l'homme battu, écrasé, cloué au sol, il reste encore les larmes.

Plus le psychiatre s'identifiait à son malade, plus grand était le risque qu'il pleurniche avec lui. Un tel degré d'identification est pourtant considéré comme une grave faute thérapeutique souvent reprochée aux jeunes psychiatres par leurs aînés. Ce n'était pourtant pas mon expérience. Au contraire, souvent le patient séchait ses larmes le premier et s'en trouvait renforcé sans être humilié, prêt à se relever.

Puisque le suicide avait conduit le jeune toubib vers la psychiatrie, à l'évidence le retrouver sur son chemin était pour lui une épreuve provocante.

C. s'était disputée un jour, légèrement, avec son époux. Il était jeune, beau, brillant, père de deux enfants et promis à un bel avenir professionnel. Pour une raison parfaitement incompréhensible, il n'avait pas supporté cette distance entre elle et lui. Il s'était enfermé dans sa chambre. Elle l'avait retrouvé pendu au radiateur. Que dire devant l'insupportable ? Alors qu'elle laissait couler ses larmes, que faire des miennes ?

Et lorsque G. vint me dire que sa deuxième sœur, comme la première, six mois plus tôt, s'était jetée, à l'aube, du haut du pont, dans les eaux froides du Rhône, laissant un seul

billet laconique «je me tue pour aller la rejoindre», avons-nous d'autres issues que les larmes ?

Pour certains, ces manifestations émotives, d'un sentimentalisme un peu primaire, sont stériles et infantiles. Pourtant l'adulte qui pleure n'est pas loin de son cœur, et de son secret. Aucune larme ne changera la dureté du monde et l'horreur du destin de l'homme. Mais ne peuvent-elles être versées, si c'est là le prix de la lucidité ?

Les situations de psychothérapie de groupe amplifiaient régulièrement les émotions, ce pour quoi elles étaient d'ailleurs faites. On n'assistait jamais dans l'indifférence au contact d'une personne avec sa souffrance, enfin ressentie et exprimée. Lorsque N. avait pu nous faire part de sa révolte et de son désespoir d'être privé de ses jambes pour le reste de sa vie, ou lorsque U. d'une formule lapidaire résumait son isolement, dans le monde et au sein de sa famille, en disant «personne ne croit en moi», la valeur thérapeutique du groupe de rencontre était claire pour chacun.

Domage pour ceux qui ne pleurent plus et portent sur leur avenir un regard sec. Sont-ils myopes de ce qui les attend? Lorsque descendra l'obscurité du dernier soir, sans espoir d'une aurore, pourrons-nous essuyer nos larmes et regarder ensemble nos vies, lentement, s'éloigner du monde ?



## CHAPITRE VII

# LE MYSTERE

La fin dernière de l'existence de l'homme est celle-ci : de parvenir à prendre conscience de la présence de Dieu en lui et en les autres êtres.

Aldous Huxley.

La dédicace du livre qu'elle remit à son psychiatre mentionnait : «Au Dr..., avec ma sincère reconnaissance, etc. Peut-être cette histoire vous illustrera-t-elle des événements peu communs que certains (ou tous les) êtres sont amenés à expérimenter à un moment ou l'autre de leur vie. »

Le livre avait pour titre «Au-dessous du volcan», pour auteur, Malcolm Lowry. Il avait exercé sur tous ses lecteurs une emprise magique et suscité d'inépuisables passions. Le psychiatre le découvrait maintenant avec le même intérêt et le même sentiment d'étrangeté qu'il avait éprouvés à l'écoute de sa patiente. Le mystère s'étalait là, sur toutes ces pages, si parfaitement écrites, qu'on a pu dire qu'elles ressemblaient à une œuvre musicale dont chaque note, et chaque phrase, sont

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

essentielles à la compréhension du tout. Il lui fallut lire et relire ce livre pour commencer à comprendre ce qu'elle lui racontait. Car L. connaissait Lowry sur le bout des doigts. Durant toute son adolescence, elle l'avait savouré et s'en était laissé imprégner. Livre de mystère, de douleur, de fatalité et de tragédie. Comme son destin, d'ailleurs. Et comme d'autres jeunes filles qui, bouleversées par la lecture d'un ouvrage, s'identifiaient tant et si bien à son héros, qu'elles en épousaient le tragique.

L. avait la conviction d'être aimée d'un homme qui n'osait ni ne pouvait le lui avouer. Sachant que cet amour était impossible, il s'arrangeait pour lui adresser de mystérieux messages et provoquer d'étranges rencontres. «Notre amour est irrationnel...», disait L. «Ton amour est une chimère, parfaitement imaginaire», répondait son père. «Je recherche le sacré dans un monde qui se profanise», rétorquait L. « Je sais que ce garçon m'aime et qu'il n'ose pas me l'avouer. »

Dans un joli bistrot de C. nous avons rencontré, L. et moi, ce garçon de rêve. Il est venu nous expliquer qu'il n'y avait pas de magie, et qu'il n'éprouvait pour L. qu'une bonne camaraderie, rien de plus. Elle : «Mais pourtant tu m'as dit, un jour, Juliette de mon cœur...» Lui : «C'est vrai, c'était pour rire...» L. pâlit. Pourquoi fallait-il qu'elle prenne les gens au mot ? « Dans ma tête il y a une harmonie cosmique et dans cette harmonie je me vois avec ce garçon, à l'exclusion de tout autre. » Ce fut tout ce qu'elle me dit après notre entrevue à trois.

Dans le livre de Lowry, le héros constate, dans le désespoir, les larmes et l'alcool, qu'il s'écarte toujours plus de la femme qu'il a aimée. Le tragique naît de cette force mystérieuse, brisant leur amour, au début solide comme le

roc, et qui finit pourtant par éclater sous l'effet de l'eau, du temps et du feu. Et le psychiatre pointilleux d'expliquer : « Votre amour impossible pour P. est-il raisonnable ? Lors de notre rencontre il ne vous a laissé aucun espoir. Vous n'êtes pas dans la réalité. » Elle : « C'est quoi, la réalité ? » « Quelque chose que l'on peut partager », répond le psychiatre. Sa patiente tient bon pourtant : « Non ! il y a ma réalité, il y a votre réalité... Vous ne pouvez pas comprendre, lui non plus d'ailleurs. Certaines choses dans la vie d'un être sont insolubles... » Au sortir de l'hôpital psychiatrique, où elle avait finalement accepté d'aller, sous la pression de son entourage, le problème de L. portait un nouveau nom. Le diagnostic était « délire à thème érotomaniacal chez une personnalité psychotique ». Pour mieux comprendre l'expérience unique et extraordinaire de Malcolm Lowry, celle de son héros le consul alcoolique et celle de L., ma patiente, fallait-il vraiment parler de délire paranoïaque ?

De retour d'une visite à domicile, j'avais trouvé un soir, dans ma salle d'attente, une patiente allongée à plat ventre sur le sol, les bras en croix. Elle priait comme les religieuses qui, en signe de pénitence s'étendent sur la pierre de l'église devant leur communauté. A l'écoute d'une voix intérieure, elle était en proie à une expérience mystique intense. Ce que sa famille ne pouvait tolérer. Elle dut ce soir-là aller à l'hôpital psychiatrique. Plus tard elle me raconta qu'elle s'était sentie possédée par Dieu et qu'elle priait pour obtenir un miracle ou quelque chose de bénéfique pour sa famille.

Permanence et ubiquité de la foi et de la prière, telles que je l'avais vécues intensément au tombeau de Rachel. Sur la route de Bethléem, à quelques kilomètres de Jérusalem, se trouve une tombe. D'après le récit biblique, Rachel mourut là, donnant le jour à Benjamin, le fils de sa droite, celui qui



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

est protégé. Depuis lors, sa tombe recueillait les désirs les plus chers et les plus secrets de toutes les femmes d'Israël. Je me souviens d'une jeune femme soldat. Elle avait déposé son fusil dans un coin, derrière elle. Le visage en larmes, animée des mouvements saccadés des juifs pieux devant leur Dieu, elle priait avec une telle détresse qu'on se sentait de trop, à ses côtés, dans ce petit local, près du catafalque. Dieu, raconte la Bible, se souvint de Rachel. Il l'exauça et la rendit féconde. Nombreuses étaient maintenant les femmes stériles de ce pays, pourtant moderne, qui venaient chercher un peu d'espoir sur la route de Bethléem. Mystère de l'intensité de la foi qui animait cette femme du xx<sup>e</sup> siècle, pleurant devant une pierre recouverte d'un drap noir et magie de la mise en parole de l'espoir que représente la prière.

Un soir d'automne, imprégné de brouillard et d'angoisse, tu n'étais toujours pas rentrée. Au coup de téléphone, je me souviens d'avoir pensé : « C'est la police qui annonce l'accident. » « Bonsoir docteur, c'est la Radio Suisse-Romande, nous faisons une enquête en direct parmi les personnes qui ont récemment passé sur nos ondes. Si vous êtes d'accord de participer, répondez à une seule question : "Quel est, en cet instant, votre vœu le plus cher?" Réponse immédiate, comme une prière lancée sur les ondes à un Dieu inconnu : "Que la femme que j'aime me revienne vite, saine et sauve." Le recours à l'irrationnel, toujours.

A Silkeborg, dans les collines du Jutland, ce qui est inaccessible à la raison humaine est peut-être inscrit sur le visage d'un homme, qui s'est fait œuvre d'art. L'homme de Tollund a été découvert il y a une trentaine d'années, dans le sol acide de cette région du Danemark. Selon les archéologues et les médecins qui l'autopsièrent, ce cadavre très bien conservé datait de l'âge du fer. Son visage, celui d'un jeune

homme, était en parfait état. Il a été établi qu'il avait été pendu. Il portait encore une cordelette au cou. Tacite rapporte que dans les tribus du Nord, le solstice d'hiver était l'occasion de cérémonies dramatiques durant lesquelles un homme était offert en sacrifice aux dieux. Puis il était enseveli dans les tourbières sacrées pour que la terre redevenue féconde. Les traits de ce visage traduisaient maintenant, après plus de deux millénaires, une impénétrable et paisible résignation. L'Homme de la préhistoire, devant sa mort, paraît serein. Sans doute avait-il saisi le sens de son sacrifice et du don de sa vie à la petite communauté qui l'avait choisi.

Mystère d'un visage longtemps scruté. Jamais déchiffré. Même les visages les plus proches restent impénétrables. Que sais-je de toi, la petite fille aux yeux marrons, et aux nattes croisées sur la tête? Connaîtrais-je jamais ce qui t'a fait, telle que tu es maintenant, tes chagrins et tes espoirs d'adolescente, et tes désirs les plus secrets? Et toi petite fille vietnamienne, perdue dans ton orphelinat de Cholon? Tu savais, pourtant, attirer le regard du médecin qui venait une fois par semaine faire sa visite médicale avec la Croix-Rouge locale. C'était en 1968, peu après les événements du Têt. Les Viets avaient pénétré, à la barbe de l'armée régulière, jusqu'au centre de Saïgon. L'orphelinat de Sœur Roberte avait été bombardé. Il y avait là quatre cents enfants, beaucoup métissés du sang des Américains, soldats à la peau blanche, soldats à la peau noire qui se collaient à une peau dorée, pour oublier, l'espace d'une étreinte, qu'ils massacraient le pays de la douceur et du sourire. Des enfants, beaucoup d'enfants étaient nés de ces unions hâtives. Ceux qui réunissaient le noir et le jaune, l'Afrique et l'Asie, ne duraient pas longtemps. Ces petits corps chétifs aux cheveux

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

crépus et aux yeux en amande gisaient sans cris, le regard accusateur, dans leur pauvre berceau, une toile tendue, comme un hamac sur un cadre métallique. Dans le local des nourrissons de cet orphelinat, les berceaux de fortune étaient alignés, sur plusieurs rangées. Dans chacun d'eux, une vie, les yeux écarquillés sur un monde injuste.

Les enfants les plus valides passaient une grande partie de la journée assis sur leur pot de chambre. C'était une vision un peu comique et un peu grotesque, ces dizaines et ces dizaines d'enfants, dans le hall d'entrée de l'orphelinat, piaillant sur leur pot et saluant les visiteurs avec entrain.

Au dernier rang, une petite fille regardait le médecin intensément, chaque fois qu'il venait. Finalement il l'avait repérée parmi quatre cents enfants ! Il lui parla et ils devinrent amis. La petite fille aux grands yeux d'encre fut finalement adoptée par un confrère suisse qui sut faire les démarches nécessaires. Grâce à son regard, elle habite maintenant S., près des chutes du Rhin, et parle le dialecte local !

Sans cesse confrontés à des manifestations surnaturelles qui échappent à notre compréhension, nous ne les rejetons pas pour autant. Nos comportements sont-ils vraiment toujours si rationnels qu'ils faillent disqualifier celui des autres qui échappe à l'entendement ? De tous temps, les hommes ont trouvé la force de vivre, d'aimer et de mourir à la faveur d'un regard intérieur intense et secret. Souvent, saisis par l'angoisse, ils ont eu, hier, recours à la prière. Aujourd'hui, le temps nous manque pour la méditation et le surnaturel.

Les fous, pour certains, continuent ce travail introspectif. Il ne faut pas trop vite les appeler insensés et à tout prix les guérir. Si mon voisin est rongé par l'ambition, s'il rêve

d'une carrière politique et rumine l'élimination de ses adversaires, vais-je tenter de le guérir de son délire ?

Avant de disqualifier les pensées des gens et de les classer en leur mettant une étiquette, il serait bon de reprendre contact avec le monde du surnaturel et du mystère. Pour cela, s'isoler, aller dans le désert et s'en laisser envelopper comme d'une couverture bienfaisante. S'asseoir sur le sable encore tiède, au crépuscule, et attendre que la nuit tombe. Puis préparer un feu pour se chauffer, avec des troncs secs ramassés dans un ravin voisin. Attendre. Alors, murmurant sur l'immensité et exhalant un souffle chaud, surgira le mystère. La douceur du désert au soleil couchant est un don de Dieu. C'est là que le peuple de l'Exode a noué son alliance avec l'Eternel et c'est là que je me rendrais si, écrasé de chagrin, ayant tout perdu, je devais retrouver la force de vivre. J'irais m'asseoir dans le Néguev ou dans le Sinäi, les déserts que je connais, et, au soleil couchant, les yeux tournés vers le ciel et les premières étoiles qui scintillent, je laisserai lentement ma douleur s'apaiser. Là, même disparue, tu seras avec moi. Pour me consoler, j'aurai tous les peuples des sables, le petit prince, les aigles, les fennecs et les enfants bédouins.



## CHAPITRE VIII

# LA FAIM ET LA SOIF

The movement is always out of fucking into eating... In the nineteenth century West, we die of our consumption\*.

David Cooper.

«Lorsqu'il n'y a personne pour vous aimer autour, ça devient de la graisse», conclut magistralement Momo, le jeune héros d'Emile Ajar, dans «La Vie devant Soi». Même que ça s'imbibe souvent d'alcool, faudrait-il ajouter.

Les alcooliques qui venaient se faire soigner étaient pour la plupart des femmes. L'alcoolisme féminin, au contraire de celui des hommes, est mal toléré par la société. Il conduit donc directement chez le psychiatre. Dès l'ouverture du cabinet, quatre alcooliques en traitement. Quatre femmes,

---

\* Le mouvement va toujours du lit à la table à manger... En Occident, à notre époque, c'est notre consommation qui nous tue.

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

quatre états de manque de bonheur, bien mal compensés par l'alcool, souvent d'ailleurs agrémentés de drogues ou de médicaments.

A. venait d'un pays où l'alcoolisme — celui des hommes et des travailleurs — est très répandu. Son enfance avait été marquée par la guerre, les privations et l'absence de parents... «J'ai été abandonnée dès ma naissance», commentait-elle. Elle avait tout de même fait de brillantes études et appris le russe. Deux mariages successifs, deux échecs, allaient bientôt lui confirmer ce qu'elle soupçonnait de longue date : ses parents et ses maris avaient eu bien raison de l'abandonner, elle ne valait rien du tout, ni comme petite fille, ni comme femme, ni comme épouse. Pour bien établir ce fait, elle se rendait, à coup d'alcool et de beuveries, complètement repoussante, moche et dégueulasse. A. était pourtant très jolie, lorsqu'elle ne se laissait pas couler. Blonde et séduisante, elle avait quelque chose de Marilyn. Ce qui allait bien d'ailleurs avec son personnage désespéré. Une fois en Suisse, elle avait trouvé un travail stable. Elle était sur le point de le perdre parce qu'il était régulièrement interrompu par des périodes d'alcoolisation massive. Elle buvait alors deux à trois semaines sans discontinuer et sans manger, se faisant livrer directement à domicile toutes les caisses d'alcool et de saloperies qu'elle absorbait. L'hospitalisation, à la fin d'une telle période, était inévitable. Ne serait-ce que pour l'avitaminose aiguë que la carence alimentaire avait provoquée.

C'est avec A. que je vérifiais vraiment que l'alcool, la nourriture aussi d'ailleurs, servait parfois, comme le suggère Momo, à boucher un trou dans l'estime de soi. Il tentait de remplir un grand vide dans les réserves d'amour et d'affec-

tion que, chacun, nous constituons durant l'enfance, pour les périodes glaciales de l'âge adulte.

Un jour le psychiatre vint travailler avec son chien qui s'appelait «Piouske». En langue danoise cela veut dire «l'ébouriffé». Faut dire que pour un ressortissant du Yorkshire, «Piouske» était un bel hirsute. A l'époque, il avait trois ans, une vivacité hors du commun et un besoin frénétique de se faire aimer. Depuis, il a pris de la bouteille, de l'indépendance et de la liberté. Maintenant il vient une ou deux fois par jour faire son plein de caresses et passe le reste de sa journée à chasser taupes, mulots et autres souris dans les champs voisins. Quand A. vit «Piouske», ce fut le coup de foudre. Le petit chien, sûr de son effet, sauta sur ses genoux, convaincu qu'il allait être bien accueilli et cajolé. Il ne se trompa point.

Dès lors ils voulurent partir ensemble pour un week-end. Le psychiatre céda à leur demande. Il fit là une belle bêtise. A. qui ne buvait pas une goutte d'alcool depuis des mois, et qui allait bien, se remit instantanément à boire dès son retour à la maison avec le petit chien, sachant — et ne le supportant pas — qu'il allait l'abandonner, comme ses parents et ses deux maris, à la fin du week-end. Le psychiatre retrouva donc, dimanche soir, son petit chien à la queue frétilante, et sa patiente, complètement ivre.

Au moins s'était-il penché, à la faveur de cette histoire, au-dessus du vide que le petit chien avait comblé et que, périodiquement, remplissait l'alcool. Il en eut presque le vertige. Heureusement, au cours du traitement, A. comprit ce qui s'était passé. Finalement elle a su préférer un grand ami à un petit chien. Et après l'avoir presque épuisé de démonstrations alcooliques pour lui dire «vois comme je suis dégueulasse et vilaine, qu'attends-tu pour m'abandon-



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

ner comme ma mère et les deux autres maris...?» elle se l'est attaché, définitivement. Il devint son mari, et il ne fut plus question d'alcool.

Mes chiens m'apprirent donc, entre autres choses, que la soif d'amour peut être irrésistible. J'ai vu des patientes au sortir du travail s'acheter un litre de gin, boire le tiers du flacon au goulot, en route, et les deux tiers restants à la maison, les volets clos et le téléphone décroché pour ne pas être dérangées. Par quoi donc, sinon par l'amour des hommes, qui n'est pas aussi sûr et solide qu'un bon flacon d'alcool ? J'en ai vu d'autres qui devaient constamment déglutir quelque chose, n'importe quoi, pourvu qu'elles sentent quelque chose descendre dans leur œsophage et remplir leur estomac. Si elles ne devenaient pas monstrueusement obèses, de vomissements en gavages, elles restaient en équilibre précaire si l'on peut dire, montrant à l'extérieur la candeur d'un ange pour cacher l'espèce de hyène ou de vautour fouille-poubelles qui les rongeaient à mort, de l'intérieur.

Avidité et glotonnerie, ou comment réussir à combler un vide en se gavant par le faux trou. A Z., j'avais souvent été intrigué par ces couples qui réservaient leur soirée pour aller, en amoureux, dans la fameuse pâtisserie de la Paradeplatz, ingurgiter tendrement, les yeux dans les yeux, une soupière de glace et de crème, pour la modique somme de 25 à 30 francs, je crois. Cette «Coupe amoureux», comme elle s'appelait, répondait bien aux désirs des jeunes indigènes. Elle constituait, sans doute, l'équivalent calorique qui aurait permis à toute une famille du sud de l'Inde de vivre durant une semaine. Ici en Europe, le régime était englouti en moins d'une demi-heure par des adolescents complètement bouffis et repus avant même la première cuillerée. Le reste de la

soirée se passait à la digestion et à de petits câlins espiègles au-dessus de la soupière vide. Finalement, il fallait bien baisser les yeux et détourner un regard voyeur qui semblait s'être introduit dans la chambre à coucher, dans la chambre à bouffer.

Lorsqu'elle me parlait d'elle, cette patiente usait exclusivement d'un langage gastronomique. Pour se situer elle m'expliqua, en guise de préambule : « Ma vie manque de sel et de poivre, alors je bouffe !... » Les relations affectives et sexuelles étaient pour elle comme de nouveaux plats qu'elle s'empressait de dévorer pour retrouver, après, une même faim d'amour, inassouvie. Selon leur capacité, les hommes représentaient un amuse-gueule, un plat de résistance ou un entremets ! A. était, de fait, incapable d'être nourrie de quoi que ce soit, d'aliments, d'amitiés, ou d'amour. Sans doute avait-elle secrètement court-circuité certaines fonctions à l'intérieur d'elle-même, puisqu'elle expliquait : « Si j'arrête de faire l'amour, je vais me mettre à manger, et si je m'empiffre, les hommes ne m'intéressent plus. » Douée d'une intelligence et d'une vivacité hors du commun, elle m'inquiétait un peu « Elle a si faim, pensai-je, qu'elle va finir par me dévorer ! »

Elle venait au cabinet, souvent en fin de matinée, au moment où la faim se faisait sentir. Comme nous parlions beaucoup d'aliments, je salivais, littéralement. Dès qu'elle avait passé la porte, je me lançais sur un sandwich. Pour elle, les aliments et la boisson comblaient moins un vide, me semblait-il, qu'ils servaient de bouchons pour contenir un intérieur vécu comme cloacal. Une cassure avait eu lieu à l'âge de sept ans, à la séparation de ses parents. Il avait fallu, racontait-elle, cesser subitement d'être une enfant pour « les aider à divorcer ». Maintenant, à trente-quatre ans, elle

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

prenait conscience qu'une petite fille de sept ans, désolée de la rupture familiale, avait aussi son mot à dire. Nous pûmes enfin cesser de parler de digestion et de nourriture, pour laisser une fillette mélancolique dire son chagrin. Du coup le poids chuta de quatre-vingt-cinq à soixante kilos. En fin de compte, je n'ai pas été dévoré et nos entretiens, à l'apéritif, ne me donnaient plus faim. Par contre, ils serraient un peu le cœur, car il était à la fois triste et touchant d'entendre une femme de cet âge parler comme une petite fille.

David Cooper a raison. Avec le temps, les grands singes humains passent de moins en moins de temps à forniquer et de plus en plus à s'empiffrer. C'est doublement dommage, d'abord parce qu'ils se privent d'un plaisir supérieur et ensuite parce qu'ils en meurent. La crise économique affecte, paraît-il, tous les secteurs du marché sauf l'alimentaire et la restauration. Avec les joufflus et les obèses qui voulaient maigrir sans diminuer l'apport d'aliments, le psychiatre avait, j'en conviens, quelques difficultés. Il préférait les longs maigres, secs et osseux, qu'il saluait avec respect parce qu'ils allaient à rebours de la fatalité coopérative !

Je salue aussi ces longues jeunes filles un peu enfants, un peu garçons qui se privaient de tout aliment pour se moquer de la faim du ventre alors que leur âme crevait d'inanition. Ces anorexiques reflétaient la pureté d'Antigone. Je suis sûr que la fille d'Œdipe était anorexique.

Antigone, nous dit Anouilh, c'est la petite maigre, jeune fille noire et renfermée, au regard intense, que personne ne prend au sérieux dans la famille et qui songe qu'elle va mourir. Souvent je pense à elle avec émotion : « Moi, je veux tout, tout de suite — et que ce soit entier — ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et me

contenter d'un petit morceau si j'ai été bien sage. Je veux être sûre de tout aujourd'hui et que cela soit aussi beau que quand j'étais petite — ou mourir. »

J'ai connu Antigone. Elle était une vraie anorexique mentale. Nous avions vingt ans. Elle slalomait comme une déesse sur les pistes de Zermatt, et le soir dansait le rock jusqu'à l'épuisement. Elle frémissait d'une énergie et d'une faim jamais étanchée, et parlait de Dieu avec passion. Personne, je crois, n'aurait pu éteindre le feu qui était en elle. Je fus ainsi un pompier brûlé ! Il a fallu qu'elle trouve le champ de bataille d'une secte religieuse fanatique pour donner un sens à son refus du monde adulte et ainsi mourir à la vie.

Pour participer à la souffrance du Monde, se priver de nourriture. Comme l'adolescent qui cessa de s'alimenter durant trois jours, après avoir vu un document filmé sur le Ghetto de Varsovie, pour ressentir un peu de cette horreur et se punir du silence des nations.

La moitié de la planète crève de faim, l'autre s'empiffre et jamais n'éprouvera au creux de l'estomac cette crampe douloureuse.

Au nom d'Antigone qui nous a laissé un bel exemple de courage et d'amour, au nom de toute la tradition religieuse qui, pour faire pénitence, jeûne depuis des millénaires, nous pourrions, semble-t-il, diminuer le gavage, recommencer à faire l'amour et respecter le refus des anorexiques.



## *CHAPITRE IX*

# **LA PEUR**

La plus grande de toutes les peurs n'a rien à voir avec la haine ni avec des actes agressifs. La plus grande peur est celle d'aimer et d'être aimé.

David Cooper.

C'est bête. Pour l'instant, la plus grande peur éprouvée par le psychiatre, ce ne fut pas ce jour-là où il se retrouva seul dans la montagne, à la nuit tombante, à trois mille mètres, en quête de ses compagnons et de son chemin, et qu'il dut redescendre dans la vallée, tâtant le vide de ses skis, frisant la chute mortelle à chaque pas... Ce ne fut pas non plus en Bretagne, au large de l'île des Glénans, lorsque par une mer grosse et un vent de force dix, le mât se fendit d'un coup, dans un craquement sinistre et que la bôme s'abattit sur nos têtes. Ni à Danang, lorsque nous étions tirés de notre sommeil par les rockets viets, qui tombaient à l'aveuglette sur la ville dans un long sifflement, parfois si aigu et si proche que nous nous précipitions sous nos lits dans l'attente de l'impact. Non, la

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

plus grande peur d'une vie, celle qui prend sa victime par surprise, le cœur battant, les tempes humides et le souffle court, c'est celle qui survient chez soi dans son lit, au petit matin, parce que le lit voisin est vide et que rôde dans la pièce le spectre de l'abandon. La plus grande peur commence par l'angoisse, qui est d'abord physique et souvent bête à pleurer, car excessive.

Museler la colère et l'agressivité, c'est permettre à la peur et à l'angoisse de s'épanouir à souhait, profitant de l'immobilisme le plus total de la victime et l'amplifiant du même coup. Cette alchimie des sentiments devait se retrouver comme une constante chez toutes les patientes «phobiques» qui consultaient. Elles étaient plus nombreuses que les patients, justement parce que l'immobilisme, la passivité et la dépendance sont des comportements bien féminins, aux yeux des hommes, donc renforcés et favorisés par la société.

E. était le modèle de ces jeunes femmes qui avaient vu la peur les envahir à la faveur d'un mariage, pourtant décrit comme très heureux. Auparavant, elle était médecin, active, efficace, débordant d'énergie. Elle se métamorphosa bientôt en une épouse fragile, anxieuse, paralysée par la peur de la foule, des magasins en ville, et de toute situation de contrainte en public, même dans le trafic routier. Elle se mettait alors à trembler comme une feuille et à suer de peur. Elle ne respirait plus qu'à grand-peine. Le malaise et l'évanouissement approchaient. Pour éviter le pire, il fallait qu'elle s'échappe, qu'elle ouvre les fenêtres, qu'elle sente l'air frais sur son visage et qu'elle mange quelque chose pour ne pas se liquéfier.

E. ne manquait ni de courage, ni d'énergie, mais sa vie devenait très compliquée : la peur d'avoir peur était en elle, tout le temps, du matin au soir. Elle n'y comprenait plus rien

et ne se reconnaissait plus. Les prisonniers, les durs des durs, ne sont-ils pas paralysés par la peur lorsqu'ils doivent quitter leur cellule et réintégrer le monde? Oriana Fallaci raconte que Panagoulis voulut retourner au cachot, lorsqu'enfin libéré de ses bourreaux, il se trouva là, devant sa prison, sous un ciel radieux, ébloui par la liberté et la transparence de l'air.

Le mariage de E. constituait-il à certains égards une prison ? La peur s'estomperait peut-être si elle pouvait faire tomber quelques chaînes. Mais que faire de celles qu'on se fixe soi-même aux pieds ? E. avait un mari, des enfants et une maison qu'elle aimait plus que tout. Pouvait-elle comprendre qu'elle avait mis la mouette en cage ?

Pour B. la frustration de la situation carcérale du mariage était encore plus limpide. Elle vint consulter parce qu'à la maison elle se sentait parfois si frustrée et si agressive qu'une envie d'étrangler sa petite fille lui prenait subitement. Elle craignait de passer réellement à l'acte et trouvait de telles pensées monstrueuses. Dès que son agressivité trouva une issue dans des activités sportives et dans un travail, les idées bizarres s'estompèrent. Elle put à nouveau câliner son enfant.

Derrière chaque peur excessive, déraisonnable, il y avait un autre état d'âme que le psychiatre devait décrypter.

I. ne pouvait plus continuer à vivre comme cela. Dans sa ville pleine de pigeons, elle rencontrait ces oiseaux à chaque coin de rue. Comme elle avait une peur bleue des volatiles gris, la ville était devenue invivable ! Si un pigeon faisait les cent pas sur le trottoir, elle ne pouvait plus sortir de sa voiture. A Londres, elle manquait son train pour le Continent puisque la gare de Victoria appartient plus aux pigeons qu'aux voyageurs londoniens. Plus de shopping à Venise... Et plus moyen de rentrer chez soi le soir, des nuées de pigeons



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

nichant sous les toits de sa maison. Pourtant, dans la vie, I. donnait l'impression de n'avoir peur de rien. Infirmière, elle travaillait avec fougue dans un service universitaire chargé de responsabilités. Elle pratiquait de nombreux sports, possédait un brevet de pilotage, et un diplôme de plongée. Mais la vue d'un seul pigeon, à quelques encablures, la laissait sidérée, paralysée, médusée de peur.

Le psychiatre eut recours, avec elle, au plus charmant des traitements. Le matin, avant d'aller au travail, il passait chez l'oiseleur pour lui emprunter d'abord une perruche, puis une colombe, finalement un pigeonneau. Dans un carton percé, il l'amenait dans son bureau, à la grande surprise de ses collègues. Lorsque venait l'heure du «traitement», le psychiatre et sa patiente commençaient par regarder l'oiseau, les yeux dans les yeux ! Puis ils l'effleuraient, puis ils le touchaient, carrément. Au bout de quelques séances, ils pouvaient le prendre dans leurs mains, l'oiseau. Le déconditionnement avançait ferme. Bientôt ils purent aller dans le parc nourrir des pigeons très indépendants et très gloutons. Ils vinrent picorer dans leurs mains. Le traitement avait abouti, la peur des pigeons s'était envolée. La patiente avait pris conscience que tout pouvait s'apprivoiser, même les plus polis et malicieux des objets ! Et le psychiatre qui n'avait pas donné à sa patiente la clé de sa phobie, éprouvait pour elle une reconnaissance secrète de l'avoir sorti de son bureau et de ses livres poussiéreux pour aller dans le parc à la rencontre des oiseaux.

La peur de A. était du même ordre. Il avait, à côté d'un travail qui l'ennuyait, un hobby très essentiel pour alimenter ses rêves de succès et de conquête féminine. A. jouait de la flûte traversière. Ses amies admiraient son talent et sa ténacité à faire ses exercices quotidiens... Pourtant, depuis

quelques mois, il était systématiquement arrêté, en plein morceau, par une crampe douloureuse des doigts qui l'empêchait de poursuivre. On avait tout essayé pour contrôler cet handicap, attelle nocturne, massages, gymnastique, relaxation, nouvelle position des mains, des coudes, soutiens sous les bras, etc... Rien n'y avait fait. Nous avons alors tenté de le déconditionner de cette pensée obsédante et paralysante. En concentrant son attention sur des diapositives que nous projetions et faisons défiler devant ses yeux, l'obligeant à les analyser tout en continuant son jeu, nous voulions effacer la pensée obsédante de la crampe imminente. Nous fîmes ainsi de longues et belles séances de flûte, intermède plaisant dans le quotidien des entretiens psychiatriques. Pourtant nous échouâmes, peut-être parce qu'une seule idée préoccupait A., bien plus forte que les notes et la musicalité de son jeu : serait-il encore aimé de ses amies, s'il ne pouvait plus bien jouer de son instrument et qu'il avait une défaillance... ?

Quelle importance la foule, les pigeons, la flûte traversière et puis la montagne en pleine nuit, la mer en furie et les rockets aveugles du Vietnam, si la pire des menaces est de n'être plus aimé et d'être rejeté pour avoir osé se montrer tel qu'on est, tel que je suis, sans masque, en même temps fort et fragile, soumis et révolté, semblable à toi.



## CHAPITRE X

# LE SEXE

Sexuellement, c'est-à-dire avec mon âme.  
Boris Vian.

Son médecin traitant l'adressait au psychiatre avec une longue lettre d'introduction. Depuis des mois, elle se plaignait de maux de tête et d'insomnies. Elle maigrissait aussi. Il avait tout considéré, soigneusement, scrupuleusement, du fonctionnement de la glande thyroïde à l'éventualité d'une tumeur cérébrale. Rien, tout était normal. L. continuait néanmoins à se plaindre. Comme elle n'était pas vraiment déprimée, qu'elle se disait heureuse en ménage, qu'elle avait un travail qui l'intéressait et qu'elle prenait toujours grand soin d'elle-même, le collègue n'avait pas «cherché du côté psychologique». C'est purement par hasard qu'il apprit un jour qu'elle était mariée depuis sept ans et n'avait pas de relations sexuelles avec son mari. Non seulement elle n'en avait pas, mais de fait, elle n'en avait jamais eu. Cela lui parut suffisamment inhabituel pour concerner le psychiatre !

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

Le psychiatre avait vu L. seule d'abord, puis P. son mari, seul, puis les deux ensemble, plusieurs fois. Il s'agissait effectivement d'un mariage blanc. Ils s'entendaient pourtant très bien, avaient l'un pour l'autre une très grande affection, et partageaient leurs loisirs et de nombreuses activités. L. soulignait qu'elle ne voulait pas d'enfants, qu'elle aimait trop son travail pour l'abandonner, que sa vie était bien organisée comme cela. Elle dépensait beaucoup d'argent pour sa garde-robe qu'elle voulait élégante et toujours renouvelée. P. lui non plus ne voulait pas d'enfant dans la famille. Son enfance avait été malheureuse. Il ne voyait pas pourquoi il prendrait le risque de la reproduire. L. était frêle, très jolie et séduisante. P., c'était plutôt un grand gars costaud, d'allure sèche et élancée, qui semblait sortir tout droit d'un film d'Ingmar Bergman. Ensemble, ils faisaient du sport, de la montagne, du jogging...

Chez le psychiatre, durant la consultation, à l'évidence ils avaient pas mal de complicité physique. Pourtant, bien que partageant le même lit, ils ne faisaient pas l'amour. L. commençait à trouver cela bizarre et à se poser des questions. Elle songeait à prendre un amant, ce qui aurait été chose facile, au travail, par exemple, où de nombreux gars lui faisaient la cour. Elle s'inquiétait pourtant des conséquences pour leur vie de couple. Elle ne voulait pas perdre P.

Bref, le fait qu'ils étaient venus maintenant les deux traduisait leur désir de régler ce problème. Au bout de quelques mois et de plusieurs entretiens, il avait effectivement été réglé. Les sexologues américains et leurs nouveaux disciples n'avaient-ils pas mis au point d'efficaces techniques pour réparer les sexualités en panne ? L. et P. furent de bons élèves, disciplinés. Ils suivirent les étapes de «remise en route de la machine», scrupuleusement, et venaient

fidèlement me relater leurs succès, ou leurs échecs, deux fois par semaine. L. avait redécouvert le plaisir, comme lors de relations précédentes avec d'autres hommes. P. de son côté commençait à pouvoir se détendre et à sentir quelque chose. Pourtant en fin de compte, le psychiatre se demandait si ce couple n'avait pas davantage envie de lui faire plaisir, que de s'en donner l'un à l'autre.

Quelques mois plus tard, les maux de tête et les insomnies de L. réapparurent progressivement. Cette fois, L. vint seule le dire au psychiatre. Elle put parler de l'affection qu'elle avait pour P. et de son désir de rester avec lui. Mais elle ajouta qu'il lui manquait une certaine douceur dans les rapports quotidiens, et surtout de la tendresse, qu'elle savait ne pas pouvoir obtenir de son mari.

En bons mécanos, nous avons donc réussi, tous les trois, à réparer le véhicule, mais quant à la direction à lui donner, nous ne nous en étions pas préoccupés ! Ce qui devrait engager les sexologues, nouveaux psychiatres à la mode, à plus de modestie, lorsqu'ils évoquent leurs succès si rapides et si évidents. Avec leurs schémas, leurs dessins, leurs directives et leurs petits films érotiques, ils n'ont pas trop de peine à réparer les sexualités en panne, surtout à la faveur d'une discussion ouverte sur un sujet tabou, qui permet d'éclairer avec un guide bien des zones d'ombre. Ce qui n'est pas abordé dans la thérapie, naturellement, c'est à quoi tout cela peut bien servir !

On comprend mieux, dans ce contexte, que L. et P. aient laissé le véhicule se détériorer dans leur cour intérieure. La question restait ouverte. Elle se posait d'ailleurs souvent dans le cabinet du psychiatre : pourquoi coucher ensemble et faire l'amour si l'on préfère faire du sport ou boire une bière à deux ? D'accord au cinéma, d'accord à la télé et dans la presse

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

du cœur, les couples semblent communiquer à merveille au lit. C'est toujours le grand pied et la grande fusion des désirs. La réalité des alcôves, en matière de communication et de dialogue, est vraiment bien différente. Il y a, comme dans toutes conversations, des silences, des bredouillements, des monologues et des malentendus. Le psychiatre aimait à rappeler que, pour être bien l'un avec l'autre, si la course à pied n'est pas bonne pour tous (pour lui, par exemple, elle constituait l'ennui suprême et le masochisme intégral!), la sexualité et l'érotisme ne sont pas pour autant généralisables à tous les couples. Ce n'est pas grave, mais il faut le savoir sous peine de se sentir non conforme et coupable.

Si l'on veut se convaincre de la chose, s'inscrire à un week-end de bio-énergie, dit «marathon», parce qu'il est intense, centré sur la sexualité. Regarder un petit peu autour de soi. Dans cette salle de gymnastique, une centaine d'hommes et de femmes s'entassent comme de chastes sardines pour apprendre à libérer leur bassin et dégourdir leurs hanches tout en exerçant l'agilité de leur langue sur la paume de leur main entrouverte. C'est du plus haut ridicule. Le psychiatre en formation, consciencieux, s'était pourtant, lui aussi, astreint à cet enseignement. Alexander L. le pape américain de la bio-énergie, disciple de Wilhelm Reich, avait accepté, suprême honneur pour notre ville, de diriger un week-end de formation. Moment clé, s'il en est un, pour un psychiatre critique (tous évidemment !) confronté, au même instant au spectacle burlesque de ses chers collègues à l'entraînement et à une question très sérieuse : jusqu'à quel degré de connerie l'entraînera la psychiatrie ? !

Il y avait eu heureusement un intermède plaisant, lorsque le gourou avait sollicité de l'assistance des volontaires pour faire une démonstration. Quelques courageux

s'étaient précipités dans l'arène. Il leur avait demandé d'alléger leur tenue vestimentaire, pour que nous puissions voir leur corps. L'une des personnes-cobayes avait soulevé sa robe, la balançant avec grâce sous une chaise. Elle était complètement nue, les seins hauts et les hanches libres, fraîche et resplendissante. C'était le printemps. Chacun se mit à rêver. Pas le gourou. Tout gêné et confus, il la pria d'aller se couvrir et de porter slip et soutien-gorge comme les autres filles !

Une réflexion de Malraux, à cet instant, me revient en mémoire. Ses propos incisifs, mettaient mon professeur de psychiatrie très en colère ! N'avait-il pas une fois demandé naïvement, «combien de fois Freud a-t-il écrit le mot bonheur?» Cette fois, il avait écrit : «Il semble que dans la seconde partie du xx<sup>e</sup> siècle on ait tenu l'art de tirer un coup pour plus important — plus important en soi, pas question de partenaire — que de prendre doucement une tête dans ses mains. »

Les psychiatres et sexologues ont peut-être quelque chose à dire sur «l'art de tirer un coup», ce qui reste encore à voir !

Sur la manière de « prendre doucement une tête dans ses mains », ils ne peuvent par contre rien dire du tout.

C'était exactement le problème de L. qui vint consulter un psychiatre. Si la sexualité du couple retrouvée ne menait pas quelque part, à quoi servait-elle ? Or L. et P. n'avaient, à ce propos, pas les mêmes besoins. Ils s'entendaient pourtant bien, du moins pour l'instant, et constituaient somme toute, selon d'autres critères que ceux de la presse du cœur, «un bon couple». Aborder leur problème sexuel à un autre niveau, celui de l'âme peut-être comme le suggérait Boris



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

Vian, n'était pas ce qu'ils demandaient à la psychiatrie. Dans son cabinet, le psychiatre n'évoquait jamais l'âme. Il préféra se taire.

Aurait-il parlé, d'ailleurs, qu'il se serait un peu découvert. Sûrement pas ce que L. était venu chercher chez le praticien, malgré ses efforts maladroits. Car la petite mécanique de la séduction, toujours présente dans ce genre de relations, surtout lorsque les patientes et les patients vont mieux, était en train de s'enclencher. Bouffés, digérés, éliminés et oubliés, d'autres confrères, les malheureux, étaient déjà tombés dans le vieux piège et avaient été engloutis. Répondant à la séduction de leur patiente, ils avaient passé l'espace d'un instant du piédestal du thérapeute idéalisé à la dépouille de la victime ridicule ! Au-dessus du dialogue singulier planait toujours le désir. Et c'est là qu'il devait rester, pour s'épargner de douloureux coups d'assommoir et de pénibles réveils.

Maintenant libéré du dialogue singulier, et sans chercher à convaincre quiconque, un renégat de la psychiatrie peut bien dire que c'est Boris Vian, le romantique de «L'écume des Jours» et de «L'herbe rouge», qui a raison.

Car les femmes et les hommes ont de la peine à être heureux sexuellement. Ils ont de la peine à être heureux, tout simplement. Le sexe, cette «chose-là», est pourtant discutée quotidiennement dans les cabinets des psychiatres. Des livres et des manuels, des magazines et des journaux, des films et des cassettes, des téléphones erotiques, des instruments, des massages, des week-ends, des petites annonces, des partenaires instructeurs, des herbes rares, des médicaments, des vêtements affriolants, des séjours dans les îles lointaines, bientôt sans doute, des voyages dans l'espace et des vacances sur station orbitale, proposent une solution à ce

douloureux problème. Un monsieur a écrit que «les femmes étaient mal baisées». Son livre se vendit fort bien. Une dame a rétorqué qu'il n'y avait plus de vrais mecs. Une autre a dit «plus je fais l'amour, plus je fais la révolution». Ce qui n'a pas arrangé les choses d'ailleurs ! Tous ces efforts, c'est bête. Quand on pense que le chemin est somme toute banal et ordinaire. Le problème de la sexualité, c'est celui de la nudité.

D'abord, mettre la machine à penser en veilleuse. Et puis poser ses frocs et ses fringues. C'est un bon début. Continuer en abandonnant des futilités comme les rôles masculin, féminin, que les gens jouent scrupuleusement et très sérieusement, tout habillés. Effacer les polarités-bêtises, prétendument bien distribuées entre l'homme et la femme comme le couple activité-passivité, domination-soumission ou force-faiblesse. Enfin faire renaître l'attention et l'imagination de l'enfant rieur qui joue, et que nous avons tous été une fois ou l'autre. Alors la violence se mêlant à la tendresse, et le rire à la poésie, les femmes découvrent qu'elles peuvent être des hommes et les hommes des femmes. Tu m'abandonnes ton corps et je t'abandonne le mien. Un tel couple ne sait plus très bien à qui est le zizi et à qui est le ventre ouvert, qui prend, qui donne. La simultanéité du plaisir, une vieille ritournelle des sexologues, devient sans importance puisque l'homme découvre enfin ce que la femme savait depuis des générations, que le plaisir de l'autre peut être très gratifiant.

C'est le Zohar de la tradition juive qui a raison : l'Adam primitif fut créé androgyne. Plus tard, Dieu détacha la forme mâle de la forme femelle, accolées dos à dos, pour en faire deux êtres capables de se voir face à face. Nous avons gardé, l'une et l'autre moitié, une nostalgie désespérée de l'unité rompue. Elle ne s'apaise que transitoirement, d'une

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

manière passagère et provisoire, par l'amour. Lui seul permet de revenir au paradis perdu de l'être originel, à l'âme primitivement bisexuée.

La journée, les femmes et les hommes, chacun de leur côté, avec les leurs, défendent leurs positions. Ils se font un peu la guerre, s'activent énormément et déclarent de fortes choses au nom de leur sexe, avec un sérieux de pape — ou de papesse ! Mais le soir venu, lorsqu'ils se donnent un peu de temps, ils se retrouvent l'un en face de l'autre, nus comme des vers. Apparaît alors leur extrême solitude. Il peut faire très froid sur la banquise du monde. La chaleur des retrouvailles intense, fulgurante, stupéfiée chaque fois. Tout s'efface alentours. Il ne reste plus qu'eux et leur désir, et un courant puissant qui, bientôt, les emportera. Comment le mouvement s'est fait vague et la vague tempête reste souvent mystérieux. Mais c'est ainsi que, de rencontres en rencontres, ils ont rendez-vous avec leur âme et qu'ils peuvent entrevoir une lueur d'éternité. Alors ces deux naufragés d'un cataclysme bienfaisant, enlacés l'un dans l'autre et frémissants de bonheur, peuvent, sous le regard des dieux, se laisser glisser dans le néant et rire de la futilité du monde.

## CHAPITRE XI

# L'AUTRE

L'homme devient un Je au contact du Tu.  
Martin Buber.

Il y avait eu ce groupe thérapeutique qui lui avait permis de faire un aveu douloureux. D'habitude, elle pleurait beaucoup et ne parvenait, des heures durant, qu'à se lamenter sur elle-même : « Je suis une méchante mère, et une mauvaise épouse. Je suis dégueulasse... » Ce soir-là, elle dit subitement qu'elle était malheureuse parce que personne ne l'aimait et qu'elle n'aimait personne. « Aimer, que voulez-vous dire ? » Elle ne réfléchit pas longtemps. Avec une sorte de hargne elle nous lança au visage : « J'ai besoin de quelqu'un qui croit en moi. » Un ange passa. Un silence, qui semblait figer le temps, laissait chacun avec cette question : qu'est-ce qu'aimer ? Le psychiatre pensait : aimer quelqu'un c'est lui donner la possibilité de s'aimer lui-même ou elle-même. Rien d'autre. C'est assez et c'est beaucoup.

Dans la préface du grand ouvrage de Martin Buber « Je

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

et Tu», Gaston Bachelard écrit : «Je suis une personne si je me lie à une personne. En me détachant de mon frère, je m'anéantis». Et plus loin : «Il faut être deux, ou, du moins, hélas ! il faut avoir été deux, pour comprendre un ciel bleu, pour nommer une aurore ! »

L'autre dont il est question dans ces pages est véritablement le sauveur du psychiatre. Dès qu'il apparaissait, il pouvait se retirer, sur la pointe des pieds. Si le guide avait pu cheminer avec son client jusqu'à cette rencontre, il avait fait du bon travail. Dès cet instant, l'autre devenait le soutien et le confident privilégié, rôle qu'avait joué jusqu'alors le thérapeute. C'était le passage du témoin.

Car qui sommes-nous, les normaux, sinon des fous qui n'ont, pour l'heure, pas encore recours au psychiatre, parce qu'ils sont aimés de quelqu'un?

Ces rencontres avec l'autre survenaient, en cours de traitement, souvent au moment où on les attendait le moins, comme un don du ciel. En fait, elles touchaient des personnes enfin réceptives. En général, elles se caractérisaient par un pittoresque extrême.

Il y eut cette assistante sociale, dépressive et boulimique, presque grand-mère, qui, à la prison, rencontra et s'éprit d'un jeune adolescent de trente ans son cadet, toxicomane et délinquant. Pour F., l'étudiante brillante qui vivait toujours à la frontière du rêve et du réel, non loin de la décompensation psychique et de l'hôpital psychiatrique, la sécurité et la paix vinrent avec le vieux peintre solitaire qui, depuis des décennies, peignait sa folie. Il y eut ce professeur d'université qui, séduit par l'une de ses étudiantes, ne renoua pas avec le suicide, renonça à l'alcool et décida de lui faire un enfant, symbole de l'espoir retrouvé. Et cet homme dans la cinquantaine, au chômage, amer et désabusé, qui

répondit à une annonce matrimoniale dans un journal du pays voisin et découvrit une compagne qui le sauva de la déprime.

Plus insolite encore, la rencontre un clair matin de vacances, sur la Riviera, de T. une belle et jeune femme, mère d'un petit garçon, avec un clochard dans la cinquantaine alcoolique et vagabond qu'elle va aimer passionnément, guérir de la boisson et réinsérer dans la vie avec l'aide, il est vrai, des Alcooliques Anonymes. C. pour sa part, vint un jour au cabinet avec son nouvel ami, un gars de l'assistance publique, violent, désespéré, toxicomane, déserteur de l'armée française. Avec lui, C. allait trouver un semblant de bonheur. Transsexuel masculin, il était devenu «elle» quelques années auparavant. La chirurgie et le traitement hormonal l'avaient bien transformé. Les boîtes pour travesti ne comblaient pourtant pas sa solitude. C. se piquait. Maintenant, elle avait un ami qui lui faisait des scènes de jalousie terrible et qui la frappait. Mais cet ami aimait C. passionnément et la défendait contre tous ceux qui osaient la traiter de travelo.

Nombreux étaient également les homosexuels et les lesbiennes qui venaient voir le psychiatre, non pas pour être soignés, mais pour le convaincre, ou se convaincre, qu'une telle rencontre pouvait, elle aussi, «changer la vie». Il y avait enfin la rencontre de l'homme et de l'animal, comme L. avec son chien, un berger allemand, qui la comprenait mieux que les humains.

L'homme devient un Je au contact du Tu. Le fou rejoint la foule des prétendus normaux par la grâce de l'autre. Si la capacité d'aimer revient, que l'autre soit homme, femme, enfant, ou animal, c'est bien le signe qu'un certain équilibre a été retrouvé.

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

De nombreux couples venaient aussi demander de l'aide. Au début il existait un conflit conjugal qu'ils ne parvenaient plus à faire progresser sans l'aide d'une tierce personne. A la fin, ces couples repartaient sereins sans doute, puisqu'ils avaient décidé d'interrompre les entretiens, même s'ils ne repartaient pas toujours ensemble. Plus de la moitié décidait de se séparer sans haine et sans tension. Ces thérapies de couple illustraient bien la formule de Buber. Par l'intermédiaire du thérapeute, Je rencontrait Tu, c'est-à-dire qu'il pouvait enfin l'écouter et donc lui répondre. Ainsi Je se renforçait et Tu se renforçait. Le thérapeute, à cet égard, jouait le rôle d'une sorte de valet de courses. Il se tenait en retrait et portait simplement les messages de l'un à l'autre. Au début, naturellement, il constatait qu'ils étaient systématiquement lus à l'envers, ce qui était très déroutant pour l'expéditeur et très frustrant pour le destinataire. Peu à peu, avec le temps, à travers un décryptage minutieux, les messages pouvaient être entendus tels qu'ils avaient été prononcés. Le dialogue du couple, engagé au cabinet, pouvait alors se poursuivre à l'extérieur. Il n'était pas rare d'en voir, séparés par nécessité, se réjouir de leur séance de thérapie pour aller boire après leur café, ensemble, au bistrot du coin !

L'autre est donc au centre de la psychiatrie. Lorsque l'homme est écrasé, assourdi par des voix intérieures, ou qu'il entend toujours les mêmes pensées obsédantes, c'est d'abord vers l'autre, son voisin, qu'il cherche du secours. Il espère ainsi faire reconnaître cette musique intérieure qui l'épuisé, pour, peut-être, l'atténuer. Si les proches n'en veulent pas ou n'en peuvent plus, le psychiatre prend alors le relais. Mais entre l'homme abasourdi et son thérapeute, il ne se passera rien sans qu'une véritable rencontre n'ait eu lieu.

## L'AUTRE

Le psychiatre joue le rôle d'un Tu intermédiaire qui permet la découverte du Je. A ce titre, pour reprendre l'expression de ma patiente, le psychiatre «croit en son patient». Et en lui seul. Cette croyance et ce soutien sont d'ailleurs prioritaires et exclusifs. On ne peut, en tant que psychiatre, croire par exemple en son patient et en sa famille, ou en son patient et en son patron-employeur. Il faut choisir, forcément. Le temps qu'un autre prenne le relais, et puisse lui proposer une réciprocité dans l'échange. Une thérapie réussie se termine lorsque le patient reconnaît qu'il a fait une rencontre. Personne, ni même le psychiatre, ne peut en jauger la qualité ou en éprouver la solidité. Il doit la laisser évoluer, et à Dieu vat...

Il faut être un psychiatre très fier ou très naïf pour banaliser, ou négliger, la formidable force thérapeutique que représente l'autre pour le fou... et pour chacun de nous. Il faut être bien bête pour ne pas balayer devant nos portes et reconnaître que nous les normaux, nous dépendons de notre partenaire pour ne pas glisser dans la folie.

L'autre est un être vivant capable de réciprocité et ouvert à la rencontre. A cette définition, répond l'homme, la femme, l'enfant et l'adulte, le fou et le moins-fou, sans oublier l'ami fidèle à quatre pattes et au museau humide.

C'est donc le monde des êtres qui compte et qui peut tenir la solitude à distance. En comparaison, le monde des choses est vain. Bachelard dit : «Nous vivons endormis dans un monde en sommeil. » Je pense qu'il voulait dire que nous oublions l'importance de la relation, pour tenir à distance les spectres et les ennemis intérieurs qui voudraient mettre notre sérénité et notre courage en pièces.





## *CHAPITRE XII*

# **LA FAMILLE**

Nous ne devenons ce que nous sommes que par la négation intime et radicale de ce qu'on a fait de nous.

Jean-Paul Sartre.

Moins d'un siècle après que Nietzsche eut déclaré « Dieu est mort », David Cooper proclamait, dans un livre retentissant, la mort de la famille. Maintenant, avec un peu de recul, on peut dire que, manifestement, l'un et l'autre se sont trompés ! En cette fin du xx<sup>e</sup> siècle, le dieu des ayatollahs, par exemple, est encore bien là. Et les familles ne se défendent pas si mal. Des quantités de fous peuvent l'attester. On peut même observer que si des structures communautaires, telles que les sectes, foisonnent à l'heure actuelle, c'est qu'elles offrent la double image d'une divinité personnalisée et grotesque, incarnée par le gourou, associée à celle d'une famille transformée, utopique et idéalisée.

Nietzsche et Cooper avaient donc pris leurs désirs pour la réalité. Certes, ils devaient avoir de bonnes raisons

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

d'engager leurs lecteurs sur la même voie prométhéenne que la leur. N'avaient-ils pas fait la découverte d'une nouvelle liberté et d'une grande générosité à la faveur de la rupture avec la religion et la structure familiale? Malgré tous les ennuis qu'ils eurent avec l'une et l'autre, leurs lecteurs ne les ont pourtant pas suivis.

Dans le cabinet du psychiatre, les familles et leur destin étaient fréquemment évoquées. Comme des prisons. Les gens qui pensent que le malheur des hommes, et des enfants en particulier, vient de la disparition de la structure familiale et de l'effritement de la religion feraient bien d'écouter ce que les fous ont à en dire. Pour bon nombre de personnes qui consultent les psychiatres, le moule familial traditionnel avait fonctionné comme un laminoin. Rentrés innocents, ils en étaient sortis meurtris et déformés, parfois complètement fous. Ils étaient maintenant à la recherche de leur «matière première».

L'histoire de Cendrillon, à Genève et au xx<sup>e</sup> siècle, à cet égard, était exemplaire.

Lorsque S. vint demander de l'aide, elle se sentait déprimée et épuisée depuis plusieurs années. Maintenant, elle ne dormait plus qu'avec des somnifères dont elle devait chaque jour augmenter la dose. Un jour son mari avait disparu, la laissant seule avec leur petite fille. Il en avait eu assez de la routine quotidienne. Il avait tout lâché, famille, boulot et copains, pour partir à l'aventure, direction l'Orient. Plus jamais il n'avait donné de ses nouvelles.

Pour S. c'était un échec de plus. Sa mère, depuis qu'elle s'en souvenait, lui avait préféré sa sœur aînée plus jolie et plus douce. A la maison, c'était toujours elle qui était grondée, punie, rabaissée. Elle était aussi de toutes les corvées. Sa mère lui disait souvent qu'elle ratait tout ce

qu'elle entreprenait, mariage compris. Peu à peu, elle avait acquis l'impression qu'elle ne valait rien du tout, à la lumière d'une enfance vécue dans un sentiment de perpétuelle injustice. Son père, effacé, n'osait s'opposer aux comportements discriminatoires d'une mère sévère et autoritaire.

Pour le psychiatre, la haine maternelle, si précoce et si intense, paraissait incompréhensible. Il suggéra qu'ils reprennent ensemble, au cours de leurs entretiens, l'histoire de son enfance comme l'on ferait une enquête pour découvrir un secret. Car il pensait en découvrir un, la marâtre devant avoir ses raisons. Celui de cette famille fut bientôt dévoilé. Après quelques séances employées à fouiller dans son passé, S. dut bien se rendre à l'évidence : au moment de sa conception, c'était durant la guerre — son père était à l'étranger, gagnant durement sa vie. Elle ne pouvait donc pas être sa fille. S. apprit bientôt d'un oncle que sa mère avait eu, à l'époque, une liaison, qui avait fait scandale dans son petit village d'origine. Culpabilisée, elle avait rejeté cet enfant, née d'un amour illicite et honteux et lui avait fait lourdement payer cette histoire adultère durant près de trente ans. Pour S. cette prise de conscience, bien que tardive, avait été un soulagement et une libération. Maintenant, elle allait pouvoir prendre distance de sa famille, sans arrière-pensée.

Les familles ont en général un problème. Elles sont constituées de « grandes personnes ». Ou prétendues telles, qui estiment être dans leur bon droit lorsqu'elles font porter à l'enfant le poids de leur propre folie, de leurs conflits, de tout ce que Fritz Péris appelait « unfinished business » ou affaires en cours... Dieu sait si nous avons des problèmes en suspens, les uns comme les autres, dans nos têtes et nos inconscients.

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

En matière de famille et d'enfants malheureux, pour tout ce qui touche aux fous et à la psychiatrie, il est une phrase, poignante et limpide, qui résume toute notre activité. En tête des «Antimémoires», Malraux la met dans la bouche de son ami, l'aumônier du Vercors qui fut tué quelques mois plus tard. «Qu'est-ce que la confession vous a enseigné des hommes?» demande l'auteur. Pour moi, je traduisais : «Qu'as-tu appris sur tes semblables à la lumière de la psychiatrie?» La réponse de l'aumônier convient parfaitement au psychiatre : «D'abord les gens sont beaucoup plus malheureux qu'on ne croit... et puis, le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes. »

Les quelques enfants dont je me suis occupé en étaient persuadés. Mais ils n'osaient le dire.

Ses parents m'avaient amené un jour le petit R. qui avait douze ans. Ils disaient qu'il piquait, en famille seulement, des crises de colère fantastiques. A l'école, par contre, tout allait bien. Au téléphone, l'un après l'autre, ils m'avaient prévenu : «Notre enfant est perturbé... La vie n'est plus possible à la maison... C'est un petit animal, ou alors un psychotique... ?» J'avais vu d'abord la mère, émotive et larmoyante. Elle avait dit : «Pour mon fils, tantôt je suis l'ennemi public numéro un, tantôt l'amour absolu. Vous comprenez, docteur, il fait son Œdipe...» De son côté, le père froid, calculateur : «Je me demande si le fort quotient intellectuel de mon fils entre en conflit avec celui de ma femme... » Enfin je pus voir l'enfant, seul. Il vint discuter au sortir de l'école : «Vous savez, monsieur, quand papa n'est pas à la maison, j'ai toujours maman sur le dos... » Il est venu de temps à autre me raconter les problèmes de la famille. Bientôt sa mère demandait un rendez-vous seule pour me parler d'un conflit conjugal sérieux et des reproches inces-

sants que lui faisait son mari de ne pas le satisfaire sexuellement.

Les gens sont plus malheureux qu'il n'y paraît, et il n'y a pas de grandes personnes...

N'oublions pas que les enfants en général ne viennent pas d'eux-mêmes chez le psychiatre. Ils y sont envoyés, souvent contre leur gré, par leurs parents, porteurs de malheurs qui ne sont pas toujours les leurs.

Toute une nouvelle école de la psychiatrie contemporaine s'attache à l'étude et au traitement des familles, qui procèdent parfois à l'exclusion inconsciente de l'un ou de l'autre de leurs membres pour conserver leur équilibre interne. Ainsi le projecteur de la psychiatrie s'est-il déplacé de l'enfant à la mère et des parents vers la famille. On a d'abord décrit des enfants difficiles, caractériels, puis des mauvaises mères. Maintenant, il est de bon ton de parler de «dysfonction familiale».

Lorsqu'on est dans la dèche, la tendance des victimes est toujours de rechercher des responsables. Pourtant, si l'on reconnaît que c'est la faute à papa ou à maman, ou à la famille, ou à la société, on se condamne à l'immobilisme, puisqu'aucun d'eux ne changera. Si rechercher la cause de telle ou telle souffrance psychologique peut être utile et instructif, démasquer un ou une responsable m'a toujours semblé inefficace. La sagesse du psychiatre était de conduire les patients à faire la réflexion de l'ami de Malraux... et de s'en tenir là.

Les familles, contrairement à leur aspect extérieur, ne sont donc pas constituées de grandes personnes. Elles forment de petites communautés structurées, avec leurs règles, leurs habitudes, leur histoire, leur passé et leurs traditions. Les membres, anciens et nouveaux, doivent les respecter sous

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

peine d'en être exclus. A ce titre, les familles ne sont pas très tolérantes. Les sectes non plus d'ailleurs.

Il est admis que tout ce qui renforce la famille est bon et tout ce qui l'ébranlé, surtout au vu et su du monde extérieur, est mauvais. Le psychiatre participe en spectateur à bon nombre de ces situations où l'individu est subitement confronté à la loi et aux habitudes du groupe. Si la victime se soumet, elle perd sa consistance et se dilue. Si elle se révolte, elle est souvent excessive, mais au moins garde-t-elle la tête haute. Neuf fois sur dix, pour avoir la paix, le psychiatre prend parti pour la famille qui l'a fait appeler. Pourtant, s'il pouvait rester neutre, il reconnaîtrait que dans sa clientèle il y a davantage de personnes écrasées par le groupe qui en souffrent amèrement, que d'autres, solitaires, qui s'en seraient exclues volontairement.

L'idée que les fous sont victimes de leurs proches ne constitue qu'un aspect de leur réalité, mais elle permet souvent d'opter pour la révolte et pour la lutte. A ce titre, elle mobilise les énergies.

Comme en témoigne l'histoire de R. Je l'entends encore marteler ces mots : « On ne peut sortir des voies tracées pour nous, par la famille, qu'en déraillant... » Et puis plus doucement, moins sûre d'elle-même : « J'ai passé ma vie à détruire en moi tout ce qui était différent de cette famille et c'était le meilleur. Il ne reste plus rien de moi. J'essaie désespérément de ressembler aux gens qui m'entourent et leur vie me donne le vertige... » Pour venir me dire cela, elle avait déployé une énergie stupéfiante. R. habitait la Côte d'Azur. Là-bas, elle m'avait vu à la télévision. Un jour elle décida qu'elle devait venir parler de sa folie et de son déraillement à ce médecin suisse.

C'était au mois de février. Il faisait un froid sinistre,

humide et transperçant. J'avais enfin réussi à rentrer chez moi par un brouillard si épais qu'on ne voyait pas à plus de trois mètres. Au moment d'aller me coucher, il était près de minuit. J'entendis comme un bruit de moteur, dehors sur la route du village. Les chiens aboyèrent. Par la fenêtre, on ne distinguait rien. Tout était brouillard. Une porte de voiture claqua puis nouveau bruit de moteur et bientôt une lueur, et deux phares là-bas sur le chemin. Je me hâtai vers cette voiture lorsqu'une jeune femme, manifestement à bout de nerfs et épuisée, surgit de la nuit, s'agrippa à mon bras et me demanda où logeait le psychiatre. Elle avait roulé sans arrêt pour le trouver. Elle venait du Midi. Du journaliste de la télévision elle avait obtenu le nom d'un éditeur qui lui avait transmis une vague adresse, la mienne. Elle était partie, avait roulé plus de sept cents kilomètres dans sa petite Mini pour lui dire, maintenant, qu'elle déraillait...

Une fois son message délivré, elle ne voulut pas rester, et je la vis disparaître dans le brouillard comme elle était venue, nimbée de mystère. Plus tard une brève lettre vint ajouter au magique de cette apparition. Elle écrivait : «Lorsque vous créez votre centre, si vraiment vous voulez aider des gens, faites une affiche avec les mots amour et liberté et barrez-les. On peut les remplacer par un autre mot, et celui-ci, vous devez le connaître, il ne demande aucune justification». Pourquoi ai-je songé alors au mot *folie* (déraillement), le seul qui dans son esprit devait marier l'amour et la liberté ?

Une patiente qui avait fait durant sa thérapie un bon bout de chemin avait compris l'influence (et non la responsabilité) de sa mère fragile et dépressive sur son comportement d'extrême dépendance. Maintenant elle était satisfaite d'avoir pu s'en distancer. Au moment de s'en aller, en



## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

prenant congé du psychiatre, elle regretta que sa mère, en traitement depuis plus de trente ans chez un confrère qui ne lui donnait que des médicaments, n'ait pu faire le même chemin qu'elle. Elle prit donc contact avec le vieux confrère neuro-psychiatre pour lui raconter son expérience. Elle ne le vit que dix minutes. Elle en sortit brisée et vint me raconter son aventure. Que s'était-il passé?

Le vieux praticien l'avait écoutée et observée sans dire un mot. Puis pour prendre congé et clore l'entretien, il lui avait dit : «Mademoiselle, vous êtes, comme de juste, le vivant portrait physique et psychique de votre mère. D'elle, vous avez tout hérité. A vous écouter, j'avais l'impression de l'avoir en face de moi lorsqu'elle vint se faire soigner pour la première fois. Au revoir et bonne chance ! » Manifestement, l'excellent confrère croyait, dur comme fer, à l'hérédité du caractère et du développement psychologique. Ma patiente s'y retrouvait subitement enfermée alors qu'elle estimait s'en être distancée avec tant de bonheur. «Il ne faut pas neuf mois, mais soixante ans pour faire un homme. Soixante ans de sacrifice, de volonté, de... de tant de choses ! Et quand cet homme est fait, quand il n'y a plus rien en lui de l'enfance, il n'est plus bon qu'à mourir. \* »

Le psychiatre ne pouvait qu'encourager sa patiente à lutter et à poursuivre ce que Sartre avait appelé « la négation intime et radicale de ce qu'on a fait de nous... ».

---

\* André Malraux.

### *CHAPITRE XIII*

## **LE PARTAGE DE LA FOLIE**

« Toutes vos heures sont des ailes qui battent à travers l'espace d'un moi à un moi. »

Khalil Gibran.

Les ailes sont si fragiles, les heures si courtes et l'espace parfois si épais, si difficile à franchir.

Ne perdons pas notre temps. Il nous faut poursuivre la traversée du monde, avec les fous qui semblent, seuls, en porter le tragique. Regardez-les, les larmes aux yeux, interroger avec désespoir un ciel vide, parfois si limpide et si beau, mais toujours silencieux. Il faut continuer la route avec ceux qui sont fous de rage d'avoir à quitter cette Terre, vieux, édentés et impuissants, n'ayant pu qu'entrevoir l'orée de leurs rêves. Et il faut, je crois, prêter l'oreille à tous ceux qui sont malades d'angoisse, à l'idée que des militaires robotisés s'entraînent dans les silos à fusée, répétant jour après jour le check-list du déclenchement de l'enfer.

Pour m'être convaincu que le temps pressait et que la

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

catastrophe n'était pas la folie, mais bien la mort des hommes, je me suis écarté de la psychiatrie pour redevenir simplement un artisan. Car c'était au nom de la folie-catastrophe, dangereuse et menaçante, que la psychiatrie, sous la pression sociale, avait déraillé pour devenir répressive et punitive.

Comment ne pas se mettre douloureusement à la place de nos patients au moment de leur internement, et ne pas ressentir ce qu'ils devaient éprouver à ce moment-là, mélange de haine, de terreur et de désir aussi? Comment passer sur leurs droits sans faire échouer nos mesures thérapeutiques ? Lorsque, pour nous rassurer et nous justifier, nous comparions nos hospitalisations à celles des personnes comateuses ou inconscientes admises à l'hôpital en urgence sans leur accord, nous escamotons une différence fondamentale. La médecine de réanimation étant devenue terriblement efficace, la fin justifiait les moyens. Alors que les pauvres résultats thérapeutiques de la psychiatrie ne pouvaient jamais légitimer les traitements forcés. Si la stratégie de la médecine d'urgence pouvait être excusée, celle de la psychiatrie devait être accusée.

Ce privilège que nous avons de mieux connaître l'homme et de mieux nous connaître, à travers une certaine expérience de la souffrance psychique, devait être, à mon sens, payé en retour d'un grand respect pour le patient et de beaucoup de tolérance. Cette approche, évidente en médecine, n'allait pas de soi en psychiatrie. Plus souvent au service de l'ordre social ou de la famille qu'au service du malade, nous n'avions d'autres ressources que de le pousser, avec plus ou moins de force persuasive, dans le moule de nos opinions sur la façon de vivre bien, de travailler fort et d'aimer juste.

## LE PARTAGE DE LA FOLIE

C'est sans doute ce que voulait dire un grand patron de la psychiatrie française d'abord, puis genevoise, lorsque, baissant le masque à la faveur d'une de ces chaudes veillées dont il avait le secret, il nous avouait : «Je ne suis qu'une putain... »

Il fut, c'est justice, honoré d'une chaire d'enseignement prestigieuse au Collège de France et aimé de tous ses élèves.

Je n'ai rencontré qu'un seul psychiatre qui resta pur et intègre jusqu'au bout. Jamais, à ma connaissance, il n'avait trahi. Le camarade Franco Basaglia, avec la discipline du militant, avait, une bonne fois pour toutes, choisi de regarder la folie d'un point de vue politique. Pour lui les fous étaient victimes du système capitaliste. Pour les soigner, il fallait aussi faire la révolution. Il n'en démordit pas, même lorsque ses idées, âprement discutées, raillées parfois, se heurtèrent à la justice et à l'intolérance des normaux dans la cité. Son approche était-elle juste, je l'ignore. Mais sa fidélité et sa ténacité, qui avaient duré jusqu'à sa mort, et abouti à une profonde réforme de la psychiatrie italienne — du moins dans le texte —, avaient été admirables et pour moi exemplaires.

« La mission du médecin n'est pas d'asservir le malade à ses propres vues, mais de se mettre à son service », rappelle un grand patron de la médecine \*. Serviteurs de l'homme malade et souffrant, aspirant à retrouver la santé, nous étions de la même façon au service du cancéreux réclamant la mort à bout de courage, à bout de souffrance et au terme de sa maladie, qu'au service du malade mental à la recherche d'un équilibre

---

\* Jean Hamburger.

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

à tout prix, même au prix de sa famille, de ses proches et de la société.

Cette idée de service, noblesse et exigence de notre profession, était hélas en psychiatrie trop souvent falsifiée. Pour légitimer cet état de fait et nos mesures, il faut bien le dire, policières, nous nous disions temporairement au service de la Liberté. On sait ce que deviennent les serviteurs de la Liberté qui ne sont ni philosophes ni forcément lucides sur le caractère relatif de leur liberté personnelle. Ils perdent souvent la tête !

Le fond des choses, c'est qu'il n'est pas certain que le monde dépourvu de psychiatres soit beaucoup plus malheureux qu'il n'est aujourd'hui, alors qu'indéniablement un monde vidé de ses fous serait insipide et invivable !

Le temps passe et avec lui, heureusement, les masques, peu à peu, se décolent et tombent. Le mien laissait entrevoir le visage d'un crétin vénérable, un peu à la mode, qui, sollicité de toutes parts, devait faire comme s'il savait quelque chose sur la dépression et le suicide, l'alcoolisme et la toxicomanie, l'homosexualité et la délinquance, l'obsession et le délire. A vrai dire, on ne sait rien de ces «maladies», parce qu'aucune n'est vraiment prévisible dans son émergence et son évolution. Heureusement, j'avais découvert que dans ce travail, comme dans la vie, savoir n'était pas nécessaire. Il suffisait de *com-prendre* et de *sup-porter*.

Il n'est pas bon d'aider trop longtemps les autres à marcher. A ce jeu-là, on devient boiteux soi-même. Je connais quelques vieux psychiatres. Ils ne trompent plus leur monde. Au mieux, dépouillés de leurs théories et de leur jargon, nus comme des vers — et comme leurs patients — ils peuvent enfin fraterniser avec eux.

## LE PARTAGE DE LA FOLIE

Ce qu'il y a de bien avec la vie, c'est qu'elle finit toujours par décaper. Les vernis s'écaillent. Comme dit Malraux, «si tant de vieillesse sont vides, c'est que tant d'hommes l'étaient et le cachaient». Au bout du compte, au moment du bilan final, je crois qu'une vie ne se jugera pas à la quantité d'attitudes et de comportements normaux qu'elle a engendrés. Les moments de folie et de désespoir ne nous seront pas reprochés. Seuls les mensonges et l'hypocrisie paraîtront complètement dérisoires face à la dure réalité de la mort. Je sais qu'au tribunal de la véracité, ce sont les fous qui seront acquittés et les psychiatres condamnés.

Vivre sa vie d'homme jusqu'au bout, c'est se révolter jusqu'à la fin contre son destin et c'est trouver, au bord de la tombe, encore la force de protester — follement — contre cette injustice qui nous est faite : mourir comme un chien, alors qu'on avait de sa vie une si grande idée.

Puissions-nous, d'ici là, choisir des priorités. Car maintenant le temps presse. A trop nous démener tous azimuts, nous n'allons nulle part. Si le monde n'est pas intelligible et que l'aube ne se lève pas, nous pourrions au moins dans cette obscurité nous soutenir les uns les autres, je veux dire donner signe de vie. Car n'est-ce pas être, déjà, un peu dans la mort que de la nier, en marchant ensemble vers la même catastrophe, non pas au coude à coude, mais en nous frôlant, silencieusement ?

La première des priorités est pour soi. Dans la solitude et le silence, devenir un monde à soi-même. La mer, les vents et la paix du désert peuvent nous aider dans cette démarche, comme le peut une activité créatrice pour aller à la découverte de notre génie et de notre talent.

La seconde des priorités serait pour toi, l'autre accepté

## LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

telle qu'elle est, tel qu'il est, complètement et sans réserve. Dans la nuit, c'est assez normal de ne pas rester seul. De temps à autre, on dit «je suis là», «où es-tu?», «comment vas-tu?». C'est bien peu de choses. Face au néant, c'est même dérisoire. Mais c'est tout ce qu'on avait de plus précieux, une fois qu'on ne l'a plus. L'histoire des hommes est trop triste pour qu'ils en rajoutent encore en se faisant la guerre et d'éternels reproches. D'ailleurs, à l'échelle du monde, l'éternel passe bien vite...

Il est enfin une dernière préoccupation, qui motive un peu ces lignes. Rescapé de la psychiatrie, j'en étais sorti meurtri. Bientôt, je n'avais plus le choix. Il me fallait, pour eux et pour moi, raconter cette aventure.

Eux, c'étaient les fous. Des êtres qui ressentait, souvent dès la naissance, l'angoisse d'être en vie et le tragique de leur destin. Leurs yeux s'étaient ouverts trop vite sur la dure réalité du monde et l'indifférence des hommes. Comme, de notre côté, nous restions aveugles ou refusions de voir, ils avaient été contraints d'engager seuls, pour survivre, une lutte pathétique. Et ils avaient échoué. Rejetés à l'hôpital psychiatrique, les yeux secs d'avoir trop pleuré et aphones d'avoir trop crié, ils avaient «perdu la raison, pour trouver la vérité». Des médecins maintenant, s'installant dans le vide de nos démissions quotidiennes, les disaient malades.

Mais ne nous y trompons pas. Les fous ont l'air d'être mis de côté et d'être oubliés des hommes. Ils ont l'air d'avoir été mis au rebut. Ce n'est qu'une impression. Qui a dit qu'ils avaient perdu la liberté et qu'il fallait les guérir? Qui a dit qu'ils ne compteront pas dans la valeur du monde ?

Ils avaient tout risqué pour trouver la densité de la vie, ce qui l'épaissit et ce qui se dépose au fond d'une existence.

## LE PARTAGE DE LA FOLIE

Même vaincus, ils nous rappelaient, maintenant, que la véritable liberté a toujours un goût de folie.

Il n'est jamais trop tard pour tendre l'oreille. L'écoute patiente et tolérante du discours des fous pourrait bien nous rendre un peu plus humains, nous les normaux qui, à longueur de journée faisons «comme si». Comme si nous n'allions pas mourir, comme si l'amour c'était facile, comme si le monde, l'argent, les voitures et la bonne bouffe étaient éternels, comme si les oiseaux multicolores, les orchidées fragiles et ton visage, mon amour, étaient simples et dépourvus de mystères.

Il faudrait pouvoir considérer la folie avec tolérance et avec tendresse en gardant à l'esprit deux certitudes : d'abord l'extrême brièveté de la vie de l'homme assurant l'extinction à brève échéance de la plus intense des folies, et puis l'ennui incommensurable et la morne tristesse qui suintent de la normalité. Ainsi sera-t-il possible de supporter l'expérience, souvent tragique et épuisante, de la vie quotidienne avec la déraison.

Si d'aventure nous croisons un fou sur notre chemin, courbé sous le poids de sa charge, et qu'il nous fasse signe, il vaut la peine de s'arrêter et de se donner un peu de temps. Où allons-nous d'ailleurs si vite ? Prenons-le un instant à bord, ou marchons avec lui. Ce qu'il a à nous dire est important. Je crois qu'il faut écouter les fous et prendre soin de leurs précieux bagages, car ils sont porteurs de la douleur et de la tragédie, mais aussi de la vérité du monde.

Jérusalem, novembre 1984 - avril 1985.





## TABLE

Introduction .....	7
I. La tendresse des fous .....	11
II. La mort.....	27
III. La violence.....	39
IV. Le rêve .....	53
V. Le silence.....	65
VI. Les larmes .....	71
VII. Le mystère.....	79
VIII. La faim et la soif .....	87
IX. Lapeur .....	95
X. Le sexe .....	101
XI. L'autre .....	109
XII. Lafamille .....	115
XIII. Le partage de la folie .....	123

**CHEZ FAVRE EDITEUR, QUELQUES TITRES  
EXTRAITS DU CATALOGUE :**

**COLLECTION « EN QUESTION »**

- QUE PENSER DES APPARITIONS DE LA VIERGE, de M. Hallcl (270 pages)
- AU CŒUR DU RACISME, de J.-P. Fnedman (258 pages)
- LES TRAFIQUANTS DE BÉBÉS À NAITRE, de J. Délaye et C. Jacquinet (160 pages)
- L'ESPRIT DES MŒURS, du D<sup>r</sup> Q. Debray (190 pages)
- L'EFFET DES CHANGEMENTS TECHNOLOGIQUES, de René Berger (236 pages)
- DEMAIN LA DÉCROISSANCE, de Nicholas Gcorgescu-Roegen (160 pages)
- LA SEXUALITÉ INFANTILE, du professeur P. Dchray-Rilzen (134 pages)
- ON PEUT QUITTER LA DROGUE, de Pierre Rcy (132 pages)
- L'ENJEU NUCLÉAIRE, de Jean Rossel (126 pages)
- L'AUBE SOLAIRE, de Jean-Claude Courvoisier (144 pages)
- LA RELÈVE ÉNERGÉTIQUE, de J.-C. Rachat et Jean Rossel (204 pages)
- L'ARGENT SECRET ET LES BANQUES SUISSES, de Jean-Marie Laya (128 pages)
- VOTRE CHIEN EST INTELLIGENT, de Frédérique Langenheim (128 pages)
- CHÈRE MÉDECINE, du D<sup>r</sup> P. Rentchnick et G. Kocher (200 pages)
- LE CONSOMMATEUR AVERTI, de Jacques Neiryneck (176 pages)

**COLLECTION « TOUS LES CHEMINS  
DE LA MÉDECINE »**

- TOUT SAVOIR SUR L'HOMÉOPATHIE, du D<sup>r</sup> Maillé (200 pages)
- TOUT SAVOIR SUR LES RELATIONS ENTRE CANCER ET SEXUALITÉ, du D<sup>r</sup> R. Cachelou (env. 200 pages)
- TOUT SAVOIR SUR SON CERVEAU, du D<sup>r</sup> Van Rcynghe de Voxric (env. 260 pages)
- TOUT SAVOIR SUR LA VOIX, du D<sup>r</sup> Mary-Louise Dutoit (240 pages)
- VIVRE SANS ASTHME. D<sup>rs</sup> Wasmer et M. Reinhardt (224 pages)
- CE QU'ON VOUS CACHE SUR LE CANCER, du D<sup>r</sup> Philippe Lagarde (364 pages)
- LE CANCER : TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR, du D<sup>r</sup> Philippe Lagarde (488 pages)
- CHÉRI... TU RONFLES, du D<sup>r</sup> J.-M. Pieyre (150 pages)
- VOS VÊTEMENTS ET VOTRE SANTÉ, du D<sup>r</sup> G. Schlogel (240 pages)
- LE TEMPS D'AIMER OU POURQUOI 52 % DES HOMMES SONT-ILS DES ÉJACULATEURS PRÉCOCES, de P. Solignac (144 pages)
- TOUT SAVOIR SUR LES MALADIES SEXUELLEMENT TRANSMISSIBLES, du D<sup>r</sup> H. Saada (304 pages)
- ACUPUNCTURE ET ALIMENTATION, du D<sup>r</sup> Guido Fisch (120 pages)
- APPRENEZ L'ACCOUCHEMENT ACCROUPI, du D<sup>r</sup> Moyses Paciornik (176 pages)

- LA CHIROPRACTIE, CLEF DE VOTRE SANTÉ, du D<sup>r</sup> P. Huggler (84 pages)
- COMMENT SE SENTIR BIEN DANS SA PEAU, du D<sup>r</sup> J.-J. Jaton (96 pages)
- MAITRISEZ VOTRE SANTÉ, du D<sup>r</sup> Charles Terreaux (216 pages)
- LA DOULEUR EST INUTILE, du D<sup>r</sup> Pierre Soum (232 pages)
- L'INFLUENCE DES ASTRES SUR VOTRE SANTÉ, du D<sup>r</sup> C. Michelot (216 pages)
- MON APPROCHE DU CANCER, du D<sup>r</sup> S. Neukomm (240 pages)

**COLLECTION « VOIES ET CHEMINS »**

- LA NOSTALGIE DE LA FOLIE, de B. Bierens de Haan (env. 120 pages)
- LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES DE LOUIS MOREAU GOTTSCHALK, de S. Berthier (544 pages)
- MOURIR POUR LA PALESTINE, de F. Kesteman (240 pages)
- LA 4<sup>e</sup> CLASSE, de R. Kesselring (348 pages)
- ROMY SCHNEIDER, PRINCESSE DE L'ÉCRAN, de F. Arnould et F. Gerber (288 pages)
- LE DALI D'AMANDA, d'Amanda Lear (328 pages)
- 250 MILLIONS DE SCOUTS, de Laszlo Nagy (288 pages)
- EXORCISME, UN PRÊTRE PARLE, de l'abbé Schindlerholz (164 pages)
- SORAYA, de Henri de Stadelhofen (304 pages)
- LA BANDE A JÉSUS, de Marcel Haedrich (216 pages)
- DIEU A DÉMÉNAGÉ, de M. Haedrich (152 pages)
- LA MARCHÉ AUX ENFANTS, d'Edmond Kaiser (616 pages)
- LA MÉMOIRE DU CHÊNE, du D<sup>r</sup> Oscar Ford (204 pages)
- CES BÊTES QU'ON TORTURE INUTILEMENT, de Hans Ruesch (376 pages)
- LES SECRETS D'UN GUÉRISSEUR, de A. Besson (240 pages)
- TERRE ET VIOLENCE OU L'ITINÉRAIRE DE MAURICE ZERMATTEN, de Micha Grin (220 pages)
- LES ROUTIERS DU CIEL, de J.-C. Rudaz (168 pages)
- MÈRE MYRIAM, PETITE SŒUR JUIVE DE L'IMMACULÉE, de Mère Myriam (216 pages)
- A LA CONQUÊTE DE LA CHANCE, de Cyril Chessaix (192 pages)

**COLLECTION « DOCUMENTUM »**

- JACQUES BERGIER. LE DERNIER DES MAGI CIENS, de Jean Dumur (96 pages)
- LE CRIME NAZI DE PAYERNE, de Jacques Pilet (200 pages)
- MAMAN-RÉVOLUTION, d'Alex Décolle (152 pages)
- DE L'ESPRIT DE CONQUÊTE, de Benjamin Constant (96 pages)
- MEDIA ET SOCIÉTÉ, de Stelio Molo (144 pages)
- DICTIONNAIRE CRITIQUE DE PSYCHIATRIE, de B. Bierens de Haan (304 pages)
- INGÉNIEUR MÉTIER DE FEMME, de M.-A. Roy (100 pages)

**COLLECTION « S » COMME SPORT**

- CAISSES A SAVON, de M. Grin (180 pages)
- CHECK-LISTS DU PLAISANCIER, de G. Maisonnucv (208 pages)
- SPORT EN SÉCURITÉ, de H. Potter (128 pages)
- JOGGING = SANTÉ, de H. Schild (160 pages)
- ROLLER SKATE, d'Alain-Yves Beaujour (148 pages)
- TRIAL ET MOTOCROSS, de Bernard Jonzier (132 pages)
- ARC ET ARBALÈTE, de Pierre Dubay (208 pages)
- SKIACRO, LE SKI LIBRE, de M. Luini et A. Brunncr (112 pages, épuisé, sera réédité)
- DELTA, de Jean-Bernard Desfayes (160 pages, épuisé)
- TOUT SUR LE BREAKDANCE ET LA HIP-HOP CULTURE (144 pages)

**COLLECTION « LES PLANCHES »**

- RENAUD, de Régis Lefèvre (224 pages)
- GRAFFITIS, de P. Ferla (148 pages)
- MUMMENSCHANZ, de M. Bührer (128 pages)
- VOYAGE DANS LE THÉÂTRE, de J.-P. Althaus (248 pages)
- CONVERSATION AVEC MARCEL MARECHAL, de Patrick Ferla (280 pages)
- LES CHANSONS DE GILLES, PAROLES ET MUSIQUE, de Jean Villard-Gilles (376 pages)
- MICHEL BÜHLER, CONTES ET CHANSONS (96 pages)
- DIMITRI CLOWN, de Patrick Ferla (112 pages)
- I LOVA YOU, de Lova Golovchincr (220 pages)
- JOURNAL D'UN CIRQUE, de Jean-Robert Probst (112 pages)
- BERNARD MONTANGERO, CONTES ET CHANSONS (120 pages)
- AMICALEMENT VÔTRE, de J. - V. Gilles (192 pages, épuisé)
- ELVIS, MON AMI, de J. Dclesert (472 pages)
- MA TÊTE, de Janry Varncr (80 pages)

**COLLECTION « LITTÉRATURE »**

- PASSAGE de M.-A. Murail (234 pages)
- LA FEMME DÉSERTE, de B. Richard (142 pages)
- LA LIGNE DU CŒUR, de S. Creuz (328 pages)
- LA PETITE JUIVE AUX JEANS SERRÉS, de Myriam Jeanjacquet (156 pages)
- SWISSCHOC, de Jean Dumur (184 pages)
- LES VOISINS DE LA COMÈTE, de T. Barhoni (168 pages)
- LA TENTATION DE L'ORIENT, de M. Chappaz et J-M Lovay (176 pages)
- LA VOIE INDIENNE, de R. Moret (168 pages)
- LA TRAHISON, de H. Seray
- HÔTEL VÉNUS, de A. Cunéo (92 pages)
- UN AUTRE REGARD, de Micheline Leroyer (1611 pages)
- PRISCILLA DE QRINTHE, de Flora Cès (272 pages)
- L'EMPIRE HELVÉTIQUE, de Henri de Stadelhofen (336 pages)
- QUELQUE PART UNE FEMME, de B. Richard. (216 pages)
- LA LIGNE BLEUE DES MÔMES, de Gérard Klein (168 pages)

- IL N'Y A PAS DE FEMMES SOUMISES, de Micheline Lcroycr(168 pages)
- LA RUE BÉTELGEUSE, de Flora Cès (144 pages)
- L'ÉTERNELLE AMOUREUSE, d'Anca Visdei (404 pages)
- LE CRI DU SILENCE, de Jean-Charles Gunzinger (180 pages)
- LE PROFESSEUR, de Jeanlouis Cornuz (236 pages)
- LES PÂLES COULEURS, de Michael Gingrich (184 pages)
- LES JUGES FOUS, de Gilbert Baechtold (84 pages)
- L'OMBRE DES SOUVENIRS, de Jacques Bofford (180 pages)
- LA FOLIE DES GRANDEURS, de Jean-Pierre Ollivier (192 pages)
- LA TAMPONNE, de Jean Charles (90 pages)
- QUAND LES SERPENTS NAVIGUENT, de Gilbert Baechtold (128 pages)

**COLLECTION « BIOGRAPHIES »**

- CORNEILLE OU LE SHAKESPEARE FRANÇAIS, de R. Guerdan (296 pages)
- VERDI SOUS LE REGARD DE L'AMOUR, de Magda Martini (190 pages)
- HUGO, L'HOMME DES MISÉRABLES, de Jeanlouis Cornuz (460 pages)
- PASTEUR, de M. Valléry-Radot (346 pages)

**COLLECTION « DES CAUSES ET DES HOMMES »**

- BONSOIR, FAITES DE DOUX RÊVES, de Michèle Maillat (244 pages)
- LES BAHÀ'ÏS, OU VICTOIRE SUR LA VIOLENCE, de Christine Hakim (216 pages)
- MA VIE DE KURDE, de N. Zaza (288 pages)
- HOMMES ET FEMMES. LE PARTAGE, de Gabrielle Nanchen (196 pages)
- ROLAND BÉGUELIN, de Claude Froidevaux (144 pages)
- LA PAIX PAR LES FEMMES, de Richard Deutsch (264 pages)
- JIMMY CARTER, de Louis Wiznitzer (192 pages)
- LE COLONISATEUR COLONISÉ, de L. San Marco (232 pages)
- DE GAULLE : VOUS AVEZ DIT BELGIQUE, de C. de Groulart (144 pages)

**COLLECTION « L'ENSEIGNEMENT AUJOURD'HUI »**

- VOYAGE DANS LE MONDE DES SOURDS, de M. Demai et J. Lelu-Laniepce (216 pages)
- IL N'Y A PAS DE MAUVAIS ÉLÈVES, de Jürg Jegge (176 pages)
- LE THÉÂTRE POUR ENFANTS, de Claude Vallon (192 pages)
- LA TÊTE PLEINE D'ÉLÈVES, d'un groupe d'enseignants (128 pages)
- LES ATELIERS DE CINÉMA D'ANIMATION. FILM ET VIDÉO, de Robi Engler (384 pages)
- LEXIQUE SUISSE ROMAND-FRANÇAIS, de C. Hadaček (144 pages)
- LE TOUCHER, de A. Serrero et C. Calmy-Guyoi (124 pages)

**COLLECTION « CENTRE-EUROPE TIERS MONDE »**

- PROUESSES DE LIBÉRATION, de P. Yubin (140 pages)
- LA CIVILISATION DU SUCRE, de A. Imfeld (216 pages)
- LE RÉVEIL INDIEN, de Alain Labrousse (224 pages)
- TOURISME ET TIERS MONDE de P. Rossel (180 pages)
- HAÏTI, BRISER LES CHAINES, collectif (192 pages)
- L'EMPIRE NESTLÉ, de Pierre Harrison (496 pages)
- LA BOLIVIE SOUS LE COUPERET, de Théo Buss (376 pages)
- QUEL AVENIR POUR LE SAHEL ? de P.-C. Damiba et P. Schrupf (224 pages)
- L'EXPORTATION DU SWISS MADE, de H. Stetter (128 pages)
- LE VIEIL HOMME ET LA FORÊT, de Lorette Coen (128 pages)
- LES MÉDICAMENTS ET LE TIERS MONDE, d'Andras November (216 pages)
- L'ÉGLISE ET LES PAUVRES, de Julio de Santa Ana (276 pages)
- UN CONTINENT TORTURÉ, collectif (216 pages)

**COLLECTION « PHALANSTÈRE » ET « LA FLEUR AU FUSIL »**

- PETITE ENCYCLOPÉDIE DU RIRE, de M. Picard (232 pages)
- LA CIVILISATION DU SUCRE, de A. Imfeld (216 pages)
- PETITE ENCYCLOPÉDIE DU BAISER, de J.-P. Tournier et A. Mourier (186 pages)
- LE SAC À FOUILLES, de Ricet Barrier (96 pages)
- PORTRAITS DE SAUTE-MOUTON, de Janry Varnel (100 pages)
- MOI J'AIME LES P., de Jack Rollan (32 pages)

**COLLECTIONS « EN SUISSE »**

- MUSIQUE DE ROMANDIE, de C.-H. Bovet et D. Curchod (216 pages)
- LA ROMANDIE CHANTE, de M. Grinet et D. Curchod (168 pages)
- LA ROMANDIE DOMINÉE, de Grimm-Gobat et A. Charpiloz (128 pages)
- HISTOIRE ET ACTUALITÉ DES CHERCHEURS D'OR EN SUISSE, de Pascal-Arthur Gonet (104 pages)
- ARMES INDIVIDUELLES SUISSES, de Clément Bosson (210 pages)
- FAITES DILIGENCE, de J. Charles. C. Froidevaux, F. Musy (104 pages)
- ROGER NORDMANN, OU LES CHAÎNES DU BON HEUR, de Patrick Nordmann (152 pages)
- LE COLONEL FASCISTE SUISSE, ARTHUR FONJALAZ, de C. Cantini (224 pages)

**COLLECTION « L'ÂGE D'OR DES LOISIRS »**

- MONSIEUR JARDINIER, de J.-C. Gigon (314 pages)
- LA CHASSE AUX TRÉSORS, d'Emmanuel Haymani. (160 pages)
- A LA DÉCOUVERTE DE L'OR EN FRANCE, de Xavier Schmitt (136 pages)
- LES RECETTES DE VOS VEDETTES, de Jacques Bofford (160 pages)
- DÉCOUVREZ ET MAÎTRISEZ LE SCRABBLE, de Didier Clerc (320 pages)

**COLLECTION « LES CAILLOUX BLANCS »**

- GUILLAUME TELL, de Pascale Allamand et Henri Dès (36 pages)
- LA PLANÈTE DES GOSSES, de G. Bruchez, D. Curchod, M. Dami, B. Pichon (52 pages)

**COLLECTION « ALBUM »**

- IMPRESSIONS IN BLACK, de P.-M. Delessert (92 pages)
- LE SKIEUR DE L'IMPOSSIBLE, de Sylvain Saudan (130 pages)
- A CORPS PERDU, de Jean-Pierre Pastori (114 pages)
- PORTRAITS D'ARTISTES, de Ch. Coigny (80 pages)
- LES MEILLEURES PHOTOS DE CHRISTIAN COIGNY (100 pages)
- OHMMES, de Christian Coigny (80 pages)
- PATRICK DUPOND, OU LA FUREUR DE DANSER, de Jean-Pierre Pastori (104 pages)
- TANGO, de Pablo Reinoso (88 pages)
- HISTOIRE DES HOMMES VOLANTS, de Jacques Thyraud (200 pages)

**COLLECTION « REGARDS SOCIOLOGIQUES »**

- CULTES DU CORPS, Eliane Perrin (200 pages)
- L'AVENIR INSTANTANÉ. MOUVEMENT DES JEUNES A ZURICH, de A. Willener (212 pages)
- MARIAGES AU QUOTIDIEN, de Kellerhals, Perrin, Steinauer-Cresson, Vonèche, Wirth (300 pages)
- LA LOGIQUE DU CONFLIT, de C. Mironesco (192 pages)
- TEMPS LIBRE, de Lalive d'Epinay, Bassand, Christe, Gros (264 pages)
- L'ÉCHEC SCOLAIRE, de Deschamps, Lorenzi, Meyer (272 pages)

**COLLECTION « GRANDE ET PETITE HISTOIRE »**

- LE SYSTÈME SAOUD, de Claude Feuillet (214 pages)
- HISTOIRES MYSTÉRIEUSES DES TRÉSORS DE FRANCE, de E. Haymann (201 pages)
- MARIE DURAND OU LES CAPTIVES D'AIGUES-MORTES, d'Anne Danclos (160 pages)
- LE CAMP DU BOUT DU MONDE, de E. Haymann (292 pages)

**COLLECTION « GRANDS ENTRETIENS »**

- AFRIQUE. LES CHEFS PARLENT. Radio France Internationale (252 pages)
- KADHAFI, de M. Kravclz, M. Whitakcr, H. Barrada (242 pages)
- MEÏR KAHAN, LE RABBIN QUI FAIT PEUR AUX JUIFS, de R. Mergui et Ph. Simonnot (186 pages)

Distribution aux libraires en France : Inter-Forum - 75(113 Paris)  
Demandez notre catalogue.

**Pierre-Marcel Favre, éditeur**

**Siège social : 29, rue de Bourg, CH-1002 Lausanne, Suisse**  
**Téléphone (de Paris 19 41 21 22.17.17)**

**Paris : 2, rue du Sabot. F-75006 Paris. Tél. 45.48.58.85.**

Achévé d'imprimer en février 1986 sur  
les presses de l'imprimerie Laballery et C<sup>ie</sup>  
58500 Clamecy  
Dépôt légal : mars 1986  
Numéro d'imprimeur : 511069

# LA NOSTALGIE DE LA FOLIE

**Le docteur Barthold Bierens de Haan n'est plus psychiatre. Il exerce actuellement la chirurgie plastique et reconstructive.**

**Mais il a dans son travail, durant plusieurs années, côtoyé quotidiennement la folie, sa souffrance et son génie. Il a connu, de l'intérieur, le monde étrange de l'hôpital psychiatrique et la solitude du cabinet de consultation.**

**Après avoir écrit un premier ouvrage, polémique et incisif, qui fit grand bruit et pour lequel il fut invité à Apostrophes par Bernard Pivot, l'auteur, délaissant la démarche provocante de dénonciation de la psychiatrie, nous livre, dans un ouvrage attachant, ses souvenirs, ses rencontres et ses réflexions de praticien et de psychothérapeute.**

**Dans « La Nostalgie de la Folie », un médecin totalement engagé nous communique sa conviction profonde: le fou est notre frère, il ne mérite pas d'être mis au ban du champ social, il a quelque chose à nous dire et il faut l'écouter. Ce petit livre fraternel appelle à plus de compréhension et de tolérance à l'égard de la folie, qui n'est pas qu'une maladie, mais bien un autre aspect de notre destin fondamentalement tragique.**

Le Dr Barthold Bierens de Haan est né en 1940, de père hollandais et de mère suisse. Il a fait ses classes à Genève, en Allemagne, aux Pays-Bas et à Paris. A 18 ans, il s'engage comme mousse sur un cargo, découvre Cuba, juste après la Révolution, et les Etats-Unis où il travaille quelques mois comme docker. De retour en Europe, il étudie d'abord la physique à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, puis la médecine à Genève. Il obtient le diplôme fédéral en 1968, et le doctorat, honoré du Prix D' César Roux, en 1972. En 1968, Bierens de Haan est au Vietnam avec la Croix-Rouge. Il poursuit sa formation en médecine interne et en chirurgie, à Genève, Lausanne et Londres, avant d'aborder la psychiatrie. Après avoir été chef de clinique à l'hôpital psychiatrique de Bel-Air, il exerce durant trois ans la psychiatrie et la psychothérapie à Genève. Puis il ferme son cabinet médical, part pour Zurich et retrouve l'hôpital comme interne. Il travaille dans un centre de grands brûlés et complète sa formation chirurgicale. Quatre ans plus tard, en 1984, il est spécialiste en chirurgie plastique et reconstructive. Avant de reprendre son activité à Genève comme chirurgien-plasticien, l'auteur passera six mois en Israël, dans le prestigieux hôpital Hadassah de Jérusalem, à opérer, avec ses collègues, des blessés de guerre et des enfants porteurs de graves malformations.



Photo : Hélène de Châteaubourg



9 782828 902261

79F

ISBN 2-8289-0226-9